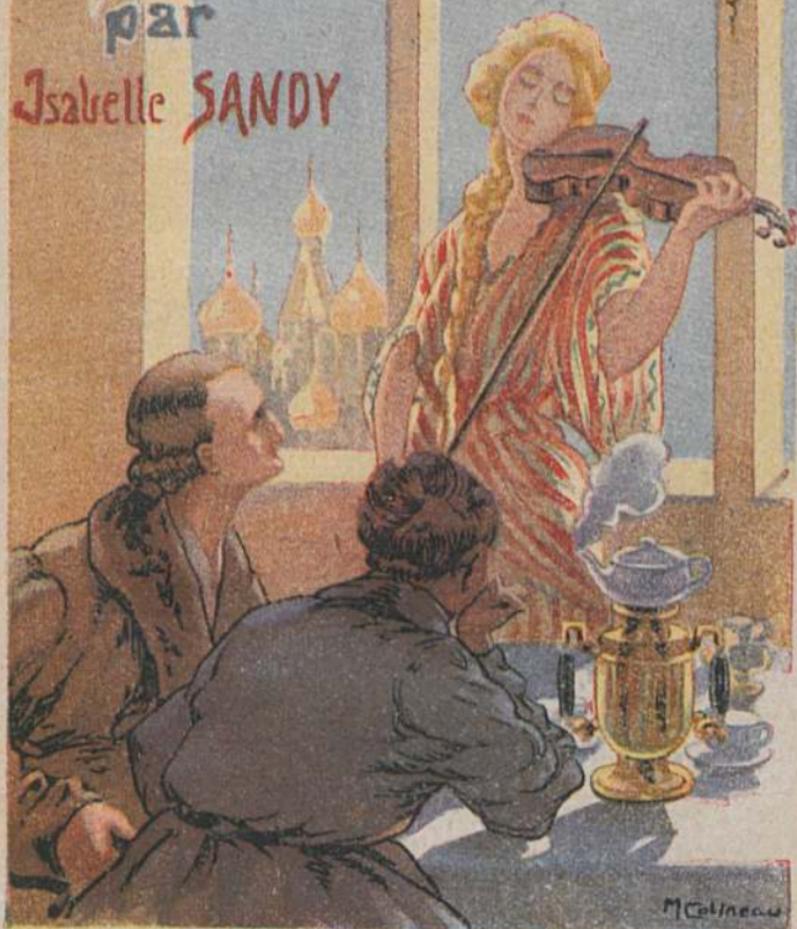


# MARYLA

par

Isabelle SANDY



PRIX :  
**1<sup>fr</sup>-50**



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 16 francs.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.15.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Etranger : un an, 18 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON  
sont données par

**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. »  
ETRANGER. . . . . 15 fr. »  
Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50  
ETRANGER. . . . . 7 fr. 75

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

## DANS LA MÊME COLLECTION

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRETE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intrusé**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuvage Blanc**, par Mario Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.
36. **La Petitiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille, Femme de Lettres**, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre Le ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco . . . 1 fr. 75

Six volumes au choix, franco . . . . . 9 fr. 90

La collection "STELLA" se vend également en séries, dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5 | Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25

Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10 | Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30

Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15 | Septième série : n° 31, 32, 33, 34 et 35

Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20 | Huitième série : n° 36, 37, 38, 39 et 40

Neuvième série : n° 41, 42, 43, 44 et 45.

Chaque série de 5 volumes : 8 fr. franco. — Etranger : 10 francs.

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

C92568

ISABELLE SANDY

# MARYLA

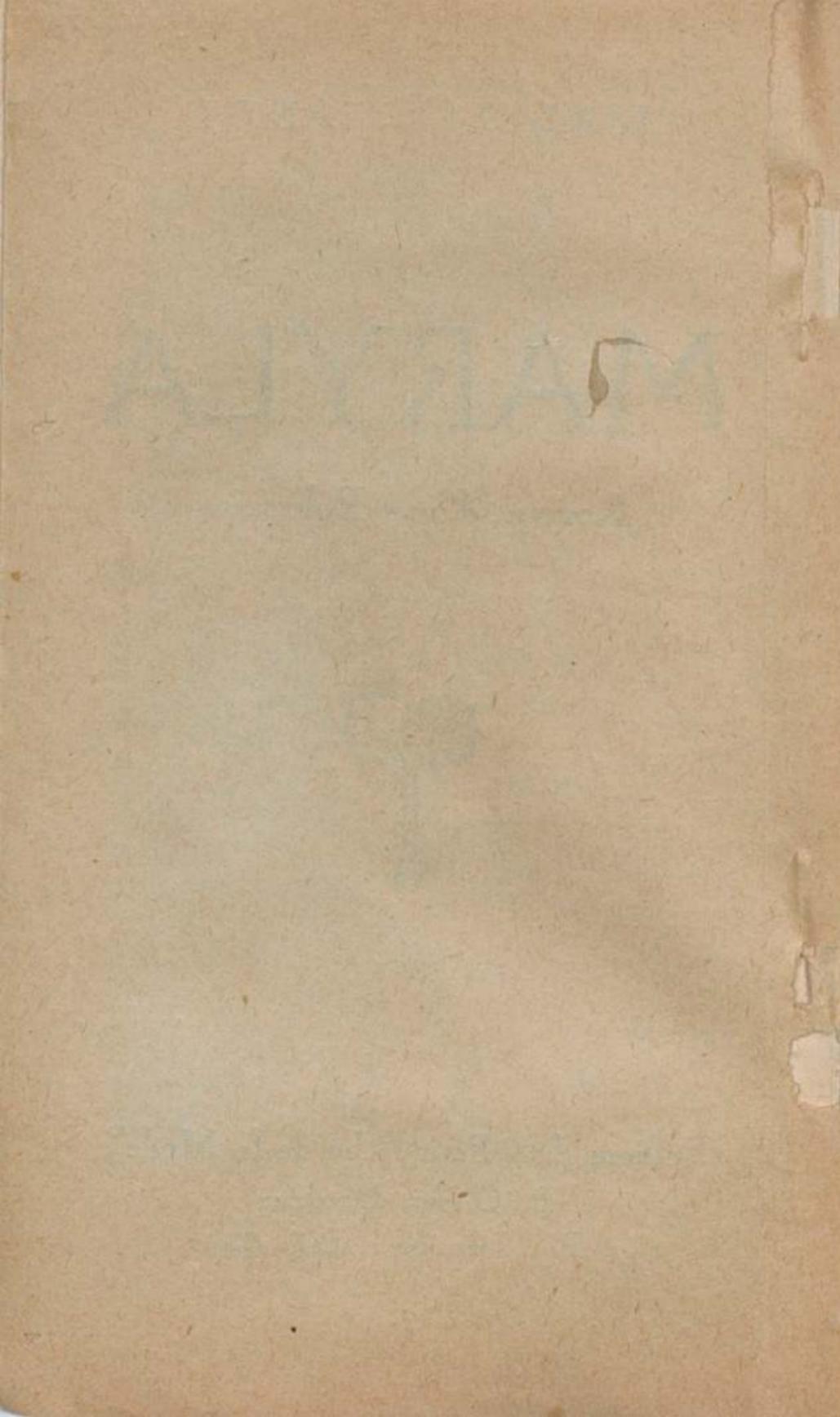
Roman d'une Polonaise



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



JE DÉDIE CE LIVRE

A LA MÉMOIRE DE

WENCESLAS GASZTOWTT

DONT LES DRAPEAUX UNIS

DE FRANCE ET DE POLOGNE

ABRITENT LE SOUVENIR

ISABELLE SANDY.



# MARYLA

Roman d'une Polonaise

---

## I

A quinze ans, Maryla Jagmin avait la maigreur, les longues jambes et la pétulance des chevreaux.

Elle n'était pas gaie, mais elle s'agitait beaucoup, par amour de la liberté et par excès de santé. Vêtue le plus souvent des robes de sa mère morte, qu'une servante ingénue ajustait à sa façon, elle jetait le soir sur ses épaules l'un de ces châles aux vives couleurs que les paysannes polonaises se lèguent de mère en fille et qu'elle empruntait à sa nourrice.

Deux nattes d'un blond très clair pendaient le long de son visage qui était plus triangulaire qu'ovale, à cause des pommettes proéminentes et du menton volontaire.

De fortes et belles lèvres rouges cachaient des dents éclatantes, carrées, et qui chevauchaient un peu, comme des grains de raisin sauvage.

Elle les montrait, non dans ces larges éclats de rire que l'adolescence lance comme un défi à l'avenir, mais quand elle buvait le vent libre des steppes, en courant, haute et menue, dans son châle aux couleurs vives, dans le balancement de ses tresses d'or.

Les gens de Pratoline la saluaient avec un affectueux respect : n'était-elle pas la petite-fille de Sylvuch Kowal, dont les Russes avaient fait un martyr au moment de la persécution des uniates ?

Il n'était pas de famille, en Podlésie, où ne se soit racontée, à la veillée, la tragique histoire de Sylvuch Kowal.

Il était, comme tous ses compatriotes de race polonaise asservis par la Russie, un chrétien grec reconnaissant la suprématie de Rome : un uniате.

Vers 1872, le gouvernement du Tsar, qui avait jusque-là traité avec quelques ménagements les Polonais de Podlésie, résolut de les rattacher par la persuasion ou la force à l'Eglise russe. Sylvuch Kowal, riche propriétaire de Pratoline, alors dans la force de l'âge, habilement sollicité par un haut fonctionnaire russe, repoussa avec indignation l'offre qui lui était faite de prêcher la soumission à ses compatriotes.

— Je préfère la mort à cette lâcheté ! répondit-il.

Quelques jours plus tard, le sang polonais coulait en Podlésie. Encadrés de soldats, les papes pénétraient dans les églises et communiaient de force les fidèles dont le poignard des cosaques desserrait les dents. Des feux de salves étaient tirés sur les foules plaintives qui gardaient l'approche des sanctuaires.

Pratoline connut de véritables massacres. Un jour, Sylvuch Kowal, maintenu par des soldats, reçut sur son front, des mains du pape, l'huile sacrée.

Puis, on le lâcha sous les quolibets. Pale et silencieux, il s'éloigna. Mais, le soir, tandis que le natchelnik et ses cosaques pénétraient dans la meilleure auberge du village, Sylvuch Kowal se présentait à eux. Sa démarche était peu sûre ; sa main tremblait en brandissant un informe lambeau rouge...

Comme l'homme se taisait, les soldats inquiets élevèrent des flambeaux, et ils retinrent un cri d'horreur : le Polonais avait arraché la peau de son front touchée par le pape...

Son visage pâle et émacié, surmonté d'une horrible plaie, ressemblait à une stèle fleurie d'une rose rouge.

— Qu'as-tu fait ? s'écria le préfet.

Sans répondre, Sylvuch jeta le lambeau de chair dans le feu et se perdit dans la foule accourue (1).

Un murmure d'admiration et d'amour s'élevait sur son passage ; des femmes agenouillées baisaient dévotement ses vêtements ; le peuple eût suivi Kowal jusqu'au martyr !

Inquiet, le gouvernement russe décida de l'exiler en Sibérie. Il y fut oublié jusqu'en 1892...

Lorsque, vieux et la santé ruinée, il revint à Pratoline, il trouva de grands changements à son foyer : le gouvernement russe avait confisqué la plupart de ses terres ; sa fille unique, mariée à un noble lithuanien, était morte peu après son mari, de l'une de ces terribles épidémies qui ravagent ces contrées marécageuses.

Il n'y avait plus, sous le vieux toit des Kowal, que la femme de Sylvuch et sa petite-fille, âgée de trois ans, Maryla Jagmin.

Le vieillard l'aima d'une tendresse profonde et jalouse. Il entendit façonner seul cette âme d'enfant, qui se révélait déjà intense et inquiète. Non point qu'il tentât de lui communiquer l'amère expérience qu'il avait pu faire des hommes en son long martyre, au contraire, il cultivait l'enthousiasme naturel de Maryla, comme une fleur dont le parfum devient un jour le plus grand charme de la vie.

Mais il s'attachait à trier les sujets de cet enthousiasme.

---

(1) Ces détails sont empruntés à la *Persécution des uniates*, par Ottonawa, traduction par H. C. (Léthielloux).

siasme, à l'entraîner jusqu'à ces pures régions qu'habitent la foi religieuse et patriotique, l'amour du beau et du vrai.

Il disait souvent :

— O petite fille ! L'âme que je vois dans tes yeux grandira-t-elle avec toi ?

A la mort de son grand-père, Maryla Jagmin, âgée de quatorze ans, possédait une instruction très étendue et sans avoir subi de surmenage. Comme la plupart des Polonaises, elle était merveilleusement douée et montrait une application plus passionnée que soutenue.

Elle aimait courir le pays en tous sens et pendant des journées entières.

Les deux vieux serviteurs, qui étaient maintenant toute sa famille, lui laissaient une liberté entière. Qui eût osé d'ailleurs causer le moindre ennui à la petite-fille de Sylvuch Kowal ?

Le pays était sûr. Un livre aux doigts, l'adolescente pouvait errer sans crainte.

Des marais brumeux que survolent des cigognes s'étendent à l'infini sur la plaine podlésienne, entre des prairies pâles et des forêts chétives, dont l'hiver qui glace les marais interdit l'accès aux bûcherons.

Çà et là émergent des coteaux surmontés de moulins à vent infatigables. Une lourde tristesse pèse sur ces paysages. Une race mystique et longtemps persécutée a dressé à profusion des croix, par groupes de trois, à chaque tournant de route et sur la moindre éminence.

Et lorsque la fraîcheur du soir agglomère les brumes des marais, dans un halo de lune, un monde fantastique apparaît, fait de blancheurs cotonneuses que trouent, innombrables, les moulins aux grandes ailes et les croix de bois sombre...

A l'aube, une rumeur étrange s'élève : caquetage des cigognes blotties dans les roseaux, halè-

tement des moulins à vent plus vivants que les hommes; mais il est rare que traînent dans les venelles ces chansons du terroir qui sont le doux parfum des campagnes de France.

L'amour lui-même a pris un inquiet et dolent visage.

Lorsque Maryla Jagmin, adolescente, le rencontra dans un sentier bordé de haies fleuries, elle ne le reconnut pas, parce qu'il riait et que ses yeux brillaient de plaisir...

Surprise et troublée, elle détourna la tête. Mais quand elle se vit à distance respectueuse du merveilleux passant, elle s'arrêta, monta sur le socle moussu que s'était fait un chêne, et là, retenant sa respiration, les bras noués autour du tronc rugueux, elle regarda...

Casimir Szawklis s'éloignait au pas de son cheval en mordillant une fleur. Il surgissait comme un fabuleux centaure du sentier creux et il paraissait glisser sur les églantines de la haie.

Il était blond comme Maryla était blonde; comme elle il avait seize ans, et il était le fils d'un châtelain des environs qui avait eu l'habileté de rester en bons termes avec le gouvernement russe, sans que ses compatriotes pussent rien lui reprocher.

La fortune des Szawklis était plus considérable encore que celle des Kowal avant la confiscation de leurs biens. Maryla Jagmin s'émerveillait que ce jeune homme l'eût regardée au passage.

Sans doute était-elle un peu ridicule dans son châle paysan, avec ses tresses au vent? Pourquoi avait-il souri et remarqué le bouquet d'ancolies qu'elle venait de cueillir?

L'inquiétude de l'adolescente grandit encore lorsque le lendemain elle découvrit sur sa fenêtre une gerbe d'ancolies toutes fraîches. Qui les avait apportées? Serait-ce lui?

Dans le doute, elle résolut de fuir le plus possible ce bel inconnu qu'elle n'osait remercier par peur d'une méprise! Cette résolution la rendit gauche et sauvage; au lieu de suivre les sentiers, elle s'enfonça dans les bois. Ses rêves y prenaient d'angéliques et passionnés visages.

Couchée sur la mousse, ses doigts pétrissant la terre odorante et ses lèvres collées à l'écorce argentée d'un bouleau, aussi près de la nature qu'un être végétal, aussi près de Dieu que les anges, elle fermait les yeux pour mieux voir la ronde enchantée de ses pensées.

Son clair visage de femme-enfant demeurait grave; aucune chanson ne sortait de ses lèvres; elle sentait confusément que la moindre manifestation de la vie, chez elle, romprait l'enchantement.

La certitude d'être seule avec la forêt l'enivrait. Mais un jour, elle apprit avec stupeur que ses longues rêveries avaient un témoin.

Au creux d'un buisson, près d'un nid de roitelets qu'elle allait observer souvent, à deux pas de sa retraite favorite, elle découvrit un bouquet d'ancolies...

Des larmes lui échappèrent : larmes de colère ? de bonheur ? Elle l'ignorait. Troublée jusqu'au fond de l'âme d'avoir été surprise et observée par Casimir Szawklis tandis qu'elle rêvait, elle interrompit ses promenades dans la forêt. Ce fut pendant cette période de réclusion qu'elle apprit par sa nourrice le départ du jeune homme : accompagné d'un précepteur, il allait voyager en Europe.

Maryla ne manifesta aucune émotion. Elle avait en elle un stoïcisme héréditaire que son grand-père s'était attaché à développer.

Mais elle s'enveloppa de son châle fleuri et courut s'enfoncer dans le bois; les sources y sanglotaient doucement et les dryades inquiètes regar-

daient passer cette adolescente qui venait de découvrir l'amour et qui pleurait...

Cette aventure changea un peu le caractère de Maryla Jagmin. Jusque-là exubérante avec ceux qu'elle aimait, elle restait farouche et secrète avec les étrangers, comparable à ces maisons sans issue sur la route, mais dont la façade riante regarde un invisible jardin.

Après le départ de Casimir Szawklis, elle s'efforça de vaincre cette sauvagerie, cette timidité ombrageuse qui lui avaient coûté si cher. Elle ne pouvait penser au bel adolescent sans de secrètes délices et un poignant remords.

Son amour pour lui, elle l'avait découvert en apprenant le départ du jeune homme. Amour ingénu, timide et sans espoir, mais qui devint son plus cher compagnon quand elle errait entre les moulins à vent et les croix, au bord des marais brumeux, saturée de leur nostalgie, liée à l'âme mélancolique de son pays et accablée par elle.

Peu faite pour le bonheur, elle s'était raidie devant lui comme devant un piège.

Mais, contraste singulier, cette sauvage adolescente avait une foi entière en la générosité, en la loyauté humaines. Elle était timide et gauche, mais non méfiante. Cette timidité vaincue, elle devait n'être qu'enthousiasme, foi et rayonnement.

C'est pourquoi, lorsque, obéissant au dernier vœu de Sylvuch Kowal, elle alla s'établir à Varsovie pour commencer ses études de médecine, elle devint rapidement le centre d'une petite société studieuse et passionnément polonaise, c'est-à-dire fermée à tout élément étranger.

Un parent éloigné de son père lui ayant laissé une petite fortune, elle put s'installer commodément dans une maison fort décente de la rue Mamalkowsa; et tous les dimanches soirs ses amis étaient sûrs de la trouver chez elle, recevant

avec une aisance et une générosité que n'aurait pas désavouées le noble Sylvuch.

Travailleuse acharnée, elle avait, en plus de ses études médicales, entrepris d'apprendre, avec la singulière facilité des Slaves, le français, l'italien et l'allemand : elle possédait à la perfection la première de ces langues.

Adonnée également à l'étude de la musique, elle acquit en trois ans un véritable talent de violoniste.

Sur ces riches, troubles et mystiques natures slaves, la musique s'épandait apaisante et souveraine, comme de l'huile sur une chair vive.

L'accord que ces sensibilités frémissantes trouvaient malaisément sur le terrain patriotique même — car chacun entrevoyait différemment le salut de la patrie — ils le réalisaient avec bonheur dans leurs concerts.

Les discussions apaisées, ils se trouvaient emportés par le rythme dans des régions sereines qui figuraient à leurs yeux l'avenir de la patrie délivrée.

Maryla Jagmin goûtait la musique avec une violence qui tour à tour rougissait ou pâlisait son visage.

Lorsque les anges et les démons de la musique jaillis des violons tournoyaient autour d'elle dans le cercle des ondes sonores, elle paraissait les voir, une expression de tendresse et d'orgueil flambait dans ses yeux.

Quand l'un des jeunes hommes qui l'écoutaient, entraînés par elle dans ce royaume du songe et de l'exaltation qui est pour beaucoup celui de l'art et de l'amour, quand, témoin du don passionné qu'elle pouvait faire d'elle à son art un homme en imaginait un autre et tentait de lui exprimer son désir, Maryla Jagmin se dérobaît avec une grâce désarmante.

Que souhaitait-elle ? Elle l'ignorait elle-même.

Peut-être sentait-elle bouillonner en elle ces grandes et héroïques vertus qui restent assoupies dans la vie quotidienne et qui attendent leur heure. Un confus pressentiment lui disait qu'elle devait rester libre de tous liens afin d'être portée un jour par la tempête à la place que lui indiquerait son destin.

Ce besoin presque mystique qu'elle avait d'une liberté complète devant l'avenir, lui fit trancher l'unique lien qui la rattachait à la vie quotidienne.

Elle venait de jouer une sonate de Beethoven, lorsque l'un de ses camarades, le plus fruste, le plus étrange de tous, venu du peuple, saturé des philosophies dont il faisait sa quotidienne lecture, et qui avait pour nom Jan Bosak, s'approcha d'elle, frappa d'un doigt dédaigneux son violon et dit entre ses dents :

— Celui-ci est l'ennemi de Maryla Jagmin. Par lui, elle ne sera qu'une artiste et pas autre chose !

« Avec ton archet, Maryla, tu n'effrayeras pas les moineaux ! Et tu sais, ils sont gros, les moineaux qui mangent nos blés ! Moi je ne suis qu'un simple, le plus bête de vous tous. C'est sans doute pour cela que je te dis ceci : ce ne sont pas les violons qui sauveront la Pologne, mais les fusils ! Les fusils et la mitraille... Mais je ne suis qu'un simple, sans doute...

Il ricana et s'éloigna en sifflotant. Les autres, groupés autour du samovar fumant, n'avaient rien entendu. La jeune fille eut le temps de se composer un visage souriant. Mais une émotion intense la ravageait. Les paroles de Bosak avaient allumé en elle une lumière qui éclairait soudain ses pensées les plus secrètes, ses désirs les plus confus.

Etre une artiste ! N'être qu'une artiste ! Oui... Elle avait osé rêver cela... Toute âme et cerveau, brûlée par une passion qui dépassait la chair, elle

avait imaginé avec volupté le don total qu'elle ferait d'elle aux foules frémissantes.

« On ne sert pas deux maîtres ! » lui disait une voix sévère tandis qu'elle tendait les mains à ses derniers visiteurs. Puis elle fut seule, et la Patrie, un instant oubliée, parla par la voix des morts, par celle de l'aïeul au front sanglant :

« L'heure approche où le sort de la Pologne va de nouveau se jouer. Les plus clairvoyants de ses enfants doivent s'appliquer à réveiller le sentiment national, afin que le peuple polonais soit uni devant l'épreuve, dans la lutte et surtout devant le triomphe.

« Une révolte armée ne peut être envisagée pour le moment, mais une tâche secrète peut être entreprise, une société peut être fondée qui, sous le couvert de la bienfaisance, s'attacherait à exalter le sentiment national et à propager l'étude de la langue polonaise interdite par l'oppresseur. »

A ce point de ses méditations, Maryla Jagmin sentait sa pensée dévier vers la fameuse institution des *Sokols*, l'un des grands facteurs de la résurrection polonaise.

Les *Sokols* — c'est-à-dire les faucons — sont une vaste société de gymnastique qui rayonne depuis des années sur la Pologne entière et qui, au temps de l'esclavage, poursuivait secrètement l'instruction militaire de la jeunesse polonaise.

De ces *Sokols*, trop peu connus chez nous, sont sortis les fameux chasseurs de Pildsuski...

Et les non initiés demandent encore comment le grand chef militaire a pu rassembler, dès la libération de la Pologne, une armée invincible, qui, seule, a pu tenir tête à la redoutable armée rouge.

Maryla Jagmin fit part de son projet encore vague à quelques-uns de ses amis : Jan Bosak, Lengnich, Pilinski.

Celui-ci répliqua après avoir médité un instant :

— Ce projet est réalisable. Nous savons tous qu'une semblable tâche fut entreprise, soit par les Philomathes de 1830, soit par la Société des vingt et un, la Société des amis du peuple, la Société patriotique de Kasper Moszkowski et quelques autres. Notre groupement aurait ceci de particulier, qu'étant formé dans un milieu médical, les points de contact avec le peuple seraient nombreux, et la façade aisément préservée.

— Nous nous engagerions tous, reprit Maryla Jagmin avec enthousiasme, à ne jamais quitter un malade et son entourage, sans avoir parlé de la résurrection certaine de la Pologne et, par suite, de la nécessité, de l'avantage même qu'il y a pour tous à bien posséder la langue polonaise!

— Allons surtout au peuple! s'écria Jan Bosak, lui seul est riche d'âme et possède des convictions!

Lengnich lui jeta un coup d'œil ironique.

— Tu exagères toujours, mon pauvre Bosak! Quand auras-tu du bon sens? Un Polonais est un Polonais, quel que soit son habit.

— Je ne dis pas... grømmela Bosak, mais...

— Je vous en supplie! interrompit Maryla Jagmin. Restons sur le terrain patriotique! La Pologne doit-elle ressusciter? Oui. Eh bien, travaillons!

Bosak et Lengnich partirent dès que la date d'une nouvelle réunion eut été fixée.

Mais Thadée Pilinski, enfoncé dans son fauteuil, fumant et les yeux mi-clos, paraissait oublier l'heure déjà avancée de la nuit.

C'était un grand garçon de vingt-cinq ans dont la longueur des jambes et la largeur des épaules grandissait encore la stature. Il se voultait un peu et ses yeux étaient gris et myopes.

Sa bouche aux lèvres minces et son long nez étaient si rapprochés que la moustache blonde,

coupée très court, semblait à l'étroit dans ce petit espace.

Il portait des habits de beau drap et de bonne coupe, mais auxquels la négligence et la poussière donnaient un air de pauvreté.

Thadée Pilinski possédait une jolie fortune, dont il dépensait les revenus en charités plus ou moins justifiées et en achats de livres rares.

Comme Maryla Jagmin avançait devant lui une petite table portant le thé et les gâteaux, Pilinski sortit un objet de sa poche en disant :

— J'avais oublié, Maryla ! Tu as parlé l'autre jour avec enthousiasme de Slowacki. Or, j'ai découvert ce petit livre relié en chagrin, c'est « Le Songe d'argent de Salomé », de ton cher poète. Laisse-moi te l'offrir ! D'ailleurs, j'ai fait graver tes initiales au dos ! conclut-il en souriant.

La jeune fille eut un joyeux cri de surprise et serra les deux mains de Pilinski.

— Que je suis heureuse et que tu es bon, cher ami ! s'écria-t-elle.

Ses yeux étaient humides. L'on sentait que pour cette tendre, fervente et sentimentale nature, la pensée d'amitié qui avait suggéré cette offrande en doublait le prix.

— Est-il beau, Pilinski ! Quel cher compagnon je vais avoir pour mes veilles ! Mais que ferai-je pour toi, toujours si bon, si généreux ?...

Il fuma quelques instants sans répondre et dit, d'une voix un peu voilée :

— Rien, va... Verse le thé, veux-tu ? Puis je partirai, il vaut mieux.

Les longues paupières de Maryla se soulevèrent, et la clarté bleue de son regard illumina celui du jeune homme.

— Tu es mon ami préféré, mon frère ! dit-elle doucement.

Un bruit discret se faisait entendre à la fenêtre ;

P'on eût dit qu'un enfant s'amusait à gratter la vitre avec une plume de fer.

— Il y a des revenants chez toi, Maryla? demanda le jeune homme en souriant.

— Chut! dit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres. C'est bien un visiteur mystérieux qui m'annonce son arrivée. Ne bouge pas, fais le mort si tu veux le voir!

Fort intrigué, Thadée Pilinski s'immobilisa et fixa la fenêtre.

La jeune fille l'ouvrit avec précaution et une forme noire et velue bondit dans la pièce.

— Bonjour! Bonjour Cosaque! dit-elle en le prenant dans ses bras. Non, n'aie pas peur, c'est un ami! Quelle frayeur! C'est qu'il me griffe, l'ingrat! Sors, va-t'en, tu reviendras quand Pilinsky sera parti!

Le chat sauta sur la fenêtre, mais il resta là, hésitant, ses yeux jaunes fixés sur l'intrus.

— Mais d'où sort-il? s'écria Pilinski.

— Vous avez été si sage que je vais vous le dire! repartit gaiement Maryla. Cosaque est un chat de gouttière que j'ai apprivoisé peu à peu, et qui, au régime qu'il suit chez moi, est devenu obèse. Mais quel pauvre être autrefois! Et comme il avait peur des hommes! Dès qu'il comprend que mes hôtes sont partis, il gratte à ma vitre, il vient manger et, la plupart du temps, il repart sur les toits. Tenez! le voilà qui rentre! C'est un succès pour vous, Pilinski!

Rassuré, Cosaque s'avançait, la démarche féline, il avisait un rideau et longuement y aiguisait ses griffes.

— Mais il l'abîme! remarqua le jeune homme.

— Oh! il a si peu de plaisirs que je n'ose lui enlever celui-là... repartit Maryla Jagmin un peu confuse.

— Vous êtes bonne et vous comprenez bien

l'âme des bêtes! remarqua Pilinski avec douceur et ironie, en se levant.

Elle rougit un peu et répliqua :

— J'essaye aussi de comprendre le cœur des hommes et je leur donne tout le mien, Thadée! Mais je l'avoue, la Pologne a toutes mes pensées. C'est en elle que je t'aime, que je vous aime tous, mes amis! Et je vous aime avec tant de ferveur! Si tu savais quelle confiance j'ai en toi et comme tu m'es cher, Thadée, particulièrement cher! Et comme je compte sur toi pour m'aider à réaliser ce cher projet! Penses-y bien, n'est-ce pas? Songe quel bien nous pourrions faire!

— Je ferai tout ce que tu voudras, tu le sais bien! dit simplement le jeune homme en baisant la main de Maryla.

Jusqu'à ce qu'il eût atteint le seuil de la porte, en bas, elle resta au bout de l'escalier, une lampe aux doigts et jusqu'au bout Pilinski put voir le halo de ses cheveux blonds sous la lumière rose.

Pendant les jours qui suivirent, il fit maintes démarches, éveilla le zèle de nombreux camarades, tandis que, de son côté, Jan Bosak entreprenait une active propagande. Une joie farouche et silencieuse l'animait.

Petit commis de librairie faufile dans le groupe de Pilinski, il avait pu se faire des amitiés fidèles et nombreuses, par sa générosité, sa confiance ingénue, son enthousiasme latent. Il recruta à lui seul près d'une centaine de membres.]

Après cinq mois d'efforts, la Société des Nouveaux Philomathes était fondée.

Maryla Jagmin, qui avait passé sa thèse avec succès et dont la réputation allait grandissant, restait l'âme du comité.

Accablée de besogne, la petite-fille de Silvuch Kowal délaissait de plus en plus la musique. Elle jouait rarement, et sur la prière de ses camarades.

Un soir où son succès avait été très vif et comme elle voyait la tentatrice lui ouvrir de nouveau ses bras, elle prit une résolution exaltée qu'elle tint dès le lendemain : elle alla vendre pour un peu d'or son violon à un juif qui habitait dans un quartier éloigné, puis elle jeta cet or sur les genoux d'une pauvre femme qu'elle soignait et s'enfuit en pleurant.

Le vieillard sanglant pouvait tressaillir de joie dans sa tombe. L'âme de la petite-fille avait grandi avec elle.

Depuis ce jour, Maryla ne fut plus qu'une apôtre. Elle se donna complètement à sa tâche patriotique, multiplia ses conférences.

Un certain Lengnich, dont le crayon était célèbre, s'était amusé à caricaturer Maryla pendant qu'elle exposait à son auditoire ses raisons de croire et d'espérer.

Il en avait fait un être singulier, presque transparent, déjeté sur le côté droit comme si le bras tendu en un geste familier vers le haut horizon l'eût tiré tout entier vers le ciel.

Ce bras qui montrait la lumière naissante avait à lui seul autant de valeur que le corps tout entier. Le visage n'existait pas, à peine indiqué ; mais deux yeux fixes, dilatés par l'immensité du rêve entrevu, nageaient dans sa blancheur.

Une chevelure lourde et sans ordre écrasait la tête fantôme comme ce bras dominait le corps fantôme et transparent.

— *Le geste vers l'étoile!* annonça gravement l'artiste en présentant son crayon à l'issue de la séance. On rit beaucoup autour de Maryla amusée. Seul Jan Bosak grommela :

— Quand ces niais se laisseront-ils de prendre en riant les choses sérieuses ?

Et sans plus de façon il s'empara de la caricature, la glissa dans sa poche et s'éloigna. On sourit sans oser protester. L'originalité de Bosak était

aussi connue que son dévouement était passionné à la cause.

La grande guerre éclata bientôt, désorganisant la jeune Société.

Ses membres les plus actifs devaient partir. Maryla Jagmin les réunit chez elle, et leur dit :

— La plus cruelle épreuve s'abat sur vous ; vous allez vous battre, non pas, hélas ! à l'ombre de nos drapeaux, mais sous les ordres de l'oppresséur ; ce viatique du soldat : la certitude qu'il lutte pour la liberté de son pays vous manquera toujours. Vous êtes traités, ô mes amis, comme de vils mercenaires, vous, les meilleurs de notre héroïque Pologne !

« Mais vos souffrances, sachez-le bien, vont grossir le trésor mystique de notre patrie, et peut-être la liberté est-elle au bout de vos efforts...

« En vous attendant, nous travaillerons, car notre société ne doit pas se dissoudre.

— Elle doit redoubler d'activité ! s'écria l'un des partants, qui avait nom Lengnich. Que de misères à secourir et quelle propagande à faire ! Que de volontés faibles à soutenir ! Un peuple ne se sauve pas sans une foi invincible !

— Nous travaillerons dans ce sens, promit la jeune Polonaise, en serrant les mains tendues.

Son activité fut telle, qu'en deux années, c'est-à-dire à la date de 1916, la Société des Nouveaux Philomathes comprenait, en plus d'un comité (de dix membres, quatre mille huit cents adhérents répartis dans les principales villes de la Pologne russe : Varsovie, Lublin, Kielce, Radow, Kalisz, Plock ; en Lithuanie, à Kowno, Vilna et Grodno.

L'effort principal du comité tendait à cette époque à rayonner jusqu'à Gdansk (Dantzig), où l'activité de la police allemande rendait l'entreprise périlleuse.

Elle devinait que cette vaste Société de bienfai-

sance, composée d'ardents patriotes polonais, n'avait pas que le but de soulager les misères causées par la guerre !

Jan Bosak, gravement blessé et trépané, était revenu définitivement à Varsovie et montrait un zèle infatigable.

Membre du comité, il avait fait élire trois de ses amis qui entraient souvent en conflit avec Maryla Jagmin et les autres dirigeants de la Société.

Selon eux, la question polonaise devenait secondaire ; ils prétendaient s'élever jusqu'à des idées d'un ordre plus général, discuter du droit des peuples, des revendications ouvrières, et se diriger à la lumière du foyer qui s'allumait à l'Est...

— Eh quoi ! s'écriait Maryla Jagmin, c'est dans une Pologne esclave et démembrée que vous prétendez vous occuper du droit des peuples et de l'avenir de l'humanité ? Un prisonnier peut-il libérer qui que ce soit avant de se libérer lui-même ?

Elle concluait avec une violence qu'elle ne pouvait plus maîtriser :

— Allez donc porter vos utopies ailleurs et laissez-nous travailler en paix ! Une geôle ne peut être une arène ! La liberté d'abord, puis nous causerons ! Mais, sachez-le bien, notre programme se résumera toujours en un seul mot : celui de patrie !

Ces paroles énergiques et enflammées n'étonnaient pas un auditoire polonais.

En Pologne, la femme occupe, dans la société, une place prépondérante que lui ont valu sa vive intelligence sa culture et son indomptable patriotisme.

Les mères polonaises ont créé des générations de héros glorieux ou obscurs, parce qu'elles se sont attachées à entretenir chez leurs enfants la flamme du patriotisme. L'élément féminin est une grande force agissante de la Pologne.

C'est pourquoi l'attitude de Maryla Jagmin exaspéra Jan Bosak et son groupe. Par leurs sourdes manœuvres, ils obtinrent la majorité au comité. La voix de Maryla Jagmin fut désormais couverte par des interruptions et des injures.

Après quelques mois d'efforts désespérés, peut-être conseillée par ceux de ses amis qui étaient au front, elle abandonna la partie et disparut.

Les membres de la Société s'émurent. De sourdes rumeurs accusaient Bosak et ses amis.

La police enquêta ; et il fut établi que Maryla Jagmin avait réussi à franchir la frontière, et le silence se fit.

Environ deux ans après ces événements, Szawklis, amputé d'un bras, revint définitivement à Varsovie, groupa ses amis et déclara ouvertement la guerre à Jan Bosak et à son groupe, tandis qu'à l'Ouest le rayonnement des victoires françaises revêtait pour la Pologne esclave les couleurs d'une aurore.

## II

### Un profil dans la nuit.

— Qui est donc ce monsieur ? demanda une jeune femme en désignant un promeneur qui se dirigeait vers le phare.

— Vous voulez parler, chère madame, de ce monsieur en veston bleu, âgé de quarante-cinq ans ?

— Il n'a pas cet âge-là ! répliqua la jeune femme. Quarante ans au plus. Mais quelle mélancolie sur tous ses traits ! Et quel besoin de soli-

tude paraît avoir cet homme qui ne parle jamais à personne !

— C'est un original, un distrait. Il n'a même pas répondu à mon salut ! déclara un nouveau venu.

Plusieurs voix s'élevèrent ensemble.

— Vous le connaissez donc ?

— Qui est-il ?

— Parlez vite, cher monsieur !

Voix féminines et curieuses dont le bel ensemble fit sourire les hommes du groupe.

Ils étaient là une quinzaine de baigneurs réunis par l'oisiveté et le désir de jouer ensemble, comme au théâtre, en se touchant les coudes, du spectacle de l'orage proche. Pauvres habitants des villes fumeuses qui ne respirent avec délice le rude parfum de la mer que s'il se mêle à un relent de foule humaine, et pour qui la nature est rapetissée au rôle de décor de quelque banale intrigue.

L'attente des baigneurs ne fut pas déçue : les trois coups furent frappés par une soudaine ruée du vent qui dispersa sur la jetée des flocons d'écume comme un vol de papillons blancs.

Et les principaux personnages du drame apparurent.

— Il se nomme Yves Lauthier, disait une voix dans le vent.

— ...A perdu sa femme il y a deux ans... Inconsolable... riche... philanthrope... retiré du professorat... grande science...

La tempête se jouait des bruits divers que faisait la foule massée sur la jetée ; elle hachait les paroles, les émiettait, établissait le silence et forçait l'attention.

La mer présentait un étrange aspect. Une heure auparavant elle était plate, grise, et ses houles, en venant mourir sur la plage furieuse, rendaient la surface de l'eau semblable à un toit d'ardoises.

Le soleil jaune projetait sur elle l'ombre des

premiers nuages et l'on eût dit des ronds de moisissure ou de mousse.

Le vent était faible, tiède et tourmenté comme un souffle de malade.

Et tout à coup les mains fébriles de la tempête avaient rassemblé les nuages épars.

— Vilain temps pour les hommes ! dit une femme de pêcheur qui marchait vers le phare, un filin aux doigts.

Bientôt elles furent là une dizaine, droites, sculptées par le vent dans leur robe noire, leurs cheveux collés au visage comme de la peinture ; la main sur leurs yeux aveuglés par l'eau de mer. Solitaires, échelonnées, elles semblaient les strophes vivantes du grand poème de la mer et de l'inquiétude humaine.

Parfois l'une d'elles disait avec un geste sobre :

— Là ! le *Jean-Marie* !

Les étrangers ne voyaient rien qu'un mur gris et solide succédant à la danse endiablée des flots ; puis, longtemps après les Tréportaises, ils distinguaient les voiles noires du *Jean-Marie*, petit et confus comme une mouche vue derrière une vitre enfumée.

Peu à peu les bateaux rentraient au port en bondissant comme des béliers, aidés par les femmes attelées aux filins qu'elles leur avaient lancés. Chaque bateau portait à l'avant un homme roux, solide et si droit qu'il paraissait renversé en arrière, et qui, la pipe au coin de la bouche, surveillait la dernière manœuvre.

— Un blessé ! Un blessé sur le *Jean-Marie* !

La nouvelle courut le long du port ; Yves Lauthier se laissa porter par la foule et il se trouva placé à quelques mètres du *Jean-Marie* au moment où une jeune femme, saisissant la main tendue d'un matelot, montait sur le voilier. Il ne put tout d'abord distinguer que la svelte silhouette active,

le fond de la robe claire qui dépassait le manteau brun.

— C'est la Polonaise ! chuchotait la foule. C'est la doctoresse Maryla...

Curieux, Yves Lauthier s'approcha davantage. Il vit la jeune femme enjamber les agrès qui encombraient le pont, puis s'immobiliser devant un homme couché à l'arrière sur un paquet de cordages.

La nuit était venue ; chaque mât s'ornait d'une étoile et le long du port, les cafés illuminés soufflaient au visage des promeneurs des relents de tabac et d'alcool.

Comme les soins donnés par l'étrangère au bras du matelot paraissaient devoir être longs, la plupart des curieux s'éloignaient. Mais Yves Lauthier ne pouvait détacher ses regards du délicat profil éclairé par un fanal qui dansait sur le fond sombre de l'eau.

— Ces cheveux si clairs, cette forme si particulière de la bouche tombante... Où donc ai-je vu cela ? se demandait-il. On la dit Polonaise, je ne suis jamais allé en Pologne et je viens au Tréport pour la première fois... L'aurais-je vue à Paris ? Y aurait-elle suivi mes cours ? Mais non... Je me rappellerais... La voici !

D'un mouvement irréfléchi il s'avança, tendit sa main à l'inconnue pour l'aider à sauter sur le quai. Les yeux de la jeune femme, jusque-là baissés, se levèrent et s'immobilisèrent avec stupeur sur le visage de Lauthier, tandis qu'elle rougissait violemment.

— Merci ! dit-elle d'une voix brève en s'éloignant.

Yves Lauthier demeura confondu. Sans plus s'occuper du blessé que ses camarades emportaient, obsédé par sa rêverie, il se dirigea vers le phare, ce petit phare blanc du Tréport, qui avec ses longs

bras de lumière ressemble à un paon qui ferait la roue devant la mer.

La voûte épaisse des nuages s'était un peu élevée au-dessus de l'eau ; c'était pour bientôt la fin de cet orage manqué ; à droite et à gauche la respiration lumineuse des phares allumait des étoiles dans la mer.

La grande paix chantante des nuits marines allait succéder à l'inquiétude du gros temps. Assis sur le banc circulaire qui entoure le phare, Yves Lauthier méditait tristement. Il n'était venu au Tréport que pour y retrouver devant un bel horizon le souvenir de sa jeune femme qui y avait vécu tout un été avec leur enfant.

Lui, pendant cet été-là, avait dû aller soigner dans un sanatorium suisse les suites d'une grave pleurésie.

Nombreuses, mais pas assez à son gré, les lettres de Jacqueline allaient le trouver, vivantes, pleines d'entrain, plus joyeuses que tendres peut-être...

Profondément épris de sa femme, il s'en attristait sans se plaindre ; d'ailleurs la séparation devait être courte. A la fin de l'été il retrouva Jacqueline embellie, mais un peu mélancolique et telle qu'elle était loin de se peindre dans ses lettres.

Il s'étonna, emmena la jeune femme à Nice où le docteur exigeait qu'il passât l'hiver :

C'était là que, foudroyée par la pneumonie, Jacqueline Lauthier était morte en murmurant une prière passionnée : que son mari reste seul avec son souvenir ! que seul il élève leur enfant ! Que jamais il ne lui donne une autre mère !

Jalousie de femme ou de mère ? Yves Lauthier, terrassé par la douleur, ne se le demanda pas. Il promit, puis il ferma les beaux yeux verts de la morte, confia sa fille à sa belle-mère et voyagea.

Rentré depuis cinq mois en France, plus calme, capable de regarder en face sa solitude, il visitait

comme en pèlerinage les lieux qu'avait aimés sa femme.

Chose étrange, le souvenir de la morte s'associait avec celui de la jeune Polonaise. Il ne pouvait désormais évoquer l'un de ces deux visages, sans voir l'autre se dessiner près de lui. Pendant quelques jours il fut obsédé par cette remarque jusqu'au moment où la vérité lui apparut.

Sa surprise fut telle qu'il retint un cri et il se mit en devoir de feuilleter l'album où il avait rassemblé toutes les photographies qu'il possédait de Jacqueline.

Sur l'une des pages se lisait cette indication : *Photographies prises au Tréport.*

Quelques groupes étaient là, qu'il avait retrouvés épars dans les papiers de sa femme : la plupart montraient auprès d'elle l'image de la jeune Polonaise...

Elles s'étaient donc connues ? L'étrangère possédait des souvenirs qu'il n'avait pas, qu'elle pourrait lui livrer comme des fleurs fanées conservées entre les feuillets d'un livre ?

Yves Lauthier n'eut plus qu'une pensée : retrouver l'inconnue, se présenter à elle, mendier le triste bonheur de se ressouvenir.

Le hasard, qui parut d'abord le servir, sembla mettre un malin plaisir à l'égarer.

Il releva un jour sur la route d'Eu, aux dernières maisons du Tréport, un jeune enfant tombé, et il le rapporta chez lui. A la vue du sang qui coulait du front et des genoux de l'enfant, la mère poussa de tels cris, que Lauthier s'employa à la calmer en lui représentant le peu de gravité de ces blessures.

— Est-ce que vous seriez docteur, mon bon monsieur ? demanda la mère.

— Un peu... répliqua Lauthier en bandant les plaies.

— Alors... vous connaissez peut-être la doctoresse Maryla?

Yves Lauthier réprima un tressaillement, et prudemment il répondit :

— Je la connais de vue.

— Excusez-moi, monsieur, si je vous demande cela, c'est à cause du petit qu'elle a si bien soigné il y a deux ans. Elle ma l'a sauvé, oui monsieur! Sans elle, il serait avec ses frères au cimetière! Mais le petit est de nouveau malade, c'est pour ça qu'il tombe si souvent. Il n'a pas de force, pas d'appétit. Je voudrais voir la doctoresse Maryla. Savez-vous où elle habite?

— Mais au Tréport, je pense... répliqua Lauthier qui avait peine à paraître indifférent.

— Elle n'y est plus, monsieur, depuis que l'hôpital a fermé. Et l'on dirait ma foi qu'elle se cache! Elle ne donne plus de consultations, dit-on, et vit à la campagne. Les uns disent dans les environs d'Eu; les autres, près de *la Croix-aux-Baillis*... Je voudrais tant lui écrire! Elle est si bonne qu'elle viendrait voir le petit. Si des fois vous la rencontrez, monsieur, voulez-vous lui dire que le petit Roger Malo n'est pas bien et que sa mère la réclame? Elle viendra, elle est si bonne, Mlle Maryla!

Ce nom harmonieux, qui rappela à Yves Lauthier celui de la fiancée de Mickiewicz, résonna à ses oreilles longtemps après qu'il eut quitté la bonne femme. Au lieu de rentrer au Tréport, il se rendit à Eu et questionna vainement quelques habitants des faubourgs. On ne connaissait que de nom la doctoresse Maryla.

Déçu, Lauthier visita la vieille et élégante petite ville qui groupe autour de sa magnifique église normande, dernier asile de maints comtes d'Artois et d'Eu, des maisons modernes d'un goût délicat, et quelques monuments anciens respectés par le

temps au point qu'ils n'ont ni rides ni usure.

L'attention du promeneur était à la fois sollicitée par l'histoire et par la nature qui couronne amoureusement les coteaux voisins de forêts fraîches comme la mer. Elles déferlent jusqu'à quelques centaines de mètres d'Eu, et de la ville à elles s'étalent des prairies d'un vert si profond que non seulement les regards mais les pensées s'y rafraîchissent comme les dryades dans les sources sylvestres.

Yves Lauthier demanda le chemin de la Croix-aux-Baillis.

Sur le plateau le vent l'assaillit avec traîtrise. Il lutta et se sentit rasséréné. La victoire de l'homme sur les éléments éveille en lui la barbare allégresse de l'homme primitif assailli par eux.

Pour la première fois depuis son deuil Lauthier goûtait le plaisir de vivre. Peut-être se doublait-il du confus attrait que lui inspirait la poursuite d'une blonde inconnue dans de beaux paysages.

Chose singulière, le visage de Maryla lui apparaissait de plus en plus distinctement, non plus près de celui de Jacqueline, mais sur le fond trouble de la mer.

Il revoyait le front carré, plus noble que joli, les yeux verts un peu rapprochés du nez droit, les lèvres sinueuses, rouges et plissées, comme pour permettre un large rire sur les dents un peu lourdes et brillantes.

Il revoyait enfin la double lumière du teint et des cheveux dorés comme la barbe des jeunes maïs, que des nattes massaient sur la nuque, si lourdes qu'elles semblaient, telle une main, vouloir renverser la tête en arrière pour un baiser.

Jacqueline! Jacqueline! soupirait le cœur de Lauthier. Mais une autre voix répétait aussitôt le doux nom de l'étrangère.

Parfois découragé de courir en vain le pays, il

se mettait au travail et essayait d'oublier sa pré-occupation.

Retiré de l'enseignement, il pouvait donner plus de temps encore à ce qui était depuis quelques années déjà sa pensée constante : resserrer les liens d'amitié qui unissent la Pologne à la France, ou, plus exactement, le peuple français au peuple polonais.

Yves Lauthier ignora la Pologne jusqu'au jour où il la découvrit dans ses poètes.

A travers l'éblouissant lyrisme de Mickiewicz, de Slowacki et de Krasinski (1), il avait vu ce peuple singulier dressé depuis le quinzième siècle aux avancées de la civilisation, ce peuple à la fois héroïque, idéaliste et réalisateur, qui a trois fois sauvé l'Europe de l'invasion étrangère pour recevoir en récompense l'esclavage et la mort.

Le grand lettré qu'était Yves Lauthier ne pouvait résister à la séduction de la poésie polonaise. Il lui livra toute son âme parce qu'il en comprit la grandeur et la mission.

Ainsi que l'écrivait éloquemment, en 1862, Julian Klaczko : « Dans un pays où la foi est trassée, les Universités et les Ecoles nationales supprimées, où la langue est remplacée par une langue étrangère, où toute parole, toute pensée est surveillée et châtiée, où les meilleurs enfin sont les plus persécutés, la vie morale qui n'est autre que la vie nationale ne trouve de refuge que dans la religion et dans la poésie. En Pologne, la poésie partage la direction des âmes avec le catholicisme. Les œuvres d'imagination n'y constituent pas comme en Occident le charme de l'esprit; on ne les lit pas dans les salons et on ne les discute pas en toute liberté de parole. Ces poèmes ont été

---

(1) Voir le beau livre d'inspiration qu'est : *Les Grands Romantiques polonais*, par Gabriel Sarrazin (Garnier, édit.).

composés à l'étranger par des exilés. Ils sont importés du dehors et dévorés dans le mystère, dans la nuit. »

Au cours de ses lectures, Yves Lauthier reconnut qu'il existait un *bardisme* polonais, et que seuls deux peuples avaient reçu une éducation exclusivement poétique : la Grèce des temps anciens et la Pologne du dix-neuvième siècle.

Toute la douleur, toute la déception des grands patriotes de 1830 dressés contre les bourreaux de la patrie, et vaincus, il les entendait dans ce cri sublime jeté par Mickiewicz vers ces libéraux russes en qui il avait eu confiance :

« Maintenant je déverse sur le monde cette coupe de poison... L'amertume de ma parole est corrosive et brûlante ; c'est une amertume distillée du sang et des larmes de ma patrie. Qu'elle corrode et consume non pas vous mais vos fers.

« Quiconque d'entre vous élèvera contre ceci une plainte, sa plainte sera pour moi comme l'aboïement du chien qui s'habitue au collier qu'il a longtemps et patiemment porté, à tel point qu'il finit par être prêt à mordre la main qui le détache. »

La noblesse persistante, la grandeur indomptée de la race polonaise éclatent dans les œuvres de ses poètes dont le lyrisme n'a pas été dépassé.

Yves Lauthier émerveillé se disait que la véritable inspiration du génie étant la douleur, les poètes polonais avaient trouvé dans l'atmosphère même de la patrie leur plus substantielle nourriture.

Il se disait encore que le peuple asservi qui entend de telles voix sur son tombeau ne peut que ressusciter un jour dans la gloire reconquise. C'est pourquoi il voulait rapprocher la France et la Pologne afin que l'héroïque patrie de Sobieski et de Kosciuszko pût un jour nous aider à contenir le prussianisme inassouvi.

Même, il publia une notice contenant un abrégé de l'histoire polonaise considérée surtout au point de vue européen et français.

Il y montrait la Pologne dès le douzième siècle, se levant pour la défense de la civilisation occidentale et sauvant l'Europe du joug asiatique.

Il retraçait la lutte épique de la Pologne contre les Turcs en 1444, lutte qui ne s'achèvera qu'en 1683, lorsque Jean Sobieski, accourant au secours de Vienne menacée, brise définitivement la puissance turque.

Qu'un peuple qui a derrière soi un tel passé de gloire et une épopée millénaire ait pu un jour se laisser asservir par trois nations voisines, demeure un mystère pour qui n'a pas étudié d'un peu près le caractère de la race polonaise dont les qualités servent l'Europe et dont les défauts ne nuisent qu'à elle-même.

Tirée à vingt mille exemplaires, la brochure d'Yves Lauthier fut répandue dans les écoles, dans les salles de lectures populaires, réveillant l'amour de la Pologne dans le cœur des adultes, le semant dans l'âme des enfants.

Instruit par le comité des résultats obtenus, le professeur sentait en lui cette douce et discrète satisfaction que donne la certitude d'avoir servi avec désintéressement une juste cause, et les intérêts de la patrie.

Dans cette satisfaction seule, Yves Lauthier puisait le courage de vivre. Et depuis quelques mois, il s'était remis au travail au point de se faire inscrire parmi les conférenciers que le Comité franco-polonais envoie chaque année à Varsovie.

L'on voit que, par un hasard singulier, la nature de ses occupations, loin de le disputer à la pensée de la jeune Polonaise, l'y ramenait sans cesse.

— Sa conversation ne pourrait que m'éclairer

sur l'état d'esprit de l'élite intellectuelle polonaise, songeait-il. Il faut que je la retrouve à tout prix!

Lorsque la mer était mauvaise et le ciel gris, il s'asseyait auprès de sa fenêtre qui ouvrait sur la plage. Le vent tournait sans qu'il s'en aperçût les feuillettes de son livre; le plus souvent il ne lisait pas mais il contemplait la photographie qui lui servait à marquer la dernière page lue. Jacqueline et Maryla y souriaient doucement, enlacées.

L'énigme féminine revêtait pour lui deux visages. Il se croyait inquiet, irrité et malheureux alors que sa guérison morale approchait à grands pas. Cette énigme était pour lui comme un condiment qui excitait son appétit de vivre. Dès que le temps redevenait beau, il repartait et visitait avec soin tous les environs du Tréport. Son obstination devait être récompensée.

### III

#### L'étrangère.

Son hôtesse lui désigna un jour, comme but d'excursion, un site charmant appelé le *Bois-de-Cise*.

Perdu dans les champs et campé devant la mer, ce bois pousse jusqu'au sommet des falaises la marée verte de son feuillage; une route le sépare en deux nappes qui remontent vers le haut des coteaux. Cette route semble s'achever sur la mer qu'elle désigne de son doigt blanc comme un joyau sans prix.

C'est un enchantement pour le regard que de

s'insinuer dans l'ombre verte de la forêt après s'être balancé sans but sur l'immense horizon marin, de se poser sur une violette sauvage après avoir caressé la première étoile éclosée sur la mer, et de surprendre les sautilllements menus d'un roitelet dans un aubépin après avoir suivi, de la vague au zénith, le jaillissement splendide des mouettes.

Le Bois-de-Cise n'est ni très vaste ni centenaire ; il est un sourire de la nature au bord de l'austère mer normande. Au-dessus des jeunes troncs pressés comme des pilotis et immergés dans l'eau verte de l'ombre, s'échafaude la cité de feuillage aux blasons de lumière où le moineau pépie, où la corneille coasse, tandis que le pic frappe à petits coups la dure écorce.

Des fragments d'azur doré brillent entre les feuilles comme des émaux et, çà et là, des coulées de lumière désignent au rêveur solitaire la chair délicate d'une églantine, la dentelle d'une fougère ou, simplement, cet univers secret qu'est un bloc de mousse prisonnier du rocher.

Assez sensible à la beauté de la nature, quoique plus ému par les œuvres du génie humain, Yves Lauthier errait avec une satisfaction complète le long des sentiers qui traversent le bois.

Au hasard de sa promenade, il découvrait de modestes villas blotties dans le feuillage et se plaisait à imaginer à l'une de leurs fenêtres la silhouette de Maryla Jagmin.

Soudain, tout au fond du sentier roux ocellé d'or comme une peau de panthère, apparut une reine d'Orient, vêtue d'une tunique byzantine blanche aux broderies multicolores.

La lourde étoffe dessinait à chaque pas ses formes parfaites. La tête petite, plus étrange et charmante que régulièrement belle, serrée dans des rameaux de lauriers qui étaient peut-être des

tresses blondes, apparaissait rayonnante ou sombre selon les jeux de la lumière et de l'ombre: l'on eût dit d'une icône somptueuse devant laquelle des mains ferventes auraient promené des flambeaux.

— Maryla Jagmin... balbutia Yves Lauthier.

Comme elle baissait sa tête pensive, elle n'aperçut le promeneur que quand elle fut près de lui.

Une rougeur violente se répandit sur ses traits en même temps qu'une expression de contrariété. Elle passa en détournant un peu la tête.

Une timidité singulière paralysait Yves Lauthier. Son cœur battait plus vite, et tout en se reprochant avec amertume sa faiblesse, il s'éloigna à pas lents.

S'il se retourna, ce fut par un mouvement instinctif, et parce que les taillis allaient lui cacher Maryla Jagmin.

Il la vit retournée aussi vers lui, immobile. Alors il n'hésita plus, marcha vers elle qui paraissait l'attendre avec un mélange d'inquiétude et de mélancolie.

— Mademoiselle... dit-il.

— Monsieur Lauthier? répliqua-t-elle avec la brusquerie de ceux qui prennent une résolution soudaine.

— Vous l'avez donc connue?...

— Un peu... Mais moins peut-être que vous ne le croyez, précisa la jeune fille en se mettant en marche, les yeux distraits.

— Oserai-je vous demander comment vous avez deviné mon nom, mademoiselle?

— Il y avait sur la cheminée de sa chambre un très vivant portrait de vous, monsieur...

— Ah! Elle avait mon portrait sur sa cheminée?

Il s'attendrit et contempla avec une sorte de reconnaissance émue celle qui lui apportait cet hommage de la tendresse morte.

Comme ils atteignaient la partie la plus ombreuse

du bois, la lumière ne se jouait plus sur les cheveux dorés de l'étrangère; une sorte de clarté verte pâlisait ses traits; mais le plaisir les animait, entr'ouvrait les lèvres, agitait les narines transparentes.

— La bonne nature! dit-elle comme à elle-même. La forêt me protège comme elle protégea pendant des siècles mes ancêtres lithuaniens. Au cours des invasions qui ont dévasté la Lithuanie, continua-t-elle en regardant Lauthier, tandis que les hommes valides couraient se grouper autour de nos rois, vieillards, femmes et enfants se réfugiaient dans des forêts impénétrables où des prêtresses païennes perpétuaient le culte de Milda, déesse de la concorde, de l'amour et du plaisir.

« La forêt les protégeait, les nourrissait et les abreuvait; elle soufflait sur ses sources une si fraîche haleine que les paysans superstitieux les disaient miraculeuses et parfumées.

« Je suis allée comme en pèlerinage dans la forêt qui contient encore les ruines du château des Jagmin. Quelques allées, que chaque printemps rétrécit, se glissent entre les hêtres et les bouleaux et se prêtent aux ébats des biches et des daims que nul ne chasse plus.

« Des lis sauvages croissent en si grand nombre qu'ils éclairent le sous-bois comme le ferait la clarté de la lune. Çà et là, au-dessus d'une source égarée qui s'étale sur le sable de l'allée comme un émail d'or vert, des nuées de moucherons flottent en fumées blondes; et je songeais à la fumée des sacrifices que mes frères faisaient à Milda.

« Dans cette forêt immense dont la solitude aurait effrayé les habitants des villes, je me trouvais en sécurité, comme dans ma maison fermée.

« N'est-ce pas, monsieur, conclut Maryla avec une interrogation passionnée dans la voix et dans

le regard, n'est-ce pas que la forêt protège? Qu'elle cache à tous les yeux?

— Je vous ai bien retrouvée ici! répliqua Yves Lauthier en souriant.

— C'est vrai... murmura-t-elle. Mais comment êtes-vous venu ici? Qui vous a indiqué le Bois-de-Cise? Vous a-t-on dit que j'habitais ici?

Une telle angoisse vibra dans le ton de la jeune fille que Lauthier devina qu'un mystère planait sur la vie de l'étrangère. Se réservant de l'éclaircir plus tard, il se hâta de rassurer Maryla.

— A vrai dire, je vous cherchais, avoua-t-il. Mais le hasard seul m'a fait vous rencontrer ici. Je sais d'ailleurs quelqu'un qui vous cherche aussi et qui serait enchanté de...

La pâleur qui couvrit aussitôt les traits de Maryla lui signala le danger de jouer avec cette sensibilité développée à l'excès par quelque tourment secret.

— Quelqu'un qui me cherche? Au Tréport? murmura la jeune fille.

— Oui, une brave mère de famille dont vous avez soigné le petit garçon il y a deux ans. Le jeune Roger Malo qui habite...

— Ah! je vois! répliqua en souriant la Polonaise. L'enfant est donc encore malade? J'irai le voir. Quoique je me sois condamnée à un repos absolu, pendant quelques mois encore... Regardez donc, monsieur, combien ce petit sentier qui s'ouvre à notre droite est joli, avec ces larges pierres plates qui lui font comme un escalier rustique! Et ces jeux d'ombre, et ce soleil sur le gazon qui le borde! Que ce bois est charmant!

Yves Lauthier ne put que sourire de ce naïf enthousiasme et il répliqua :

— Oserai-je vous avouer que je suis plus à mon aise dans les jardins de Versailles? Dans la beauté, je cherche l'homme!

— Et ici vous ne trouvez que Dieu, n'est-ce pas ?

La vivacité de cette réplique laissait intacte la grâce mutine du ton et du regard.

Dans une autre bouche ce mot eût peut-être irrité Lauthier en ce qu'il condamnait brutalement et sans examen une esthétique fort défendable. Il lui parut charmant prononcé par la jeune étrangère dont l'âme fervente se révélait peu à peu à lui.

— Qui donc passe là-bas ? demanda Maryla. C'est un étranger... Je connais tous les habitants du bois... ils sont d'ailleurs peu nombreux... où va-t-il ?...

Son inquiétude était si grande qu'elle s'éloigna afin de mieux observer le nouveau venu.

— Quelle étrange fille ! murmura Lauthier. On dirait qu'elle est chargée de la police du bois ! Aurait-elle peur ? Vit-elle seule ici ?

Maryla Jagmin revint aussitôt avec un visage souriant.

— C'est un brave homme de promeneur ! dit-elle. Monsieur, permettez-moi de vous quitter, voici la lisière du bois, je la franchis rarement.

— Je vous ai cependant vue au Tréport ? répliqua Lauthier déçu.

— Oui, une fois, à la nuit. J'avais une course urgente à faire. Mon repos est ici et non là-bas.

— Vous reposez-vous vraiment dans la solitude ? demanda Lauthier en hochant la tête.

« Je m'explique ! N'est-elle pas votre ennemie comme elle est celle de tous les imaginatifs ?

— Mais je n'ai peut-être pas beaucoup d'imagination ! se récria la jeune Polonaise amusée. Voilà un jugement bien hâtif ! Ce dont je suis certaine, c'est que cette cure de silence me fait le plus grand bien. Je suis presque aussi seule ici que dans les steppes de Pratoline !

— Pratoline ? dit-il.

— Oui... C'est une ville de Podlésie. Je suis de là-bas. J'y habitais la campagne, aux environs, et mon grand-père, qui était Sylvuch Kowal, y était vénéré.

— Sylvuck Kowal! s'écria Lauthier. Mais je connais son histoire!

— C'était un saint et un grand patriote, repartit la Polonaise avec ferveur.

Elle se pencha soudain pour cueillir des pervenches.

Yves Lauthier l'observait avec un plaisir non dissimulé.

Son étrange beauté libérait en lui ces sources de poésie et d'émotion qu'il avait crues taries depuis son deuil cruel. Pour la première fois depuis deux ans, il pouvait observer une femme sans songer à la disparue, et il en éprouvait cette impression de renouvellement, de rajeunissement que lui avait déjà donné quelques jours auparavant sa lutte contre le vent, sur le plateau.

Une émotion discrète se mêlait à cette impression. Il eût souhaité que les pervenches fussent inépuisables et que Maryla Jagmin restât longtemps agenouillée dans l'ombre verte, au milieu des fleurs.

Quand elle se releva, il lui dit :

— Je ne vous ai pas aidée, mademoiselle, parce que je sais que cueillir des fleurs est un plaisir pour une jeune femme. Mais pourquoi laissez-vous ces belles touffes de pervenches? Votre bouquet n'est pas gros!

— Je n'aime pas ravager les bois ni les jardins, répliqua la jeune fille. Si mon rosier possède trois belles roses, je lui en demande une et lui en laisse deux. C'est chez moi une vieille habitude, un scrupule... Il me semble que tout vit, que je peux réjouir ou contrister la nature...

« J'essaye de ne pas la contrister!

« Tout cela doit vous paraître un peu ridicule, monsieur ? dit-elle en nouant autour de son bouquet une longue tige d'herbe.

Yves Lauthier remarqua le ton indifférent de la question. La lisière du bois était proche. Maryla Jagmin ne devait pas vouloir la franchir.

Elle ralentissait le pas, mais sans manifester le désir de retourner en arrière. Sans doute songeait-elle à prendre congé de son compagnon.

Se rencontreraient-ils encore ? Consentirait-elle à revoir Lauthier ?

Le souvenir de sa femme lui revint, et il s'étonna de l'avoir égaré si longtemps.

— Est-ce que vous habitiez ici quand Jacqueline était au Tréport ? demanda-t-il doucement.

Elle eut de nouveau une légère rougeur sur ses joues et répliqua :

— J'habitais comme elle au Tréport, et nous étions entrées en relations à cause de votre petite fille que j'avais soignée.

— Je l'ignorais... dit-il surpris.

— C'était une indisposition sans importance, se hâta de répliquer la Polonaise : Mme Lauthier exagérait par délicatesse la gratitude qu'elle croyait me devoir. Mais je vous quitte, monsieur. Voici la lisière du bois et le plein soleil. Bon courage !... ajouta-t-elle, comme pour adoucir par ce mot de sympathie la brusquerie de son adieu.

Déconcerté, pris au dépourvu, Yves Lauthier ne sut que s'incliner devant elle et regarda décroître au fond du sentier sa robe claire.

La mer grise a jeté sur les galets des étoiles de mer roses comme les roses. Molles, nerveuses et tendres, elles ont souffert de la violence du flot au point de demeurer inertes sous le pied cruel des enfants joueurs.

Aux appels à la pitié des passants, ils répondent

par des regards d'anges étonnés. L'instinct de détruire se manifeste dès la plus tendre enfance, remarque Yves Lauthier en observant les enfants.

Il va sans but, du commencement de la plage au pied de la falaise blanche sur laquelle se découpent des vols d'oiseaux noirs. Sur un habile tableau auquel un artiste travaille depuis quelques jours, il voit, mieux que sur le sujet lui-même, le violent contraste qui existe entre la masse crayeuse, la nappe de terre ocrée qui la couronne et le bleu profond du ciel.

Il est de ces civilisés qui recherchent la nature dans Corot et Millet et qui ne la trouvent pas aux champs ou sur la plage.

Si le souvenir d'un bois épais le hante, c'est qu'il encadra le mystérieux visage de Maryla Jagmin, sa beauté, ses émois et sa ferveur. Revoir la jeune fille devenait une idée fixe. Mais sous quel prétexte se présenter chez elle? Son adieu ne signifiait-il pas un congé définitif?

Il s'était logé dans l'hôtel qu'avait habité Jacqueline et il aurait voulu poursuivre son souvenir jusque dans la chambre qu'elle avait habitée. Mais les propriétaires de l'hôtel avaient changé. Pourquoi les questionner? Il se serait vainement blessé au rosier épineux du souvenir.

Nul ne se rappelait Jacqueline... Cependant des jeunes femmes belles et joyeuses comme elle chantaient dans les couloirs de l'hôtel; des enfants trottaient près de leurs robes claires...

Ce spectacle paraissait inhumain à l'isolé. Un soir, sa détresse fut telle qu'il eut l'idée de questionner la domestique qui rangeait sa chambre.

C'était une femme d'une trentaine d'années dont l'alliance et les vêtements noirs disaient le veuvage probable; elle était active et silencieuse; une morne peine écrite dans ses yeux gris semblait démentie par le sourire servile des lèvres.

Dès qu'on cessait de la regarder, la domestique abandonnait son sourire comme un fardeau. Cela lui donnait des changements de physionomie si brusques que Lauthier, les surprenant dans une glace, en fut frappé.

— Vous avez perdu votre mari? lui dit-il.

— Non. C'est mon enfant, répliqua-t-elle. Mais, je suis séparée d'avec mon mari. Je suis seule.

En disant ces derniers mots, elle lui lança un regard qui signifiait : vous aussi, n'est-ce pas?

— Etiez-vous ici, il y a trois ans? demanda Yves Lauthier ému.

— Oui. Je l'ai même servie... C'était une bien jolie dame! Et si gaie! Et si gracieuse! Ah! je vous ai deviné, allez, monsieur, quand j'ai su votre nom! J'ai bien compris que vous veniez ici à cause d'elle?

Troublé, Yves Lauthier détourna son regard. Cette divination de femme lui était douce, il se sentait moins seul.

— Et... l'enfant aussi?... murmura la domestique sans oser achever sa pensée.

— Non, l'enfant vit... répliqua-t-il avec compassion, en regardant la mère.

— Alors, faut pas trop vous plaindre, soupira-t-elle, en se dirigeant vers la porte.

— Louise! Encore un mot! dit-il en l'arrêtant du geste. Vous rappelez-vous une amie de Mme Lauthier, qui s'appelait Maryla Jagmin?

— Si je me la rappelle! Mais tout le monde ici la connaît! Elle venait souvent voir Madame depuis qu'elle avait soigné la petite fille. Parce que c'est une doctoresse, monsieur, et une bonne! Elle a été à l'hôpital anglais sur la falaise. On l'aimait beaucoup! Il paraît même que tous en étaient amoureux!

« C'est qu'elle est une jolie fille! Pas comme la pauvre Madame, mais plus... je ne sais com-

ment dire... On m'appelle, monsieur, excusez-moi!

Une voix impatiente retentissait, en effet, dans le couloir. Seul de nouveau, Yves Lauthier sentit croître sa mélancolie et il décida de sortir.

Comme il atteignait, en lisant son journal, le seuil de l'hôtel, il se heurta à une dame qui entrait, et il s'excusa.

L'étrangère le gratifia aussitôt du plus aimable des sourires.

— Je vous prie, monsieur, dit-elle, c'est ma faute! Mais, n'ai-je pas l'honneur de parler à M. Yves Lauthier?

— Parfaitement, madame, répondit-il, moins contrarié qu'il ne l'eût été en cette circonstance quelques jours auparavant.

Maryla Jagmin, en occupant son imagination, lui avait rendu le goût de la vie en même temps qu'une inquiétude comparable à celle qu'éprouverait un prisonnier rendu à la liberté après deux ans de captivité.

Prisonnier de sa douleur, il avait rompu toute attache avec le monde. Son enfant, élevé par sa belle-mère, l'avait fort peu occupé, et il n'avait pas d'amis très intimes.

Son amour pour Jacqueline avait suffi aux exigences de sa vie sentimentale. Et il éprouvait ce dépouillement total qu'entraîne la disparition du seul être aimé.

Dans l'ombre qui l'enveloppait, la blondeur de Maryla Jagmin avait allumé une pâle lumière. Inquiet, il tâtonnait, poussé par une force inconnue à sortir de son inertie.

C'est pourquoi il ne lui déplaisait plus autant de reprendre contact avec le monde. La réserve un peu distante de son attitude faisait place à une courtoisie souriante qui parut enchainer son interlocutrice.

Elle continua, en désignant une jeune personne qui l'accompagnait :

— Ma jeune amie, que voici, a été une fidèle auditrice de vos cours, tout un hiver. Vous étudiez, je crois, Corneille...

— Racine ! rectifia la jeune fille, en enveloppant le maître d'un regard dévot.

Elle avait un agréable visage de brune au teint clair et des yeux vifs voilés de modestie. Sa robe était de grosse toile jaune d'or et ses bras, petits et ronds, étaient presque nus.

Yves Lauthier la considérait en souriant. Il la classait parmi ces jeunes personnes d'intelligence moyenne et de bonne volonté, snobs jusqu'au point de s'adonner à de sérieuses études quand la mode le demande, et qui, au demeurant, font d'excellentes mères de famille quand elles ont découvert que le bas-bleuisme n'est la plupart du temps que le stage d'une femme d'esprit avant son mariage.

Tout en sa jeune auditrice traduisait l'inconscient désir de plaire ; une tendre servitude adouçissait l'éclat de ses yeux noirs quand elle regardait Yves Lauthier.

Il ne put que la juger charmante, tout en la comparant à la secrète et hautaine Maryla Jagmin.

— Ma petite Gilberte, reprenait la dame impatientée par le silence de sa jeune amie, dites donc votre admiration à M. Lauthier. M'avez-vous assez parlé de lui !

— Savez-vous que je suis très flatté, mademoiselle ? dit Lauthier avec une aimable ironie.

En causant, ils s'étaient mis en marche vers la plage. Quelques clients de l'hôtel, étonnés de voir Yves Lauthier, ordinairement solitaire, accompagné de deux dames, le regardaient et chuchotaient.

Mme Loustelot, c'était le nom de l'amie de Gilberte, lançait à tous des regards triomphants.

Peu dupe de cette petite offensive matrimoniale, Yves Lauthier, par lassitude et désœuvrement, se laissait aller au fil de l'aventure.

En causant, il apprit que Mme Loustelot était l'heureuse mère de trois filles qu'elle avait fort bien mariées, et il devina que l'excellente femme, lancée comme un bolide, ne s'arrêterait plus.

Jusqu'à la fin de ses jours, elle marierait, elle marierait à tour de bras, rapprochant, d'un bout à l'autre de la France, des conjoints possibles, vantant les charmes de la vie simple au monsieur riche à qui elle destine une fille sans dot, et les agréments de la fortune à la jolie fille sans dot à qui elle veut présenter le quinquagénaire apoplectique et millionnaire; active et bourdonnante comme l'abeille, encombrante et bienfaisante, providence des mères, et terreur des célibataires!

Après un quart d'heure de promenade sur la plage, Mme Loustelot avait obtenu d'Yves Lauthier la promesse qu'il prendrait part à une excursion projetée pour un jour prochain.

Il crut d'ailleurs faire remarquer à l'aimable dame que cette promenade était pour lui une exception qui ne se renouvellerait plus, un travail à achever et ses préférences mêmes lui défendant de longues sorties.

Dans la joie de la victoire, Mme Loustelot négligea d'observer la signification véritable de cette réserve.

Quelques jours plus tard, elle présidait à un repas champêtre auquel prenaient part dix à douze convives, triés avec soin.

Gilberte, en robe rose, et deux autres jeunes personnes protégées par Mme Loustelot l'aidaient avec beaucoup de grâce.

Ils avaient choisi pour but de leur promenade

la ferme du Parc, dépendance du château d'Eu et dont le bois charmant est ouvert généreusement le dimanche aux promeneurs.

Ce n'est pas le bois capricieux, échevelé, varié, tantôt aéré de clairières faites selon le bon plaisir du bûcheron, tantôt impénétrable et sombre comme une grotte d'émeraude.

C'est le bois ordonné, nettoyé, classique, page d'écriture sylvestre tracée avec soin pour des regards royaux.

Les allées larges et droites attendent les carrosses; de très loin, entre les arbres espacés, se devait apercevoir l'importun ou le quémandeur.

Une perspective à la Le Nôtre a été ménagée au sommet du bois qui couvre un coteau : suivant la ligne d'une petite dépression, les arbres s'écartent pour encadrer d'or vert une ville d'argent et un lambeau d'azur : le Tréport et la mer.

Après le déjeuner, les promeneurs parcoururent le bois frais comme une crypte dans la chaleur du jour d'été. Puis ils se groupèrent suivant leurs sympathies dans une clairière où croissaient quelques muguet, que les jeunes filles ramassèrent.

La recherche des fleurs les fit s'éloigner. Quand elles revinrent, elles parlaient avec tant d'animation que Mme Loustelot s'écria :

— Que vous est-il arrivé, mes chères petites? Voyons, parlez, Gilberte, et avouez qu'un faune a voulu embrasser votre joli minois.

— Ce n'était pas un faune, mais une fée, chère madame!

— Une fée, répétèrent plusieurs voix.

— Une fée très mélancolique et très belle, n'est-ce pas, Marie-Louise?

— Plus que belle! répondit la jeune fille. Ses cheveux sont si blonds, si pâles, son teint est si nacré, qu'on croirait la voir sous un rayon de lune.

— Où l'avez-vous rencontrée, cette fée ? demanda Yves Lauthier fort ému.

— Au bord d'une fontaine, comme il convient ! Penchée vers son miroir, elle buvait dans le creux de sa main et elle a tressailli à notre approche, puis elle s'est enfuie : c'est une fée bien peureuse !

— N'a-t-elle pas un chignon en tresses, très bas sur le cou ? N'est-elle pas mince et de taille moyenne ? demanda une jeune femme qui était du Tréport.

— C'est cela, s'écrièrent Gilberte et ses amies.

— Eh bien ! ce doit être une Polonaise du nom de Maryla Jagmin, qui a été longtemps à l'hôpital anglais où sa beauté a incendié bien des cœurs ! Que d'histoires n'a-t-on pas racontées sur elle !

Yves Lauthier écoutait et souffrait. Il lui semblait que cette jeune étrangère, qui avait connu sa femme et qu'il avait miraculeusement découverte, lui appartenait un peu. Il lui déplaisait qu'elle eût un passé, connu de tous. La crainte qu'une médisance fût proférée contre elle lui causait un véritable malaise.

Il eût voulu interrompre cette conversation, en même temps qu'une vive curiosité lui faisait souhaiter de l'entendre encore.

Mais elle déviait. Un monsieur d'un certain âge, fort docte et qui s'écoutait parler, expliquait à ses auditeurs la situation actuelle de la Pologne.

— Cette race polonaise est courageuse, disait-il, mais querelleuse et dépourvue d'esprit d'organisation. Jamais elle ne connaîtra la paix.

« Au lieu de s'attacher à réparer les désastres de la guerre et les ruines accumulées par un siècle et demi de servage, que font les Polonais ? Ils se battent ! Aussi quel désordre dans ce pauvre pays !

Yves Lauthier ne put s'empêcher de répliquer :

— Ils se battent, c'est vrai, mais pour reconquérir toute leur patrie, comme pour élever une

digue entre eux et l'esprit moscovite qui menace d'envahir l'Europe. Les Polonais, fils de Sobieski, se battent encore pour une idée !

« Quant au désordre de leur administration, il est fort exagéré chez nous.

« Ce peuple, soudain libéré par notre victoire, a dû tout improviser : ses cadres de fonctionnaires et d'officiers. La langue polonaise n'était même pas enseignée dans les écoles ; il a fallu trouver des maîtres pour remplacer les maîtres russes et allemands ! Le gouvernement polonais fait des miracles, et vous savez comment le général Pilsudski a pu organiser une armée aujourd'hui victorieuse !

On l'écoutait avec une grande attention ; d'instinct, le Français aime la Pologne. Le « Vive la Pologne, monsieur ! » de Floquet a traduit avec audace et ingénuité cet instinct populaire.

Yves Lauthier sentait ses auditeurs satisfaits ; seul, le vieux monsieur résistait à ses arguments : il devait être de ceux qui considèrent comme une critique personnelle celle de leurs idées. Aussi répliqua-t-il sèchement :

— Vous ne nierez pas, monsieur, que la discorde ne règne à l'état endémique chez les Polonais. Causez avec trois Polonais, trois opinions diverses seront émises, même sur le sujet qui devrait les réunir : la grandeur de leur patrie !

La robe rose de Gilberte avait dans la verdure une immobilité de fleur, le regard dévot de la jeune fille ne quittait pas Lauthier. Mme Loustelot l'observait avec des yeux humides : n'allait-elle pas remporter une nouvelle victoire contre le célibat ?

— Monsieur, répliqua Lauthier, il y a du vrai dans ce que vous dites : les Polonais aiment la discussion. Toutefois veuillez considérer que lorsqu'il s'agit de voter une loi qui doit être bienfai-

sante, dût-elle léser bien des intérêts, il y a, à la Diète, unanimité.

« Ainsi fut votée la loi agraire qui dépossédait pourtant les gros propriétaires terriens représentés à la Diète ! Quelques extrémistes qui voulaient la dépossession sans indemnisation ne furent pas écoutés ; et la loi fut votée dans cet esprit à la fois audacieux et traditionaliste qui caractérise la race polonaise.

« Je crois, conclut Yves Lauthier, que la Pologne peut jouer un grand rôle dans l'avenir...

Il éprouvait une satisfaction secrète à louer la patrie de Maryla Jagmin.

L'espoir de la rencontrer dans le bois le poussa à le parcourir en tous sens, mais ce fut en vain.

— Ma petite Gilberte, disait Mme Loustelot, répétez donc à M. Lauthier tout ce que vous m'avez dit hier de charmant sur son livre de Racine...

Mais Lauthier était distrait ; il écoutait à peine le babil de Gilberte.

Il se comparait à un homme qui, ayant atteint le sommet d'une colline, en embrasse du regard les deux pentes. Sur celle qu'il venait de gravir, l'ombre de la morte errait comme une brume du soir ; sur l'autre, qu'il n'osait descendre pour ne pas perdre de vue son passé, régnait la blondeur de Maryla Jagmin.

Pendant quelques jours encore il rêva dans le vide et comme dans l'attente. Son attitude désespéra Mme Loustelot, qui entreprit le siège d'un autre célibataire auquel Gilberte montrait avec autant de grâce qu'à lui-même ses yeux humides et ses jolis bras ronds.

Il sortit un soir seul et erra sur le port. Le tumulte du travail s'élevait au bord de la mer bruissante. Sur l'eau noire et dorée, de hautes masses confuses glissaient dans la sérénité d'un heureux effort. Pas de menaces d'orage pour la

nuit et peu d'étoiles au ciel. Mais à l'est, une pâleur rosée annonçait le lever de la lune.

D'instinct, Lauthier marcha vers cette lumière et il se trouva bientôt sur la route d'Eu.

— Me voilà tout près de la maison du petit Malo ! songea-t-il frappé d'une idée subite. Si j'allais prendre de ses nouvelles ?

Il se hâta. La chétive demeure apparut bientôt, la dernière d'une rangée misérable. Des filets séchaient devant les portes. Les caves, que les Tréportais ont l'habitude d'habiter pendant la saison afin de pouvoir louer la maison à des baigneurs modestes, baillaient par leur unique ouverture à l'air frais de la nuit. Tout au fond, Lauthier apercevait des lits de bois luisant, des berceaux, une table recouverte de toile cirée, d'assiettes grossières et de litres de cidre clair.

— Eh bien ! madame Malo ! Comment va votre enfant ? demanda-t-il.

— Pas bien, monsieur ! repartit la mère en montant rapidement le raide escalier de sa cave. Il est couché depuis quelques jours, et avec la fièvre ! Le docteur n'y comprend rien ! Ah ! si Mlle Maryla était ici !

— Je l'ai vue ! dit Lauthier, et je lui ai parlé du petit...

— Pas possible ! s'écria la mère. Elle est donc dans le pays ? On m'avait dit qu'elle était partie !

— Ce n'est pas vrai ! Mais... Quand vous a-t-on dit cela ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Pas plus tard qu'hier, mon cher monsieur ! Mais les gens ne savent pas ce qu'ils disent ! Ils parlent pour parler ! Ah ! elle est ici et elle va venir, monsieur ?

— Elle me l'a promis. En tout cas je la verrai demain et, si elle n'est pas partie, je vous l'envoie, madame Malo, soyez-en sûre ! conclut-il en soulevant son chapeau.

Il ne se sentait plus le courage de soutenir une conversation avec cette étrangère. Partie, Maryla, partie... Celle qui détenait un lambeau de son passé d'amour était partie...

Comment n'avait-il pas pressenti ce départ et dès leur première rencontre déchargé Maryla de tout son fardeau de souvenirs?

Lauthier songeait que Jacqueline, ressuscitée par son espérance, mourait une seconde fois... Mais soudain un parfum d'héliotrope venu d'un jardin lui rappela celui de Maryla et la rapprocha de lui.

Il eut, très nette, la certitude qu'il allait la revoir et que le destin lui réservait une place de choix dans sa vie. Aussi fut-il heureux mais sans surprise le lendemain de rencontrer la jeune Polonaise sur la plage du Bois-de-Cise. Assise sur un rocher, elle écrivait et ne le vit pas s'approcher.

— Mademoiselle... dit-il, en inclinant sa tête nue.

Elle eut un léger cri de frayeur et leva les yeux.

— Ah! c'est vous, monsieur? répondit-elle avec froideur.

— Excusez mon indiscretion, elle a un motif charitable : le petit Malo est plus malade, j'ai promis à sa mère de vous avertir.

— Vous n'avez pas donné mon adresse? dit-elle avec vivacité.

— Je m'en suis bien gardé, mademoiselle, puisque vous désirez prendre un repos absolu.

— En effet... Cela m'est absolument nécessaire. Mais j'irai voir le petit Malo demain à la nuit. Veuillez le dire à sa mère! ajouta-t-elle en inclinant légèrement la tête comme pour donner congé à son visiteur.

Il n'eut garde d'obéir mais chercha un bon prétexte afin de renouer la conversation. Le tome II de la traduction des œuvres de J. Slowacki par

T. Gasztowt reposait à côté de la Polonaise. Il le montra du doigt.

— Vous lisez donc vos grands poètes en français? demanda-t-il en souriant.

— On m'a beaucoup vanté cette traduction, j'ai voulu m'assurer de sa valeur, répondit-elle avec plus de douceur en feuilletant son livre.

— Quel admirable poète! reprit Yves Lauthier. Quel lyrisme! Quelle fraîcheur et quelle audace dans l'image...

— Vous connaissez toutes ses œuvres, monsieur?

— Je possède assez bien la littérature polonaise, répondit-il avec un peu d'ironie, bien que que je n'aie professé que la littérature française. Mais j'aime votre noble patrie. Depuis quelques années je fais partie du Comité franco-polonais...

— Eh quoi! interrompit la Polonaise avec vivacité, c'est votre nom que j'ai lu parmi ceux des conférenciers français envoyés à Varsovie?

— C'est bien mon nom, en effet. Mais ma femme, vous sachant Polonaise, avait dû vous dire ces détails?

Une expression de contrariété passa sur les traits mobiles de la jeune fille.

— J'avais peu de causeries intimes avec Mme Lauthier, répliqua-t-elle d'une voix hésitante. Elle était fort entourée, moi très occupée... Je ne la voyais guère que le dimanche, et je sortais alors avec elle... De là les photographies que vous possédez... Mme Lauthier me montrait une sympathie qui m'était douce, acheva-t-elle sur un ton différent. Elle croyait me devoir quelque gratitude parce que j'avais soigné sa fille... Mais en réalité j'eus fort peu de mal à remettre sur pieds une enfant aussi bien constituée... Comment va-t-elle, monsieur? Est-elle avec vous au Tréport?

Moins distrait ou moins occupé à admirer là

beauté blonde de l'étrangère, Yves Lauthier eût remarqué qu'elle éprouvait quelque satisfaction à changer le sujet de leur causerie.

Il répliqua sans arrière-pensée :

— J'ai confié ma fille à sa grand-mère, que la mort de notre chère Jacqueline a si cruellement frappée... L'enfant est belle et sage, ou, du moins, sa grand'mère l'affirme!

— C'est fort probable! répondit Maryla en souriant. Ah! vous connaissez l'histoire de mon pays, monsieur, et vous l'aimez ma chère Pologne! C'est si naturel, n'est-ce pas? quand on la connaît bien! Mais hélas! ils sont rares en France ceux qui la connaissent!

— Ce n'est que trop vrai! avança Lauthier.

— On nous accuse de ne pas savoir nous entendre, reprit avec vivacité Maryla Jagmin, de nous affaiblir par nos dissensions. Mais dans quel pays s'entend-on, monsieur? N'avons-nous pas derrière nous huit siècles d'union et de grandeur?

« Notre race est inquiète et nerveuse, c'est vrai. Mais songez à son long martyre! Les peuples ont des nerfs, comme les individus! Des nerfs qui s'usent à trop souffrir! Les pendaisons, les noyades, les massacres en masse, les déportations en Sibérie furent pendant cent quarante ans toute notre histoire!

« Persécution nationale, persécution religieuse! Des cosaques desserrent avec un poignard les dents des fidèles qui refusent de communier de la main des papes schismatiques! Après avoir pendu le martyr polonais, on le ranime pour le noyer... (1)

« Vous frémissez, monsieur, vous ignorez peut-être ces atroces détails?... Ils ont bercé mon enfance, dit-elle avec plus de révolte farouche que

---

(1) Voir *Sur les chemins de l'âme polonaise*, par Marie Zabojecka.

de mélancolie. Les Français ne nous connaissent pas... Sinon ils ne nous reprocheraient pas ce qu'ils appellent notre lenteur à nous réorganiser!

« Nous réorganiser après cent cinquante ans de domination étrangère, c'est-à-dire improviser nos cadres de fonctionnaires et d'officiers, créer de fond en comble l'armature sociale! Grouper des professeurs capables d'enseigner notre langue bannie des écoles.

« Avec les tronçons mutilés de l'ancienne Pologne, refaire la Pologne moderne, renouer le dix-huitième siècle au vingtième siècle!

« Un rien, en vérité! Jamais nation ne se vit placée devant une pareille tâche, dont l'accomplissement tiendra du miracle!

« Eh bien! monsieur, le miracle est en voie d'exécution! L'armature du nouvel Etat s'échafaude, nous passons avec certaines puissances européennes des traités économiques que vous pourriez nous envier, le polonais est parlé dans toutes les écoles, Pilsudski nous fait une armée, la Pologne ressuscite, mais beaucoup l'ignorent! En France surtout! Dans cette France bien-aimée vers qui nous criions pendant notre martyre, et qui accueillit toujours maternellement nos émigrés!

« Pourquoi cette incompréhension chez la masse française d'aujourd'hui? Excusez-moi, monsieur, j'ai sur le cœur quelques mots maladroits... murmura-t-elle en essuyant ses longs cils. J'aime tant mon pays... Je ne puis parler calmement de lui...

Sans répondre, Yves Lauthier contemplait le fin profil penché sous l'ombre du chapeau de paille claire, puis tout ce corps robuste et charmant dans lequel semblait s'être incarnée l'âme de la Pologne. Son silence déplut à Maryla, qui releva la tête. Il se hâta de parler :

— Est-ce que tous les Polonais sont aussi patriotes que vous l'êtes, mademoiselle?

— Tous, oui! C'est-à-dire tous les vrais! A côté d'eux il y a, hélas! l'élément étranger dont l'occupation ennemie a favorisé l'installation. Il s'est adapté, mais il n'aime pas comme nous aimons; là est le danger... Le danger contre lequel nous devons tous lutter... Vous, Français, vous ne pouvez pas comprendre ce que ce mot étranger veut dire. Je n'ai la haine de personne, j'aime l'humanité, mais que le voisin laisse ma maison tranquille.

« Qu'on nous laisse entre nous, comme Lazare avec ses amis... Si vous saviez comment le Polonais de vieille race aime sa patrie! Ah! que n'avez-vous assisté au pèlerinage d'Iasna-Gora, au temps de notre esclavage!

« J'y fus moi-même, à l'âge de sept ans, avec mon grand-père, qui était un martyr de la foi catholique et polonaise. Il pensait — et combien il avait raison — que je n'oublierais plus les scènes d'Iasna-Gora.

« Iasna-Gora signifie montagne lumineuse. Le monastère de Paulinow, bâti au douzième siècle et restauré par Wladislas Jagellon, s'élève sur l'unique colline qui domine la plaine.

« Chaque année, le 8 septembre, toute la Pologne croyante va supplier l'icône noire, l'Egide suprême de la race, de délivrer la Patrie.

« O Pani! O Pani! » crie la foule qui déferle comme la mer sur la vaste plaine.

« Au temps de notre esclavage ce cri vers Notre-Dame était comme un sanglot déchirant sorti de cent mille poitrines...

« Beaucoup de pèlerins montent à genoux la côte de trois kilomètres qui accède au monastère; le sang des croyants rougit les pierres du chemin comme celui des martyrs rougit les routes sibériennes...

— Quel fanatisme! murmura Yves Lauthier, plus troublé qu'il ne voulait le paraître devant la transfiguration qui s'opérait dans Maryla Jagmin.

Elle s'était levée, comme si une semblable narration ne pouvait se faire dans une pose nonchalante et, debout sur les rudes galets, elle fixait l'horizon d'un regard élargi par le souvenir.

Sans entendre l'interruption de Lauthier elle continua :

— Mon grand-père, qui avait commencé de monter la côte à genoux, dut se relever pour me porter dans ses bras parce que la foule, dans sa poussée irrésistible et aveugle, m'aurait écrasée.

« Alors je vis un peu mieux. Mais comment décrire ces choses! murmura la Polonaise en fermant les yeux comme pour mieux évoquer Iasna-Gora.

« Cet océan humain déferlait par houles successives sur la sainte colline avec un bruit de haute marée.

« Le soleil ajoutait sa magie à celle des couleurs éclatantes répandues sur les costumes.

« Car la Pologne obstinée ne vient pas à Iasna-Gora en habits de deuil, mais revêtue du costume national.

« Le rouge, le bleu, le vert, l'or, le violet se marient heureusement comme dans un jardin.

« Quelques femmes même avaient des diadèmes de fleurs autour de leurs nattes blondes; de lourds colliers à plusieurs rangs brillaient sur leur poitrine. Elles priaient avec des yeux pleins de larmes.

« Violamment jeté contre le mur du monastère, mon grand-père m'assit sur son épaule et ferma les yeux.

« Il respirait avec peine tant la foule s'écrasait sur sa poitrine. Voyant sa pâleur j'éclatai en sanglots.

« Il souleva alors ses paupières et me dit simplement : « Ecoute ! La Pologne prie ! »

« J'écoutai. D'abord les cris des femmes piétinés, les plaintes et les appels des enfants égarés couvrirent pour moi toute autre rumeur.

« Puis je distinguai une voix immense qui montait de la plaine... De proche en proche le chant gagnait la foule tassée sur la colline, les cris et les plaintes se taisaient, près de moi une femme dont le visage était en sang entonna aussi l'hymne d'Iasna-Gora...

— Le savez-vous ? demanda Yves Lauthier ému.

— Quelles lèvres polonaises l'ignorent ! répliqua Maryla. Le voici.

Et elle dit, sans joindre les mains, la voix basse, comme si le chant sacré de la Patrie ne pouvait se déployer sur la terre étrangère :

« Mère sainte, bénissez-nous !

« Bénissez le soleil qui éclaire le monde divin !

« Bénissez nos champs, nos fleurs, nos herbes, le gazouillement des oiseaux et les chants sacrés des humains !

« Bénissez nos larmes, nos plaintes, nos souffrances, nos deuils !

« Bénissez les tombes de nos frères morts pour la patrie et toute la grande famille humaine !

« Bénissez la terre sur laquelle nous marchons ; bénissez nos palais, nos maisons, nos chaumières ; bénissez le monde entier !

« Mère sainte, écoutez-nous, exaucez-nous ! O Dieu ! qui pendant tant de siècles as entouré ce pays de force et de gloire, toi qui l'as abrité sous ton égide pour le défendre de tous maux, nous t'implorons, rends-nous notre patrie !

« Rends-nous notre pays et son ancienne grandeur ; que nos champs redeviennent fertiles ; que le bonheur et la paix refleurissent ; ô Dieu vengeur, cesse tes châtements !

« Toi, dont la justice sait briser les sceptres des puissants, détruis les mauvais desseins de nos ennemis; éveille l'espoir dans chaque âme polonaise!

« Eloigne de nous toutes les misères, unis les peuples libres sous les ailes de la paix; nous t'implorons, ô Dieu! rends-nous notre patrie! »

En achevant l'hymne sacré, les lèvres de la Polonaise tremblaient comme un volubilis sous la morsure de l'abeille. En vain, elle avait, par une sorte de pudeur délicate, commandé à son attitude et assourdi sa voix. Une émotion plus intense naissait de son effort, et elle était, devant le souvenir de la Patrie évoquée, comme une chaste amoureuse, tremblante et vaincue par la force de son amour.

D'un mouvement irréfléchi, Yves Lauthier s'empara de sa main et la baisa.

— Merci! dit-il. Cette prière est belle entre toutes, et la vierge d'Iasna-Gora l'a entendue.

— Oui, oh! oui! répliqua-t-elle fervemment, le sang de nos martyrs n'a pas coulé en vain...

Elle cheminait sans hâte près de son compagnon, pénétrait avec lui sous le bois, et elle lui disait, en lui montrant un modeste chalet mi-caché par les arbres :

— Ma maison!

Elle ajouta, comme pour s'excuser de ne pas l'inviter à en franchir le seuil :

— J'y vis seule.

— Et sans peur? demanda-t-il. Ce chalet est bien solitaire!

— La forêt me protège... répliqua-t-elle avec douceur. Et les gens du pays ne me montrent que de la sympathie...

Elle prit congé de lui, comme elle l'avait déjà fait, à la lisière du bois, mais non sans lui dire, en souriant :

— Je serai toujours heureuse de vous voir,

monsieur, lorsque le Bois-de-Cise aura votre visite. Vous me rencontrerez toujours vers cinq heures sur la plage, ou, avant, dans le bois...

Elle donnait ce rendez-vous avec une candeur du regard, une simplicité de l'attitude qui révélèrent et son honnêteté et l'habitude des fréquentations masculines sur un autre plan que celui de la galanterie mondaine. Yves Lauthier en fut charmé et dépité.

Dès qu'il eut perdu de vue sa jeune compagne, il remarqua qu'il n'avait pas parlé avec elle de Jacqueline...

Mais n'avait-il pas obéi au désir de Maryla? Comme elle paraissait plus à son aise dans n'importe quel autre sujet... Pourquoi?

Il ne put se résoudre à rentrer encore au Tréport. Il faisait grand jour; le plateau herbeux qui succédait au bois offrait à la vue ce vert tendre des frais pâturages que frappe le soleil couchant.

Les grandes et lentes ombres des troupeaux paissants étaient bleues et annonçaient le crépuscule prochain. Un berger, assis, les yeux tournés vers l'occident, contemplant rêveusement l'abîme argenté du ciel dans lequel la mer invisible semblait jongler avec les mouettes.

Après un instant de repos, pendant lequel il détendit son corps et ses pensées, Yves Lauthier prit le chemin du Tréport.

Aux portes de la ville, il rencontra Gilberte, accompagnée du dernier célibataire découvert par Mme Loustelot.

Elle s'animait, riait, mais avec un peu de contrainte. Il semblait que, fort catéchisée par sa vieille amie, elle accomplissait, avec le plus de grâce possible, un impérieux devoir.

Tête nue, vêtue de rose, et ses jolis bras ornés de bracelets noirs, elle présentait au regard le plus agréable tableau.

Yves Lauthier salua avec un sourire.

Comme il se sentait l'esprit libre et qu'il lui était indifférent de voir cette charmante fille s'éloigner de lui !

Désormais, Maryla Jagmin s'interposait entre son regard et la vie comme une gerbe de lis placée sur sa fenêtre ; il ne voyait que sa blancheur, sur un lambeau d'azur ; il ne respirait que son parfum.

Au lieu de rentrer à l'hôtel, et pour mieux jouir du spectacle de la nuit s'établissant sur la mer, il monta à la ville haute par l'escalier qui donne accès à l'église ; et longtemps il médita, appuyé sur la balustrade.

Au-dessus de lui, la vieille église, rebâtie au xvi<sup>e</sup> siècle, montait audacieusement vers le ciel comme un vaisseau soulevé par la vague ; sous ses yeux s'étendait le port où la mer basse avait laissé les bateaux de pêche couchés sur le flanc comme un troupeau fatigué. Au large, de gros vapeurs attendaient, immobiles, que la marée leur permit l'accès du port.

A côté du grand calme de la mer sommeillante, l'agitation de la ville n'avait pas plus de relief que celle d'une ronde d'enfants ; en vain, le nasillement des phonographes se mêlait-il au ronflement constant des voitures et des auto-cars : le silence du large triomphait et l'apaisement de la nuit envahissait le cœur du solitaire.

Il évoquait Jacqueline avec une résignation que n'avait pas jusque-là connue sa douleur.

La pensée que la belle compagne de sa jeunesse n'était plus qu'un peu de cendre sous des fleurs entretenues par de pieuses mains ne le révoltait plus.

Le seul rythme éternel de la mer que le redressement insensible des bateaux dans le port rendait en quelque sorte palpable lui révélait la force

des lois inconnues qui régissent la nature et l'humanité.

Devant elles, l'acceptation courageuse n'était-elle pas la seule attitude possible?

Yves Lauthier ignorait lui-même dans quelle mesure la rencontre de Maryla Jagmin l'avait aidé à prendre cette attitude...

— Monsieur Lauthier?... dit tout à coup une voix timide.

Il se retourna, surpris. Gilberte était devant lui, toute rose d'émotion, un livre aux doigts.

— C'est vous, mademoiselle Gilberte? répondit-il en se découvrant. Venez-vous aussi admirer la mer?

— ... Non, avoua-t-elle, en hésitant. Je vous ai vu, d'en bas, et je suis montée pour vous demander quelque chose...

— C'est accordé d'avance! dit-il en souriant.

Et, à part lui, il admirait la grâce ingénue de la jeune fille, l'honnêteté de son regard, la timidité charmante de son attitude.

— Vrai? Vous voulez bien, maître? s'écria Gilberte.

— De grâce! mademoiselle! Epargnez-moi! Ne dites jamais ce « maître », qui me vieillit terriblement!

Gilberte eut un rire amusé et reprit :

— Eh bien! monsieur, voici. Je voudrais avoir un autographe de vous, là, à la première page de ce livre, qui est le vôtre, sur Racine... J'ai un stylo... ajouta-t-elle en ouvrant son sac à main.

— Voilà qui est facile! remarqua Lauthier. Il ne faut pas être si intimidée pour cela, mademoiselle Gilberte! dit-il amicalement.

— C'est que... je... je vous... connais si peu! balbutia-t-elle.

Il eut l'impression qu'elle achevait sa phrase au hasard et non selon sa pensée secrète. Ému, il

traça quelques mots en s'appuyant sur le mur.

Derrière lui, la jeune fille essuyait en hâte des yeux humides.

— Voilà!

— Oh! merci! merci! murmura Gilberte en lisant avidement la dédicace. Monsieur... Vous me comblez... C'est vraiment trop gentil... trop indulgent... Je ne suis rien devant vous, et vous êtes si...

— Vous êtes une courageuse, honnête et jolie petite Française! dit-il en serrant sa main tremblante. Votre vieille amie m'a dit bien des choses sur vous, de belles choses! Et tenez, je vais faire le prophète! La récompense de votre courage et de votre honnêteté est peut-être proche! Ne boudez pas le bonheur quand il passe, mademoiselle Gilberte, même si son visage n'est pas celui de votre rêve...

— Ah! vous avez deviné? murmura-t-elle.

— J'ai deviné, dit-il doucement, qu'un brave cœur désintéressé est près de vous aimer si ce n'est déjà fait, et qu'il est votre vérité.

— Peut-être! répondit-elle. Il a parlé ce soir à Mme Loustelot... Adieu, adieu et merci!

Elle descendit en courant l'escalier de pierre, mais elle se retourna avant de disparaître et fit de la main un geste d'adieu qui se confondit avec le vol des mouettes sur la mer.

## IV

## Jan Bosak.

De fréquents orages retinrent Yves Lauthier au Tréport pendant une dizaine de jours qu'il vécut sans ennui. La compagnie d'un rêve d'amour suffit aux délicats.

Ils le promènent comme un ami bien-aimé devant leurs horizons préférés; s'ils ont des goûts champêtres, ils l'installent au bord d'une source claire ou de la mer, d'autres iront étudier à son rayonnement les chets-d'œuvre humains.

Sous la pluie ou la bourrasque même, à toute heure du jour, Yves Lauthier quittait l'asile trop étroit de sa chambre et le coudoisement des étrangers. Avec une vigueur qui l'étonnait lui-même, il gravissait l'escalier de la falaise et, assis au pied de la croix qui la domine, il jetait sur l'immense mer, comme un fardeau, son regard fatigué de rencontrer les hommes.

Qui donc parmi eux l'avait compris et secouru? La mère de Jacqueline elle-même, qu'il aimait filialement, n'avait-elle pas trouvé dans l'amour passionné de l'orpheline un réconfort qu'il n'avait pas connu?

Il regardait la mer complaisante avec les yeux de sa peine ancienne de son naissant amour, c'est-à-dire avec une âme singulièrement riche, sorte de prisme qui embellissait jusqu'à la lumière.

Parfois le ciel et la mer, sous le mystère d'une brume dorée, se joignaient comme deux bouches amoureuses, ou bien, nettement séparés par la

ligne dorée du soleil couchant, ils se superposaient à un parterre de sauge, une effeuillaison de roses vermeilles.

Ces soirs-là, qui succédaient à l'orage, avaient la splendeur des victoires humaines. Plus que tout autre, par la violence de leurs coloris, ils arrachaient à ses pensées ce rêveur que la nature avait jusque-là laissé assez indifférent.

Il devenait un autre homme, plus vivant, plus vibrant, plus sensible même que par le passé, et cela au seuil de l'âge mûr et en un temps où, par la douleur, il s'était entièrement renoncé...

Quel miracle!... La magicienne avait passé, mais que deviendrait-il après son départ, avec le double fardeau de sa douleur ancienne et de sa désillusion présente?

Il se défendait d'y songer. Rentré dans sa chambre, il essayait de lire ou bien, muni d'une loupe qu'il avait apportée pour étudier la flore du Tréport, il contemplait Jacqueline et Maryla.

Absorbé de la sorte, il ne vit pas un jour que la domestique l'observait avec curiosité.

Habitée à ses distractions, elle rangeait sa chambre bien qu'il n'eût pas répondu à sa question, lorsqu'elle lui avait demandé si elle pouvait le faire.

— Ah! vous êtes là, Louise? dit-il tout à coup. Approchez-vous : est-ce que vous les reconnaissez?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas les reconnaître, elle et le monsieur...

— Quel monsieur?...

La domestique rougit et s'éloigna pour continuer son rangement. Ayant parlé sans réflexion, elle paraissait inquiète.

— Quel monsieur, Louise? répéta Lauthier.

— Celui qui est là, près d'elles, tiens... Je veux dire que je reconnais cette tête-là.

Pour la première fois, Yves Lauthier remarqua le beau garçon élégant et joyeux qui paraissait toujours près de sa femme et de la Polonaise, quelquefois en des poses familières, offrant la main ou portant les vêtements des deux amies.

— Savez-vous le nom de ce monsieur, Louise? demanda Lauthier en regardant la domestique qui gagnait déjà la porte.

— Le nom de ce monsieur! s'écria-t-elle avec un rire gêné. Ça serait vraiment un miracle que je me rappelle le nom de tous les clients de l'hôtel depuis trois ans! C'était un étranger, peut-être un Polonais comme Mlle Maryla. Je ne sais plus. Mes yeux ont vu tant de choses tristes depuis... murmura-t-elle en s'enfuyant.

Cette allusion à la mort de son enfant émut Lauthier. Il n'osa poursuivre son interrogatoire et s'efforça d'oublier cet incident.

Il guettait l'éclosion du soleil comme celle d'une fleur merveilleuse qui attirerait Maryla dans la forêt. Un soir où le phare heurtait ses bras de lumière à un ciel gris et bas, et où le ciel et l'eau se confondaient en un immense et morne bâillement, il se dirigea vers la maison du jeune Malo, dans l'espoir d'y trouver des nouvelles de Maryla Jagmin.

Comme la porte de la cave était fermée, il frappa et attendit.

Un bruit discret de voix féminines cessa aussitôt et un pas gravit l'escalier.

— Ah! c'est vous, monsieur! Vous êtes bien bon! Le petit va mieux. Mlle Maryla est venue quatre fois tant ça allait mal cette semaine! Je vous remercie bien pour la commission, mon bon monsieur! Sans vous, je ne sais pas ce que je serais devenue. Je n'ose pas vous dire d'entrer, conclut-elle plus bas, ça pourrait *la* déranger...

Lauthier s'empressa de quitter la brave femme

après avoir laissé dans sa main un billet dont la vue l'enchantait. Tandis qu'elle redescendait son escalier en courant, il s'asseyait à peu de distance sur le talus et surveillait la porte. Son cœur battait plus vite. Il goûtait déjà la joie qu'il aurait à voir la silhouette de Maryla s'encadrer dans la porte, sombre sur un fond de lumière, avec le halo des cheveux dorés.

Il s'avancerait, il dirait quelque chose, mais il ne savait quoi. La vie était une musique pour lui ; le merveilleux appétit de vivre qui lui venait en pleine convalescence de la douleur lui disait la force de cet amour naissant.

Quel en serait hélas ! l'avenir ? Malgré sa chanson, le solitaire entendait en lui, obstinée, telle une plainte d'oiseau pendant les nuits d'été, la voix mourante de Jacqueline exigeant un serment de solitude...

Ne devait-il pas renoncer à son rêve, s'éloigner avant...

— La voici !... murmura-t-il.

Dès qu'elle eut fait ses adieux à Mme Malo et qu'il la vit en marche il se leva et se plaça devant elle.

Elle jeta un cri d'effroi.

— Pardon ! Pardon ! implora-t-il en s'emparant des mains glacées de Maryla.

Il la vit très pâle, son souffle était court et saccadé.

— C'est à moi de m'excuser, dit-elle enfin, pour cette nervosité excessive... Vous voyez, cher monsieur, que j'ai raison de rechercher la solitude ! Je ne suis plus bonne à vivre parmi le genre humain ! Les hôtes des forêts font bien mieux mon affaire ! Merci monsieur ! je puis marcher seule ! reprit-elle en essayant de retirer son bras droit dont Lauthier s'était emparé.

— Laissez ! supplia-t-il. Que craignez-vous

donc ? Même aux yeux de ces braves Tréportais, ne puis-je pas passer pour votre père ?...

Elle eut un rire clair et discret en posant sur Yves Lauthier un regard qui lui renvoya son image auréolée de jeunesse...

Il frémit de plaisir. Jamais, par Jacqueline qui l'avait aimé quand il n'avait pas encore trente ans et près de qui il avait vieilli, jamais il n'avait eu cette joie merveilleuse : retrouver sa jeunesse fuyante dans le naïf regard d'une femme aimée ! Etre rejeté par elle dans la ronde des grands vivants, des amoureux et des poètes à l'instant où la vieillesse tend ses bras décharnés pour redescendre la côte ! Voir ses pauvres mains vides se remplir de fleurs et de fruits, ressusciter, ressusciter par la magie d'un doux et complaisant sourire de l'amour, posséder tout après avoir envisagé le dépouillement suprême, quel rêve pour ce solitaire !

Des impressions tumultueuses l'assaillaient. Il tenta de leur résister et chercha un sujet de conversation.

Soudain, une question vint à ses lèvres sans qu'il songeât à la retenir.

— Vous souvenez-vous, mademoiselle Maryla, du nom de ce grand jeune homme blond qui est si souvent photographié avec vous et Jacqueline ?

— Un jeune homme blond ? répliqua-t-elle, la voix peu sûre. Je... je ne saurais vous dire... Après deux ans...

— On m'a dit qu'il était Polonais ?...

— Quel mensonge ! s'écria Maryla avec véhémence.

Et comme il la regardait d'un regard qui signifiait clairement : « Vous savez donc de qui je veux parler ? » elle se hâta d'expliquer :

— Je veux dire qu'il n'y avait pas de Polonais dans notre groupe ; peut-être quelques Anglais ?...

Mais qui donc a pu vous parler de ces choses, monsieur ? de ces choses passées, sans importance pour la foule, mais qui vous rappellent votre douleur...

— J'ai entendu dire cela, par hasard, dans l'hôtel que j'habite et qu'elle habita aussi...

— Ah !... murmura-t-elle. Monsieur Lauthier, il ne faut pas se faire souffrir inutilement, continua-t-elle avec une ferveur suppliante. Oh ! la musique ! Entendez !... Cet air, mon Dieu ! cet air oublié et qui revient ce soir...

Ils venaient d'atteindre le pont de la Bresle et de l'une des fenêtres voisines coulait comme une eau fraîche une mélodie, populaire vingt ans auparavant, et dans laquelle semblait se complaire un habile violon.

Toujours encline à dissimuler les jeux de la passion sur son visage, quand la violence de ses sensations le lui permettait, Maryla baissa le front et continua de marcher. Mais son pas était plus lent, plus lourd, et son souffle saccadé.

— Qu'est-ce qu'il y a... Maryla ? demanda son compagnon avec douceur.

— Il n'y a rien... rien que le passé ! répliqua-t-elle. La musique le ressuscite, le soleil de l'enfance se rallume et quelque chose renaît en nous pour mourir aussitôt sous le poids de cette certitude : jamais, jamais plus !...

« Je revois les prairies grises qui entourent ma vieille maison... les marais brumeux, les cigognes et les croix à l'infini... Puis un jeune étranger qui me souriait au-dessus des haies... Tout cela parce que cet air naïf fut joué sur la place de notre village par un violoneux en haillons, jadis... La musique ! Quel adversaire j'ai en elle depuis...

— Depuis quoi, Maryla ? demanda-t-il comme elle s'arrêtait.

— Depuis que je l'ai trahie.

— Pourquoi l'avez-vous trahie ?

— Pour mieux aimer, pour mieux servir...

« Partez, monsieur Lauthier, voyez, le pont tournant s'ouvre, un bateau va passer, vous attendriez trop longtemps. Et puis voici la foule des curieux qui s'approche.

— Que m'importe ? dit-il. Nous allons voir ensemble passer le bateau ! A moins que je ne sois indiscret...

— Oh ! répondit-elle en souriant. A moi aussi, que m'importe ? Si je fuis la foule, ce n'est pas à cause de son manque d'indulgence... Voilà le bateau. Comme il paraît grand dans la nuit...

Déjà la haute proue s'engageait dans l'écluse si étroite que Lauthier ne put s'empêcher d'admirer l'habileté du pilote tréportais. Le pont était silencieux. Beaucoup plus élevé que la foule, il ne laissait apercevoir que le buste des matelots qui, penchés vers la mer, une longue corde terminée par un bloc d'étoupe aux mains, paraient aux abordages possibles.

Très haut, la lumière du mât ajoutait une étoile rougeâtre au ciel étoilé.

Tout cela glissait sans bruit, comme sur un écran, et seuls les plus imaginatifs des spectateurs évoquaient à la vue de ce paisible géant les sauvages batailles qu'il avait dû soutenir contre la mer.

Dès que le pont tournant eut rétabli la liaison entre Le Tréport et Mers, une foule assez considérable l'envahit.

— Le train vient d'arriver, remarqua Yves Lauthier en frayant un chemin à sa jeune compagne qui, distraite, se faisait heurter au passage.

— Le train ? répliqua Maryla. En effet, j'avais oublié... Vous plairait-il que nous laissions passer la foule en nous accoudant un instant à ce parapet?... Cette vue me fatigue, expliqua-t-elle.

Il s'empessa de lui obéir sans être dupe de son explication. De toute évidence elle craignait d'être reconnue. Mais par qui ? La jalousie est pour certains cœurs l'aiguillon de l'amour ; pour d'autres elle est comme une main brûlante qui en flétrit les plus belles fleurs.

Triste et froissé, Yves Lauthier ne parlait plus. Trop de faits concouraient à le rendre circonspect vis-à-vis de la belle étrangère. Ne devait-il pas s'éloigner avant qu'il ne soit trop tard ?

Il leva les yeux vers sa compagne et reçut jusqu'au fond de son âme pacifiée soudain, le loyal et doux regard de Maryla Jagmin.

— Chère enfant... dit-il, sur un ton de gratitude.

Le pont redevenait solitaire. Un petit groupe de retardataires s'y engageait ; le vent agitait les amples pardessus de voyage, enlevait des chapeaux après lesquels couraient leurs propriétaires inquiets. L'un de ces voyageurs offrait au regard un corps si malingre, dominé par une tête si forte et si étrange, que Lauthier remarqua :

— Le drôle de bonhomme !

Maryla, sans entendre, continuait de regarder la mer. Lorsque le silence s'établit derrière elle, elle se remit en marche et renvoya son compagnon dès qu'elle eut rejoint le chemin du Bois-de-Cise. L'un et l'autre se promirent un revoir prochain.

La nuit était belle et semblait préparer le retour du soleil. L'homme dont la singularité avait frappé Yves Lauthier cheminait allégrement.

Quoique le pays lui parût étranger, il ne demanda qu'une fois un bref renseignement et laissa son interlocuteur aussi étonné que l'avait paru le compagnon de Maryla.

Le nouveau venu était petit, large d'épaules, avec des bras trop longs.

La face plate, aux fortes mâchoires et au front

étroit, était couturée d'une cicatrice encore épaisse qui allait du sourcil droit au maxillaire gauche en intéressant le cartilage du nez déformé. Une moustache d'un brun fauve, étroite et taillée très court, pointait sur la lèvre proéminente.

Au repos, cette face plate et balafmée ressemblait à un dessin vu derrière une vitre fendue.

Mais quels yeux inoubliables ! Tapis sous l'arcade sourcilière, comme des topazes sombres dans un écrin, ils ne quittaient la contemplation d'un frénétique rêve intérieur que pour se saisir comme d'une proie d'un objet ou d'un autre regard qu'ils ne lâchaient plus. On ne pouvait sentir ces yeux-là attachés sur soi sans en éprouver du malaise et une révolte qu'on n'osait exprimer : l'homme faisait peur malgré son air avenant.

Ses mains étaient d'un travailleur, courtes aux doigts carrés. Il les ouvrait et les refermait souvent quand il était seul, selon le rythme de sa pensée tumultueuse. Un ongle écrasé par un marteau manquait à l'index gauche.

Il lui arrivait d'inquiéter les passants par l'habitude qu'il avait de rire à ses rêves, d'un large rire silencieux qui montrait entre ses fortes lèvres des dents courtes, massives, irrégulières et blanches.

Ces rires solitaires le faisaient ressembler à un faune condamné au déguisement bourgeois par la malice des dieux.

Lorsqu'il lisait l'un des livres qui encombraient son chétif bagage, il riait aussi ou il pleurait en tendant ses bras simiesques vers des fantômes douloureux.

Tel était le singulier locataire que le hasard dirigeait ce soir-là vers la maison de Louise Sauvent.

Son travail d'hôtel terminé, la domestique rentrait à son foyer, dont la tristesse lui pesait chaque

jour davantage. Des voisines lui conseillèrent de louer sa chambre à quelque étranger qui prendrait ses repas au dehors. Elle suivit ces conseils, dressa pour elle un lit de fer dans la cuisine et attendit.

Dirigé par un habitant du Tréport qui connaissait le projet de Louise Sauvent, l'étranger frappa à sa porte et demanda à être logé.

Son aspect, son accent effrayèrent d'abord Louise Sauvent. Puis son regard magnétique l'influença. Elle introduisit l'inconnu en se promettant de l'observer et de verrouiller avec soin la porte de sa cuisine.

— Comment s'appelle monsieur? demanda-t-elle. C'est à cause de la déclaration à la police...

— Je m'appelle Jan Bosak! répondit-il en souriant, et je suis Polonais. Bonsoir madame! Ah! j'oublie! Quels sont vos prix? On m'a parlé de cent vingt francs par mois. Est-ce cela?

— Oui, monsieur! Et monsieur ne trouvera pas à moins! Il n'y a plus de chambre à louer! La saison est excellente, le monde afflue, je...

— Bien! conclut le Polonais, cela suffit! Bonsoir madame! Je vous payerai demain matin!

Il ferma sa porte et examina sa chambre, meublée d'un lit de fer entouré de pieuses images encadrées, d'une table de toilette fort étroite, à la cuvette minuscule, enfin d'une armoire fermée à clef...

Des portraits de la famille Sauvent étaient épinglés çà et là sur les murs: premiers communians raides et attentifs, mariés souriants et guindés, vieux couples d'aïeuls entourés d'enfants. Il y avait même une photographie représentant une religieuse sur son lit de mort, que Jan Bosak examina les sourcils froncés, avec l'attention d'un enfant.

Puis, tout à coup, d'un geste presque irréflecti,

il la tourna contre le mur et s'assit devant une petite table placée près de la fenêtre.

Dans son portefeuille, il prit une lettre au triple cachet de cire; il ouvrit l'enveloppe et parut tout oublier dans une passionnante lecture.

Lecture lente et pénible, L'avidé regard de l'homme, comme un chien de chasse lancé dans les halliers, s'embarrassait dans la fine broussaille de l'écriture; peut-être était-il assez peu lettré? Selon son habitude, il riait ou serrait nerveusement son poing. Mais soudain, il eut un cri sourd, et sur la pâleur mortelle de son visage sa cicatrice se marqua comme un cordon rose. Debout devant la table où le vent marin agitait comme une chose vivante la lettre abandonnée, il semblait fixer sur le ciel étoilé une figure d'épouvante.

— Ils sont fous!... Ils m'ont trompé! balbutiait-il. Jamais, je ne serais venu... jamais... J'ai juré, mais je ne pouvais soupçonner... Ils m'ont trompé!... Je vais leur écrire... leur dire...

Un violent souffle d'air enleva la lettre vers laquelle il se jeta avidement. Il la relut et se calma par degrés.

— Nous verrons bien! concluait-il en haussant les épaules. Je peux réussir... C'est même probable!...

Il s'accouda, en sifflotant à sa fenêtre d'où la mer n'était pas visible; mais les bateaux amarrés dans l'arrière-port dressaient au-dessus des maisons qui descendaient en pente douce vers la Bresle le sommet étoilé des mâts.

Au troisième plan, une vague blancheur signalait la falaise de Mers. L'œil de Bosak ne pouvait aller au delà.

Il paraissait d'ailleurs peu curieux du spectacle. Ses lourdes paupières mi-baissées, il conversait avec sa pensée inquiète et murmurait :

— Maryla Jagmin... Maryla... Maryla.

Il tendait les bras à la nuit étoilée comme s'il eût voulu étreindre un fantôme adoré, ou bien, les poings serrés, il faisait le geste d'écraser un adversaire.

Sa voix solitaire s'élevait parfois, si haut que Louise Sauvent effrayée alla chercher une petite voisine qui partagea avec elle son lit.

Et tard dans la nuit, elles écoutèrent parler et marcher celui qu'elles appelaient le fou.

## V

### Un chant polonais.

L'été pesant et blond semait des soucis d'or dans la fraîche pelouse de la mer. A certaines heures, aux approches de midi, l'œil ne la pouvait fixer à cause de cette floraison solaire, et l'on ne respirait pas sans malaise l'haleine surchauffée qu'elle soufflait au visage.

Les voiliers avaient à l'horizon la grâce et la nonchalance des papillons blancs endormis sur les pervenches, et leur sillage semblait une traînée de pollen.

Avec une volupté tout animale, Jan Bosak s'étendait sur les falaises, inactif, sans même feuilleter le livre apporté.

Une indolence native l'empêchait de poursuivre, les jours de grande chaleur, les longues promenades qu'il avait entreprises aux environs. Depuis deux semaines il paressait ainsi, lorsque la réception d'une lettre urgente le força à secouer sa torpeur.

— Vous comprenez, disait-il à son hôtesse, dont il avait su conquérir la sympathie, l'exercice m'est ordonné, mais il me fatigue; c'est pourquoi je voudrais voir un médecin ici. Où donc habite cette jeune Polonaise dont on m'avait parlé à Varsovie, Maryla Jagmin, je crois?...

— Vous aussi! s'écria l'hôtesse. Tout le monde la cherche cet été!

— Qui la cherche?... interrogea Bosak avec un regard aigu.

— Des gens, répliqua la [prudente Normande. Des clients sans doute! Mais je ne peux pas vous renseigner. Demandez par là, aux environs, on dit qu'elle y habite...

Il courait le pays, un havresac au dos, et le hasard seul l'empêcha de rencontrer Maryla dont la prudence s'était relâchée. Sentait-elle obscurément que l'affection de Lauthier lui serait un refuge à l'heure du danger?

Elle disait:

— Je le connais à peine et je ne suis bien que près de lui ou dans sa pensée. Le sentiment qui m'entraîne vers lui est irrésistible mais non aveugle ni violent; je suis comme sur une pente douce et je ferme les yeux.

« Lorsque je suis tout près de lui, penchée sur le même livre, je ne suis pas sans remarquer la meurtrissure que l'âge inflige à ses traits. Mais une voix répond en moi: malgré cela!

« Je vois ses cheveux blanchissants, et ses mains un peu sèches aux veines saillantes; et ses épaules un peu lourdes, tous ces avant-coureurs de la vieillesse qui pourraient assombrir mon rêve: malgré cela, malgré cela! répond la voix. Quelques jeunes hommes m'ont aimée; mais qu'aurais-je ajouté à leur propre jeunesse qu'une autre n'aurait aussi ajouté?

« Ici le peu que je suis devient une magnifique

offrande, j'en éprouve une volupté singulière. La certitude que je ne pouvais donner assez me rendait rebelle à l'amour. Et voici que pour cet homme j'incarne le miracle, la jeunesse revient à tire-d'aile, et sa ferveur et sa foi...

« Ai-je plus pour lui de tendresse que d'amour? Qu'importe! Je suis bien auprès de lui, je me détends, je voudrais chanter. C'est bien là le signe de l'allégresse du cœur. Et le cœur n'est joyeux que par l'amour.

Mais lorsqu'elle était seule, Maryla s'enhardissait à chanter. Sa voix était fraîche, un peu grave. Elle chantait un soir des chants du pays en pénétrant dans le bois.

— *Gdyby ortem byc...*

« Etre aigle ou faucon. — Sur l'aile de l'aigle ou du faucon. — Planer au-dessus de ma terre natale. — Respirer son air, jouir de sa vie! — O ma terre aimée! — Mon cœur le connaît! — Là fut mon premier bonheur. — Là fut ma première douleur. — Et ma première larme. — Là, de jour et de nuit, je voudrais, ombre errante, — Planer comme le souvenir, — Faire renaître mon âme, — Fortifier mon cœur. — Etre aigle, ô mon Dieu! »

Or, au revers d'un talus, contre la route, un voyageur dormait profondément, comme un enfant. Ni le passage des auto-cars, ni celui des charrettes aux essieux grinçant n'avaient pu l'arracher à son sommeil. Mais ce chant polonais le fit se dresser, hagard, la tête tournée vers le bois.

— Serait-ce possible, balbutia-t-il, Maryla!...

La chanteuse avait dû s'arrêter, car sa chanson ne décroissait plus dans la nuit. Puis elle reprit:

« — Les feuilles tombent de l'arbre qui grandit en liberté: — Sur la tombe chante un oiseau des champs. — Il n'y a pas de bonheur pour toi, ma Pologne. — Les villes sont brûlées et les champs

dévastés. — Les femmes se lamentent dans la campagne déserte. — Point de secours du ciel, point de secours des hommes! »

— Point de secours du ciel, point de secours des hommes! répéta le voyageur avec une amère ironie.

A la vision comme embrouillée du paysage, il s'aperçut qu'il pleurait et il essaya ses larmes avec impatience.

— Va-t-elle se taire! grommela-t-il.

— Que puis-je faire quand je l'entends chanter avec cette voix d'ange les chants du pays?

— Encore!...

Mais comme cette fois le chant décroissait, Jan Bosak s'élança à la poursuite de la jeune fille. Il la vit pénétrer dans un modeste chalet et il s'accroupit contre le mur; les mains nouées autour de ses jambes et le menton dans ses genoux il offrait l'image d'une gargouille tombée d'un toit de cathédrale.

« — Dans la crèche il repose, allons lui chanter Noël. A Jésus, au cher enfant qui par Dieu nous fut donné — Venez jouer de la flûte, petits bergers, courez vite célébrer notre Seigneur.

« Pourquoi dans une crèche sur du foin et non sur un beau petit lit — Reposes-tu, petit Enfant? — Pourquoi, près des bestiaux? — Et non auprès des enfants des rois as-tu trouvé ton abri?

« — Pour que le pauvre homme pareil au foin, — Le pécheur, appelé du nom des bestiaux, — Puisse être sauvé par mon amour. »

— Elle chante Noël... haleta Bosak. Mais où mangera-t-elle « l'oplatek », cette année?... Et moi, moi, maudit?... Où serons-nous tous deux, hélas!

Une souffrance aiguë bouleversait les traits de l'étranger, tandis qu'il évoquait la douce coutume de « l'oplatek » ou pain d'amour, que l'Eglise

distribuée dans toutes les maisons polonaises, et que l'exilé même reçoit en terre étrangère.

Bosak revivait-il en imagination quelques veillées de Noël? Voyait-il la table familiale, toute blanche avec son halo d'enfants blonds, la soupe au lait d'amandes, les « miakielki » de graines de pavots et de miel, les grasses carpes à la juive cuites au miel et aux raisins de Corinthe, enfin la joie naïve du peuple opprimé, sacrifiant aux traditions les plus pures de sa race?

La voix s'était tue que le Polonais rêvait encore. Soudain, le bruit d'un volet tiré le réveilla. Il fut debout en un instant, brossa de la main ses vêtements souillés de terre, alluma un cigare, assujettit son chapeau et frappa à la porte de Maryla Jagmin.

Rien ne répondit. Alors Bosak frappa avec violence. Il entendit un pas léger, puis une voix tremblante qui disait :

— Qui est là?

Il sourit amèrement sans parler, car il sentait sa gorge battre à coups redoublés. Maryla prononça alors deux mots en polonais.

— Tu as deviné! s'écria-t-il avec ironie.

— On devine toujours ces choses-là... répliqua-t-elle en ouvrant la porte.

Et il la vit très pâle sous ses cheveux clairs.

— Oh! oh! dit-il, l'air de la mer ne te réussit pas! Peut-être fais-tu trop d'exercice?

Sans répondre, elle l'introduisit dans la petite pièce qui lui servait de salon et de bureau.

Un canapé, deux fauteuils et deux chaises de style moderne, en acajou et velours côtelé, une table grise de faux Louis XVI le meublaient assez pauvrement. Sur une statue sans beauté qui ornait la cheminée, la jeune fille avait jeté un fichu de paysan polonais d'une incroyable richesse de tons. Des livres traînaient sur la table parmi les pétales

de roses trop mûres qui mouraient doucement dans un vase de grès.

Sans lâcher son cigare, Jan Bosak s'installa dans un fauteuil, jeta son chapeau sur la table et répéta d'un ton plein de sous-entendus :

— Tu fais peut-être trop d'exercice ?

— Que veux-tu dire ? répondit-elle en s'adosant à la cheminée.

— Tu le sais fort bien, ma chère enfant ! A courir les routes par tous les temps en compagnie d'un amoureux... Diable ! comme tu rougis ! C'est donc vrai ? acheva-t-il sur un ton de violence contenue.

— Tu as déjà ramassé des ragots ! dit-elle méprisante. Tu es bien toujours le même !

Il rit avec bonne humeur.

— Ma chère enfant, on ne se décrasse pas en une courte existence d'homme des tendances de sa famille : mon père, débardeur à Dantzig, un bien excellent homme entre parenthèses, mon grand-père, colporteur, et qui mourut pendu par les Russes je ne sais pour quelle peccadille, ne m'ont pas appris ce que tu appelles « les bonnes manières ». La vérité est toujours bonne à ramasser, fût-ce dans la boue, ma petite ! Ainsi, c'est donc vrai ce que l'on m'a dit de toi ?

Elle dédaigna de mentir et répliqua en haussant les épaules :

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Ne devez-vous pas au contraire vous réjouir tous ? Maryla Jagmin enchaînée par un rêve d'amour est-elle à redouter ?

Rien ne saurait rendre la mélancolie, l'ironie, la douceur et l'amertume de ces paroles. Le Polonais parut frappé d'étonnement ; il se leva, marcha avec agitation. Le problème qu'il était venu résoudre se compliquait étrangement. Pris au dépourvu, il se démasquait avec l'ingénuité d'un barbare.

— C'est donc vrai, hein ? Tu as un amoureux,

toi, Maryla? Ah! te voilà prise sur le fait, toi, l'apôtre, le porte-drapeau, Notre-Dame du patriotisme, comme t'appelaient tes dévots!

Il jeta son cigare, déplaça quelques livres, dispersa les pétales tombés et reprit grossièrement :

— Ah! tu es pincée! Ceux que tu as désespérés par ton attitude inexplicable vont bien rire! Où est-il le grand rêve patriotique qui t'inspirait des paroles enflammées? Veux-tu que je te le dise? Tu n'es qu'une amoureuse, comme toutes les femmes! Voilà.

— Peut-être... dit-elle humblement.

— Seulement, jusqu'ici, tu as eu pour amant le public, un public qui t'adorait! Il te manque, tu tombes dans l'amour pur et simple, comme les autres, Maryla Jagmin, comme les autres!

Sans se défendre, orgueilleusement redressée maintenant, elle dit :

— Eh bien? N'est-ce pas affaire entre ma conscience et moi? Ne dirait-on pas que tu me fais une scène de jalousie, Bosak?

Il eut un mouvement brusque de la tête vers elle, comme pour regarder jusqu'au fond de sa pensée.

— Tu sais bien, lui dit-il avec ironie, que je suis le seul qui ait toujours résisté à tes sortilèges, ma belle Maryla! C'est pourquoi j'ai été choisi, d'ailleurs... Bien d'autres seraient venus à ma place bien volontiers. Et Bayemski et Kalicz, et Lucien Roubakine surtout! gouailla-t-il. Mais ils se seraient couchés à tes pieds au lieu de...

— Au lieu de quoi, Bosak? dit-elle haletante.

— Au lieu d'obéir!

Cette réplique tomba avec la lourdeur d'une pierre. L'accalmie de vent qui régnait à ce moment là lui laissa toute sa valeur. Dans les yeux dilatés de la Polonaise, l'épouvante, l'indignation, la révolte, la colère allumèrent leurs livides ou violentes lueurs.

— Vous êtes des misérables et des traîtres ! lui cria-t-elle.

Puis, faible comme un enfant, elle pleura, accoudée à la cheminée, le front dans ses mains.

Un lourd silence régnait dans la pièce. Mais au dehors le vent faisait chanter la forêt ; tout près de la fenêtre, un jeune cerisier sauvage grinçait en s'inclinant, et les contrevents mal joints s'agitaient sur leurs gonds.

Les yeux fixés tantôt sur le plancher, tantôt sur les lourdes larmes qu'il voyait tomber, lumineuses, sur le marbre de la cheminée, Bosak paraissait frappé de stupeur.

Quand un sanglot échappait à la jeune fille, ses traits se contractaient comme s'il eût physiquement souffert.

Il dit enfin, gauchement, en se levant :

— Tu es une enfant, je le comprends maintenant ! que je te vois dépouillée de ton auréole, tu n'es que cela et il vaut mieux. Nous finirons par nous entendre, ne pleure plus, voyons ! S'ils te voyaient ainsi, ils ne te craindraient pas tant, ma pauvre fille !

Elle tressaillit et, ses yeux brillants de larmes posés sur ceux de Bosak, elle dit :

— Ah ?...

Elle se redressait, hautaine, devant lui.

— Tu m'as vue faible, c'est la première fois, mais aussi la dernière, Bosak ! Je ne suis, en effet, qu'une humble femme, mais la foi qui m'anime est invincible, elle, et vous n'en aurez pas raison !

« Ecris-leur ce que tu voudras, dis-leur que j'ai déserté le drapeau, je saurai bien leur prouver le contraire par mes actes !

— Tu veux donc la guerre ? dit-il froidement.

— Je ne l'ai pas cherchée.

— Tu seras vaincue !

— Peut-être !

— Alors?...

— Mes souffrances porteront leurs fruits!

— Tu es folle!

— L'amour qui n'est pas un peu fou n'est pas de l'amour. J'aime ma patrie plus que moi-même, Bosak!

— Tout être humain aime sa patrie! dit-il en haussant les épaules.

— On ne trahit pas ce que l'on aime! Ah! tais-toi! tais-toi, Bosak! Ne me dis pas que tu l'aimes, toi qui nous as quittés pour t'entourer d'étrangers! Jamais, entends-tu, jamais je ne vous suivrai! Et maintenant, fais de moi ce que tu voudras.

Elle avait retrouvé tout son calme en atteignant de nouveau les pures régions dont son naissant amour l'avait un peu éloignée. Elle redevenait, après un moment de passagère faiblesse, l'adversaire résolu avec lequel il faut compter. Un air de résolution farouche durcit les traits de Bosak.

— Je ne te quitte pas! dit-il.

— Tu restes au Tréport?

— Pour quelques jours encore, jusqu'à la fin du mois. Puis, je m'installerai près de toi.

— Près de moi? s'écria-t-elle révoltée.

— J'ai des ordres, ma chère enfant. Tu penses à ton amoureux, n'est-ce pas? Tu crains de le scandaliser, de l'effrayer et de le faire douter de ta vertu? Mais quand il aura vu mon visage d'Apollon, cette idée lui passera. En outre, je consens à passer pour ton frère, ton demi-frère ou ton quart de frère, comme tu voudras, et je jouerai mon rôle sans défaillance, crois-le bien! conclut-il avec une insultante ironie. Bonsoir! A bientôt! C'est-à-dire à demain, nous causerons, il le faut.

Comme le bruit de ses pas s'éteignait dans le sentier, la Polonaise murmura, les yeux perdus sur la masse mouvante des frondaisons balancées par le vent:

— La forêt m'a trahie... Que sera demain?...

« Fuir, fuir, dès ce soir... peut-être ! Mais lui ? Comment partir sans lui dire mon secret ? N'est-ce pas le trahir ?

« Ne vaut-il pas mieux que j'attende les événements ? Ou un conseil de Pilinski ? Que faire ?

Epuisée de fatigue, minée par son tourment secret, la Polonaise ne s'endormit qu'à l'aurore, comme les oiseaux s'éveillaient dans la forêt.

## VI

### L'amour chante.

*Thadée Pilinski à Maryla Jagmin.*

...« Non, il ne faut pas rentrer encore, chère amie. Ni Halicz, ni Bojeniski, ni Roubakine ne sont réduits. Mais le comité va être renouvelé au mois de novembre ; tous ces éléments de désordre vont être balayés.

« Débarrassés d'eux, nous reprendrons notre tâche. Nos conférenciers n'ont pas chômé. Au dernier recensement, les Nouveaux-Philomathes comptent près de vingt mille membres. Nous travaillons au grand jour. Nous formons des instituteurs bénévoles d'une part, de l'autre nous envoyons des équipes de médecins et d'infirmières dans les contrées ravagées, hélas ! par le typhus.

« D'heureux résultats ont été atteints, mais je t'avoue, et je ne l'avoue qu'à toi, que l'aveuglement et l'obstination des extrémistes me découragent parfois.

« Tes lettres me soutiennent, elles nous soutiennent tous ; je ne sais si, sans cela, nous aurions persévéré.

« La propagande que Kalicz et Roubakine font *sous notre drapeau*, hélas ! porte ses fruits dans certaines régions ; la paresse y croît dans la mesure où le patriotisme décroît. J'espère que le gouvernement finira par mettre à la raison ces insensés que, pour notre part, nous allons mettre à la porte de la Société.

« Ils n'y sont que trop restés.

« Je t'ai annoncé, il y a quelques mois, la disparition de Bosak. J'ai tout lieu de croire qu'il te cherche, et j'ai dû te le dire. J'ai soigneusement gardé le secret de ta retraite, mais n'y a-t-il pas eu quelques indiscretions ?

« Kalicz et son groupe comprennent parfaitement ce que tu es pour les Nouveaux-Philomathes, et quel idéal très pur tu incarnes à leurs yeux. Tes lettres lues en public réveillent tous les courages, suscitent l'enthousiasme.

« Ceux-mêmes qui ne te connaissent pas, les derniers venus, voient en toi leur porte-drapeau.

« Tu as parmi eux ta légende, ils ont pour toi un culte superstitieux. Je comprends que nos adversaires cherchent à te réduire.

« Méfie-toi de Bosak, c'est un fou capable de tout. Change s'il le faut de retraite. En somme, tu n'as plus que trois mois d'exil à subir.

« Si un danger te menace, avertis-nous, nous serons vite là.

« La guerre va recommencer pour la Pologne. Je partirai sans doute, mais Lengnich qui restera à cause de sa mutilation me remplacera. Le Dieu des armées sera avec nous. La grande Pologne va ressusciter.

« Crois, ma chère amie, à tous nos affectueux respects. »

*Maryla Jagmin à Thadée Pilinsky.*

... « Ecoute, Pilinski, la leçon de la mer. Comme j'étais debout, sur une roche basse, le flot a jeté sur mes pieds nus des galets qui les meurtrirent. Mais, je suis restée.

« Et la houle suivante a déposé sur eux une algue fleurie.

« Comprends-tu, comprends-tu, mon frère?

« Soyez confiants, l'heure de l'algue fleurie va sonner.

« Ne t'inquiète pas, en lisant les lignes qui vont suivre; la première stupeur passée, je me sens plus calme; il me semble que tout finira bien.

« Tu le devines, Jan Bosak est ici. Il m'a retrouvée, par hasard. J'ai été surprise, j'ai eu peur d'abord.

« Nous avons échangé quelques paroles assez vives. Il a ordre, m'a-t-il avoué, de ne pas me quitter! Je me suis révoltée; il a été comme à son ordinaire.

« Puis, il est revenu plus calme, désireux, semble-t-il, de voir s'établir entre nous des relations amicales.

« Son but doit être de tenter de me convertir à leurs idées.

« Tu vois que je ne risque pas grand'chose, et que je peux attendre encore.

« Est-ce votre avis?

« Bosak est un fou assez peu dangereux, surtout s'il est loin des autres, qui le mènent comme un enfant.

« Je t'assure que je crains moins les violences des extrémistes que leurs doctrines.

« Exposez bien, dans votre prochaine conférence de Varsovie, qu'il convient de répéter en province

que la question polonaise n'a rien à voir avec le slavisme.

« La question polonaise n'est pas ethnique, mais historique dans le passé, historique et politique dans l'avenir.

« Fais toi-même cette conférence, ou Lengnich; envoie-la-moi ensuite.

« Jusqu'à nouvel ordre, soyez donc sans inquiétude à mon sujet.

« T'avouerais-je que, depuis que le danger a pris le visage de ce pauvre Bosak, je le crains beaucoup moins?

« Réjouis-toi! Il me paraît qu'en France la cause polonaise fait de réels progrès. Il se fait une active propagande en faveur de l'amitié franco-polonaise. La vérité paraît s'imposer au plus grand nombre.

« Ci-joint quelques articles de journaux et une brochure de propagande écrite par un maître de l'Université qui est au Tréport en ce moment.

« Je suis de cœur près de vous tous et vous dis à bientôt.

« Maryla JAGMIN. »

Quelque souffrance que pût lui causer la présence constante de Bosak et sa prochaine installation sous son toit, la jeune Polonaise ne pouvait se résoudre à quitter le pays.

Elle aurait pu, peut-être, tromper la surveillance de Bosak et gagner Paris. Mais elle éprouvait pour Yves Lauthier un attachement de plus en plus profond.

Courageuse, comme toutes les femmes le sont quand leur amour est en jeu, elle résolut de s'habituer à sa nouvelle vie.

Elle s'étonna de voir Yves Lauthier admettre assez facilement la présence de Bosak. Au vrai, Maryla Jagmin était pour lui une telle énigme

qu'une singularité de plus ne le pouvait surprendre.

Il n'était pas possible que Maryla eût ce Polonais pour demi-frère. Quelles que soient la laideur de l'un et la beauté de l'autre, la race leur conférait certaines ressemblances plus fugitives que stables, mais assez troublantes.

Quoique Jan Bosak se refusât de parti pris à exprimer une opinion, il lui arrivait de parler avec passion de certains hommes ou de certains livres.

Alors toute la séduction slave flottait en sourires et clartés sur son visage ingrat comme sur celui de Maryla.

Ils avaient tous deux l'habitude d'exprimer leurs sentiments de ferveur ou d'amour avec des yeux mi-clos et un frémissement voluptueux des narines qui les rendaient, à cet instant, semblables.

Lauthier s'inquiétait moins de l'arrivée de Bosak que du motif de cette arrivée. Il ne put à ce sujet obtenir de Maryla que des réponses évasives.

Le Polonais était-il venu chercher la jeune fille et la ramener en Pologne? N'était-ce pas le parti le plus sage, d'ailleurs, et pour Maryla et pour lui-même?

L'idée ne l'effleurait même pas, tant son respect pour la jeune fille était grand, qu'il la pût faire sienne hors du mariage; mais le mariage ne lui était-il pas interdit par la volonté de la morte?

Lui, l'honnête homme par excellence, il ne pouvait sortir de cette aventure amoureuse que par une trahison : trahir Jacqueline en ne tenant pas son serment, ou trahir Maryla en s'éloignant maintenant, c'est-à-dire trop tard...

Il se sentait emporté par son rêve en plein azur, non pas libre et joyeux comme l'oiseau, mais comme la feuille d'automne qu'un caprice du vent a soulevée et qu'un nouveau caprice fait prisonnière à jamais du buisson épineux.

Il souffrait, mais sans lassitude, car la seule vue de Maryla le réconfortait.

Elle était à la fois l'instrument de son supplice et la main qui guérit. Il la voyait presque chaque jour, la présence de Bosak lui permettait d'être plus assidu sans compromettre la jeune fille.

Le gnome n'était pas encombrant.

Il fumait et rêvait, les yeux mi-clos, assis près d'eux qui causaient librement. Le bois aux heures chaudes de la journée, la plage à l'approche du soir les attiraient. Ils s'avançaient, causant, et les peu nombreux baigneurs de la petite plage remarquaient leur parfaite concorde. Un jour Maryla, sur la prière de Lauthier, récita devant la mer dorée du crépuscule l'inoubliable poème de Mickiewicz : « A la mère polonaise. »

Sur le ton d'émotion violente mais contenue avec laquelle elle exprimait ses chants les plus aimés, elle commença :

« O mère polonaise, lorsque l'œil de ton fils brille de l'éclat du génie et que, sur son front d'enfant, se reflètent la fierté et la noblesse des anciens Polonais ;

« S'il quitte le groupe de ses camarades pour courir vers le vieillard qui lui redit les chants d'autrefois ; s'il écoute, la tête penchée quand on lui raconte les faits et gestes de ses pères ;

« O mère polonaise, ton fils se livre à de périlleux amusements... Agenouille-toi devant l'image de la mère des douleurs et regarde le glaive qui lui ensanglante le cœur : d'un coup pareil, l'ennemi percera ton sein !

« Car, que le monde entier jouisse de la paix et que s'unissent gouvernements, peuples et opinions, ton fils n'en sera pas moins exposé à un combat sans gloire, à un martyre sans résurrection.

« Hâte-toi de l'envoyer dans un antre solitaire, y méditer... et, étendu sur la dure, y respirer un

air humide et vicié, y partager sa couche avec le reptile venimeux !

« Il y apprendra à rentrer sous terre avec sa colère, à rendre sa pensée insondable comme l'abîme et à empoisonner doucement sa parole comme une exhalaison putride, à se composer l'humble maintien d'un serpent transi.

« Notre Rédempteur, enfant à Nazareth, jouait avec la croix avec laquelle il sauva le monde : ô mère polonaise, ton fils, je l'amuserai avec ses jouets à venir.

« De bonne heure mets-lui des chaînes aux mains, fais-le s'atteler à la brouette afin qu'il ne pâlisse pas devant la hache du bourreau, ni ne rougisse à la vue de la corde.

« Car il n'ira pas comme les anciens chevaliers planter la croix triomphante sur Jérusalem ou, comme les soldats du monde moderne, labourer le champ de la liberté et de son sang arroser la terre.

« C'est d'un espion inconnu que lui viendra le défi ; c'est un tribunal parjure qu'il devra combattre ; pour champ de bataille il aura un cachot sous terre, et sa sentence, un ennemi puissant la prononcera.

« Vaincu, pour monument funéraire il lui restera le bois desséché de la potence ; pour toute gloire quelques pleurs de femmes et les longs entretiens nocturnes de ses compatriotes. »

Vers la fin du poème, se sentant faiblir et se fondre dans les larmes contenues, obéissant à un ordre violent de la volonté, la voix s'était durcie et résonnait métallique, comme portant un défi.

Pendant le court récit de ce poème, Maryla Jagmin avait incarné tour à tour la Pologne plaintive et la Pologne héroïque, qui se grise comme d'absinthe du sang de ses martyrs, et qui, lasse de mourir, cherche la vie frénétique des batailles ou de l'insurrection.

Cette âme qui pouvait être si fémininement faible montrait tout à coup sa dureté de diamant. Maryla Jagmin acheva son poème dans ce calme dont les grandes âmes se font une ambiance aux heures passionnées comme pour mieux entendre la voix de la Patrie, du devoir ou de l'humanité.

Mais une transformation contraire s'était opérée dans Bosak.

Il avait d'abord résisté de toute sa volonté brutale à l'émotion qu'éveillait en lui le poème de Mickiewicz. Le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, un sourire supérieur aux lèvres, il tenait en laisse sa sensibilité.

Mais la chaîne cassa soudain. Peu d'instant après l'achèvement du poème il s'écria, comme s'il eût été seul :

— Quand donc aurons-nous écrasé tous les tyrans de l'humanité ?

L'étonnement qu'il lut sur le visage de Lauthier, l'inquiétude qui bouleversa celui de Maryla le rendirent à lui-même.

— Cela doit vous surprendre, monsieur Lauthier, dit-il, que la poésie m'émeuve à ce point ? Bah ! cela me passe vite ! Mais il faut avouer que ce Mickiewicz a des accents qu'on ne trouve pas ailleurs ! Qu'en pensez-vous ?

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur Bosak, repartit Lauthier. Le lyrisme presque inégalé de Mickiewicz s'est alimenté à une source intarissable et généreuse : la douleur patriotique. Dans une Pologne libre et heureuse, ce grand poète eût certainement été moins grand.

— Je le crois... murmura la jeune Polonaise qui regardait Bosak avec inquiétude.

Par son regard parlant il lui lança un rire moqueur et parut désireux de continuer cette conversation.

Yves Lauthier n'eut garde de se dérober, il

espérait surprendre le secret de Bosak si longtemps silencieux devant lui.

— En outre, continua-t-il, le patriotisme ardent de Mickiewicz lui donna l'occasion de montrer qu'il n'était pas qu'un poète et un spéculatif, mais un homme d'action.

« Si je ne me trompe, il fut l'un des membres les plus actifs de l'association secrète des Philomathes qui « s'engageaient à travailler toute leur vie au bien de leur pays, à cultiver la science et la vertu, à entraîner par leur exemple les autres jeunes gens ».

— Œuvre assez vaine dans ses résultats ! remarqua Bosak.

— Pas tant que vous le croyez, cher monsieur ! Le recul du temps nous permet d'embrasser autour des Philomathes un plus large horizon que leurs contemporains. Mickiewicz et ses amis fomentèrent l'insurrection de 1830, qui tint en haleine le patriotisme polonais, et du bouillonnement créé par eux sortit l'esprit romantique polonais auquel nous devons de si belles œuvres.

A quelque distance des deux hommes, Maryla, distraite, s'amusait à détacher des moules du rocher ou à les chercher dans le sable d'où elles surgissaient en grappes noires.

Sa tête si blonde, blonde comme celle des très jeunes enfants, était vue dans l'oblique lumière.

Posée en perspective sur le soleil couchant, comme une abeille sur une rose rouge, elle paraissait en butiner la lumière, et Lauthier observait avec émotion ce délicat chef-d'œuvre divin qu'il eût voulu appuyer sur son cœur...

Quelle tendre et persuasive voix possède l'amour, devant une molle mer crépusculaire, que presse la lèvre pourpre du ciel, tandis que des cygnes argentés dont le rêveur oublie qu'ils sont l'œuvre de l'homme, se balancent sur des moires de lumière !

Une douceur infinie envahissait le cœur d'Yves Lauthier ; et plus que le désir, un besoin d'ineffable tendresse le fit se rapprocher de Maryla.

— Allons pêcher des moules ! dit-il joyeux.

— Allez ! allez ! répliqua Bosak d'un ton bonhomme en s'étendant sur les galets.

Tête nue comme Maryla, Lauthier s'avancait vers elle d'un pas si souple qu'une fois de plus les yeux de la jeune fille lui renvoyèrent l'image de sa jeunesse.

Cette sorte de déférence inconsciente par quoi elle marquait sans le vouloir la différence d'âge qui existait entre eux avait disparu au point qu'elle dit en riant à son compagnon :

— Montons sur ce rocher, on verra plus loin !

Il la suivit et murmura doucement :

— Chère petite fille !...

— Oh ! dit-elle saisie, et d'une voix émue, depuis mon enfance, depuis la mort de mon grand-père, nul ne m'avait appelée ainsi...

Elle se tut, regarda la mer, le soleil qui n'émergeait que par son sommet, puis elle reprit, car Yves Lauthier l'interrogeait des yeux :

— Vous me rappelez tout mon passé, mélancolique et doux, et surtout un fait qui émerge tout à coup de l'ombre...

« Un jour d'été, mes grands-parents m'amènèrent au cœur d'une forêt de trembles, proche de Pratoline, afin que j'y aie la joie de cueillir des pervenches. Nous déjeunâmes sur le gazon au bord d'une fontaine ; puis je m'éloignai un peu pour faire ma cueillette, me retournant tous les cinq pas pour sourire à mes grands-parents qui souriaient aussi.

« Lorsque, ma robe plaine de fleurs, je revins à leur côté, ils dormaient tous deux, accablés par l'âge et par la chaleur de l'été... Mon grand-père portait sa tête un peu renversée contre le tronc

d'un tremble, ma grand'mère penchait la sienne sur sa poitrine, mais tous les deux avaient la même expression de lassitude et de souffrance résignée...

« Devant moi, ils mettaient un masque de gaieté qui rassurait mon enfance ; grâce au sommeil, je surprenais leur vie véritable et cet élan secret qu'ils avaient en leur corps fatigué vers l'éternel repos...

« J'eus peur, car je me sentais seule avec eux, tels que je les découvrais, et je pleurais doucement en appelant mon grand-père. Il tressaillit, rouvrit les yeux et me tendit les bras en me disant comme vous : « Chère petite fille ! »

— Savez-vous, Maryla, que, pour connaître l'avenir, je donnerais beaucoup ? dit Lauthier avec mélancolie.

— Oh ! pas moi ! Pas moi ! s'écria-t-elle. J'aurais trop peur de savoir !

— De savoir quoi, Maryla ?

— Ce qui m'attend... Que Dieu s'arrange avec mon destin ! Bosak dort, dirait-on...

La remarque passa inaperçue de Lauthier qui reprit :

— On m'a dit, chère enfant, que vous donniez de nouveau quelques consultations. Vous vous sentez donc tout à fait bien ?

Elle rougit. Chaque fois que son étrange destinée l'obligeait à mentir, tout son sang lui montait au visage en une protestation véhémement. Lauthier l'observait avec attention.

— Je me sens mieux, en effet, répondit-elle, je puis travailler. Voici la mer violette ! continua-t-elle en souriant. La mer homérique ! Un invisible Polyphème garde ce troupeau infini que composent ces roches rondes à la toison d'algues ! Les marais de Pratoline se couvrent à cette heure d'une vapeur légère... Un vent libre chevauche la plaine... Dans toutes les écoles de Pologne la prière du soir

s'élève dans la langue de nos pères... Qu'ai-je fait pour mériter le bonheur inouï de voir cette résurrection, et qu'importe ma propre destinée ?

— Maryla, reprit Lauthier après avoir un instant médité, vous n'étiez pas née pour faire une doctoresse ! Qui donc vous dirigea vers la Faculté ?

— Mon grand-père... Je lui ai obéi, mais non sans quelques révoltes intérieures. Tout cela est du passé d'ailleurs, et je persévérerai.

— Où ?... En Pologne ? demanda-t-il. Je lis un oui dans vos yeux... Eh bien ! j'irai vous voir bientôt, à l'époque où je ferai ma conférence...

— Dort-il vraiment ? murmura Maryla en regardant Bosak dont ils s'étaient rapprochés.

— ...J'aurai recours à vous, Maryla, pour mieux connaître l'état d'esprit de la Pologne. L'accusation d'impérialisme lancée contre vous m'inquiète...

— Vous avez tort de vous en inquiéter, il ne s'agit là que d'une calomnie indigne ! s'écria la Polonaise.

— Je le crois. Vos compatriotes doivent comprendre que le panslavisme n'est guère plus légitime que le pangermanisme !

— Ils le comprennent, croyez-le ! Mais nous sommes en droit de reconstituer intégralement notre patrie dépecée par l'arbitraire ! dit la Polonaise avec feu.

— C'est votre droit et c'est le désir des Français éclairés, car nous aurons peut-être besoin un jour de ce peuple de paladins et de serviteurs de l'idéal qu'est le peuple polonais ! L'avenir se dessine déjà dans les brumes du présent... Tiens ! M. Bosak ne dort pas ! Ses paupières s'agitent !

Bosak se redressa aussitôt.

— Je me réveille à l'instant ! dit-il. Quelle heure est-il donc ? Sept heures ? Il est bien tard pour vous, monsieur Lauthier ! Restez donc dîner avec

nous ! Nous prenons nos repas dans ce petit hôtel perché à mi-côte de la falaise, la table n'y est pas mauvaise. Restez donc ! N'est-ce pas, Maryla ? Entendu ! Voici le facteur. Je vais au-devant de lui...

— J'y vais aussi ! déclara Maryla, en regardant Bosak.

Yves Lauthier, qui les observait, eut plus forte que jamais l'impression qu'un drame secret se jouait entre eux. Il vit la jeune fille s'emparer, avec une précipitation qui trahissait de la crainte, du courrier que lui tendait le facteur ; il vit aussi le regard aigu que Bosak tentait de dissimuler sous ses paupières mi-fermées.

Le Polonais rit tout à coup bruyamment.

— Quelle correspondance a ma sœur ! Elle grille d'envie de la lire ! Monsieur Lauthier, permettez-lui donc de le faire ! Ah ! que les jeunes filles sont donc romanesques ! Va donc, Maryla, tu nous rejoindras à l'hôtel.

Il était pâle et sa voix sonnait faux. Une angoisse irraisonnée étreignit le cœur de Lauthier. La mélancolique douceur de Maryla, les longs regards qu'elle attachait pendant le diner sur Bosak, la fébrilité de celui-ci lui firent pressentir qu'un danger menaçait la jeune fille. Comment la sauver sans l'épouser, et comment l'épouser sans manquer à sa parole ?

Il ne se reprochait plus, comme au début de son amour, d'oublier Jacqueline. Elle régnait sur son passé et sa jeunesse, quoi qu'il fit, et il chérissait son souvenir en aimant Maryla...

Car le cœur humain est plus complexe qu'on ne pense. Le vouloir-vivre le domine comme il domine le corps, et ce n'est qu'en enfermant leur cœur dans la cage de fer d'une volonté obstinée, orgueilleuse et touchante, que certains inconsolés l'empêchent de bondir vers la vie, une seconde fois...

Yves Lauthier s'analyait froidement.

Son amour fait de chair et d'âme le laissait lucide. Il eût obtenu de lui de renoncer à Maryla heureuse, quitte à fermer avec elle le cycle de sa vie sentimentale ; il ne pouvait renoncer à Maryla inquiète, isolée et menacée par quelque mystérieux danger.

## VII

### L'énigme.

Il reçut deux jours plus tard une longue lettre de la mère de Jacqueline en qui il avait une grande confiance.

C'était l'une de ces femmes encore jeunes et plaisantes qui, mariées très tôt, semblent les grandes sœurs de leurs filles et deviennent souvent leurs meilleures amies. Dans ses rapports avec son gendre elle apportait beaucoup de grâce, un délicat bon sens et une bonne humeur, qu'il appréciait particulièrement pendant les bouderies de Jacqueline...

Il correspondait fréquemment avec elle en tout temps, et surtout depuis qu'elle élevait sa fille. Sa confiance en elle était grande.

Emporté par ce sentiment, avait-il parlé avec quelque chaleur de Maryla Jagmin ? Il ne le croyait pas. La divination de la mère de Jacqueline était singulière. Elle écrivait, en terminant sa longue lettre :

« Mon cher ami, je sens en vous une détente qui me réjouit. Seule une mère peut supporter la plus cruelle douleur et continuer de vivre. Vous,

à souffrir comme aux premiers temps de votre veuvage, vous auriez succombé. J'entends que vous vous seriez passivement abandonné au fil des jours. C'eût été désertier.

« Mon affection pour vous est si grande, je vous ai tant de gratitude pour le bonheur donné à ma pauvre enfant jusqu'à son dernier soupir, que si un jour un remède s'offre à votre cœur douloureux, quel que soit ce remède, Yves, j'y souscrirai.

« Je suis encore assez jeune pour élever notre petite Laure. Elle vous chérit, elle chérit sa maman disparue. Je m'efforce de lui en parler sans tristesse, pour que son enfance soit heureuse. J'ai pris pour elle un masque sinon de gaité, du moins de sérénité, qui trompe mon entourage. On a dit de moi : « Comme elle est vite consolée ! » Le monde a de ces mots mensongers et atroces, qui lapideraient ceux qui seraient restés à son niveau... Vous savez que ma douleur m'a entraînée bien loin de lui.

« Ecrivez-moi, Yves, et croyez à l'affection inaltérable de votre vieille amie. »

La lecture de cette lettre bouleversa Lauthier. Le haut mur élevé devant lui révélait soudain une porte qu'il pouvait ouvrir. Que la mère de Jacqueline elle-même l'absolve par avance de son manque de parole et lui désigne les régions enchantées de l'amour, n'était-ce pas un signe du destin ?

Si le temps l'eût permis, il eût couru au Bois-de-Cise ; mais il crut à l'imminence de l'orage, et sortit sur la plage ; poussé par l'aiguillon de ses pensées nouvelles, il n'eût pu supporter l'immobilité dans sa chambre.

La mer verte est plissée autour des falaises blanches comme une harmonieuse tunique. Des bateaux montés par des hommes volontaires et



taçiturnes vont partir vers le large, ouvrir et déchirer la robe glauque aux mille plis.

Oh! le viol millénaire de la mer par les enfants des hommes! D'abord fascinée, asservie, comme elle va se reprendre, griffer, frapper, mordre, ensanglanter, disperser...

Puis, sous la blancheur d'un rayon de lune, célébrer sa virginité reconquise!

La mer a pour Lauthier le lyrisme et la ferveur passionnée de ses pensées. La plage étant submergée, il va sur la jetée et regarde éclore et se multiplier les grand lis d'écume.

La mer est d'abord comme un jardin sauvage que le vent fait mouvant, dont il soulève les larges feuillages et les herbages échevelés, dans un vol de pétales légers. Puis, svelte, nerveuse, modelée comme une feuille d'acanthé, une vague se dresse en volute glauque.

D'autres l'imitent, l'assaut commence. Il semble que du plus lointain de l'horizon la mer glisse vers cet obstacle pour le détruire. Il y a contre lui une coalition de forces obscures que Lauthier observe avec curiosité. Calme et lucide devant ce grand spectacle, trop saturé de civilisation pour sentir battre sur son cœur le cœur inquiet de la mer, il songe malgré lui à l'émotion qu'éprouverait Maryla.

La justesse d'une remarque qu'elle avait faite un jour lui apparut clairement :

« Vous croyez aimer la nature, et vous ne pouvez pas l'aimer, parce que vos souvenirs d'enfance ne vous aident pas à la comprendre.

« Quand vous arrivez devant elle, le miroir de votre sensibilité est déjà terni, et son image vous y apparaît si confuse que vous allez en rechercher la représentation dans la peinture, la littérature ou la musique...

« Je crois que tous les enfants, tous, du riche au

pauvre, devraient vivre aux champs : l'Humanité serait plus équilibrée et elle aurait dans la nature un havre aux heures de souffrance... »

Ainsi, tout était prétexte à Lauthier pour revenir à la pensée de Maryla.

Dès le lendemain, il se mit en route pour le Bois-de-Cise et l'atteignit après une heure de promenade. Des enfants y chantaient avec des voix aiguës en recherchant au pied des châtaigniers les champignons nés de la dernière averse. Une odeur lourde, fraîche et généreuse, montait du sol remué, des mousses arrachées par les mains impatientes ; çà et là, des feuilles mortes tombaient une à une, comme le sable d'un sablier, et elles mesuraient le temps à l'été déjà meurtri.

Sur le sol fauve des allées, des pies, au plumage noir et blanc, sautillaient, saluaient et riaient lourdement comme des commères. Plus haut, des oiseaux silencieux heurtaient à petits coups l'écorce des vieux arbres ; et l'œil apercevait déjà la lourde et froide floraison des guis entre les feuillages moins épais.

Plus haut encore, un ciel de perle aux nuages légers glissait sur le front de la forêt comme un large vaisseau camouflé de taches grises et bleues.

— Quelle paix ! murmura Yves Lauthier, en souriant au toit de Maryla.

— Bonjour, monsieur Lauthier ! dit une voix ironique.

Le promeneur se troubla, porta ses regards en tout sens et ne vit pas Bosak.

Un grand éclat de rire faunesque tomba alors du ciel, et, après lui, la forme simiesque du Polonais.

— Je cueillais du gui, cher monsieur, dit-il, afin de parer la maison pour le retour de Maryla, qui ne saurait tarder.

Avec stupeur, Lauthier regarda Bosak.

— Partie? Maryla est partie? s'écria-t-il.

— Vous l'ignorez donc? demanda le Polonais en l'observant.

— Certes? Mlle Maryla n'a jamais fait allusion devant moi à ce voyage...

— Son départ a été subit. Mais elle aurait pu vous écrire... Justement, j'attends le facteur. C'est son heure.

Un soupçon traversa la pensée de Lauthier : Bosak n'était-il pas monté sur l'arbre qui était très élevé pour apercevoir de plus loin le facteur? Dans ce cas, quelle anxiété trahissait cette attitude!

Il reprit :

— Si vous espérez avoir des nouvelles de Mlle Maryla, voulez-vous me permettre d'attendre quelques instants près de vous?

— Certainement, cher monsieur, répliqua Bosak en dissimulant mal sa contrariété.

« Maryla a dû s'ennuyer, songea Lauthier angoissé. Pour échapper à quel danger? Je l'ignore. Ce mystère a assez duré, j'entends l'éclaircir. Bosak ignore l'adresse de Maryla. S'il est venu à moi, c'est dans l'espoir d'apprendre quelque chose... Voici le facteur... Bosak va au-devant de lui... Il reçoit une lettre... Comme il la décachette fébrilement... Est-elle de Maryla? Va-t-il parler?... »

Son inquiétude allait grandissant. Désireux de marcher, il dut, par discrétion, s'éloigner de Bosak. Il marcha lentement, attendant un appel, puis au moment de prendre le tournant du sentier, il se retourna et retint un cri. Bosak était étendu sans vie sur le sol...

Il courut; du sang coulait du front blessé; la lettre était encore dans les doigts crispés.

Crime? Suicide? Mais comment n'aurait-il rien entendu?

Frissonnant, fou d'angoisse, car il pressentait une corrélation étroite entre cette étrange scène et

la fuite de Maryla, il souleva le Polonais et examina sa blessure.

Elle était peu grave : Bosak s'était évanoui en lisant la lettre et son front avait heurté une pierre.

Mais pourquoi cette faiblesse soudaine ? La lettre était-elle de Maryla ?

Une curiosité passionnée le poussa à jeter un regard sur les feuillets couverts d'une écriture étrangère ; l'enveloppe portait un timbre polonais oblitéré à Dantzig...

Maryla n'avait donc pu écrire cette lettre, antérieure à son départ !

Alors ? Alors ? Que se tramait-il contre la jeune Polonaise ? Quel regret déchirant pour Lauthier que de ne pouvoir lire le polonais !

Bosak, dont il avait appuyé le buste contre un rocher moussu, s'agita. Un gémissement sourd s'échappa de ses lèvres, les lourdes paupières battirent sur un regard d'agonie.

— Bosak ! Je suis là ! Voulez-vous essayer de vous lever ? demanda Lauthier. Je vous accompagnerai chez vous.

Le jeune homme le regarda sans comprendre. Puis il aperçut ses mains ensanglantées par le geste qu'il avait eu vers son front, et il balbutia :

— Du sang ? Du sang ? Du sang de qui ?... Sur mes mains ? Du sang ?... De qui est ce sang ? Aidez-moi donc ! cria-t-il d'une voix blanche en se redressant.

« Pardon !... Ah ! Ah ! Elle est bonne ! Je rêvais, Vous voilà tout pâle, cher monsieur ! Cela, c'est drôle ! Je rêvais, je vous dis ! Je suis sujet, depuis la blessure que j'ai reçue à la guerre, à des accès de sommeil cataleptique, qui me terrassent tout d'un coup, n'importe où !

« Ainsi il m'arriva à Paris de rencontrer un soir une poubelle sous ma tête, et je m'éveillai le nez

dans les ordures. Beau cadre, n'est-ce pas, pour ma beauté grecque?

« Tiens?... Une lettre... Ah! oui, je l'avais oubliée! Je ne l'ai même pas lue! Ce doit être sans importance. Rien de Maryla aujourd'hui. Tous mes regrets, cher monsieur, je vous laisse pour aller me changer, Maryla vous fera signe dès son retour! A bientôt!

Il s'éloigna, laissant Yves Lauthier plus calme.

— Peut-être dit-il vrai, songeait-il. Je ne crois pas cet être fruste capable de jouer si bien la comédie!

Il s'éloignait à pas lents, écoutant le martèlement sourd du sol par les pas rapides de Bosak, et les rumeurs dont ce bruit s'accompagnait : craquement d'une branche morte, crissement des feuilles foulées, fuite à tire-d'aile d'un oiseau craintif.

Il avait eu si peur qu'il avait l'impression d'être en convalescence; la nature lui paraissait maternelle et douce.

La certitude l'envahissait que Bosak disait vrai et que son imagination l'avait égaré. Lauthier était de ces hommes qui ont eu du bon sens toute leur vie, qui s'en sont fort bien trouvés, et qui, par suite, se méfient extrêmement de l'extraordinaire.

Il avait une aversion profonde pour le rare et le merveilleux. Hors du domaine de la vie journalière, et s'il avait eu l'esprit moins grand, cette tendance l'aurait singulièrement appauvri.

Le cas n'est pas isolé. Un excès de connaissances philosophiques rétrécit parfois ce champ de la pensée que le savant véritable voit grandir dans son microscope.

Le jour viendra où la science n'aura plus d'ha-thées, la philosophie en aura toujours.

Le robuste bon sens d'Yves Lauthier pouvait, en cette aventure, l'égarer, mais il lui était d'un précieux concours. Toutefois la tranquillité d'esprit

qui lui était rendue eut un résultat funeste pour Maryla : n'étant plus inquiet sur son sort, il l'accusa de caprice, de légèreté et essaya de l'oublier.

Presque chaque jour il prit place sur l'un des bateaux qui, chargés de touristes, allaient en mer, et ses regards fuyaient la terre qui ne contenait pour lui qu'un mensonge et qu'un tombeau.

Le souvenir de Jacqueline le harcelait de nouveau ; l'on eût dit que la morte avait guetté la fuite de sa rivale pour réapparaître, belle de cette pure beauté que nos larmes et nos regrets confèrent aux disparus.

— D'elle, je savais tout, songeait Yves Lauthier. Sa vie s'étalait au grand jour ; elle était claire comme son regard... Se peut-il que celui de Maryla m'ait menti ? Et d'ailleurs ne dois-je pas renoncer à elle ? Où me mènerait cet amour ?

Son cœur était une arène où la vivante et la morte, voilées de silence et de mystère, combattaient sans relâche.

Un jour il rencontra Bosak sur le port et lui demanda brusquement :

— Toujours sans nouvelles, monsieur Bosak ?

— Toujours... répondit-il sans songer à dissimuler son angoisse.

— Mais où est-elle donc ? s'écria Lauthier.

— Si je le savais je ne serais pas là ! avoua Bosak, en haussant les épaules. Il s'éloigna aussitôt pour éviter d'autres questions.

Frappé de stupeur, Yves Lauthier regardait danser dans le port ce bateau sur lequel lui était apparu, dans la nuit, le mystérieux visage de Maryla Jagmin.

## VIII

## Journal de Maryla.

...« Les squares sont aux jardins solitaires ce qu'est à une volière le chant nocturne du rossignol.

Cependant, les dernières journées chaudes de l'été, je les vis dans ce square des Batignolles, qui est, dit-on, le plus grand de Paris et près duquel j'habite.

Ce quartier populeux est celui de l'émigration polonaise. Le petit appartement qu'un de mes compatriotes absent m'a prêté, a été occupé trente-cinq ans par un émigré, un héros de l'insurrection de 48. Il y a autour de moi une ambiance qui m'est douce et familière.

Mais, dès ma porte franchie, je me heurte à Paris, du front, des mains, de tout mon corps, de toute mon âme : je m'effare et je souffre.

Ce pauvre square, que les jeux des enfants ennuagent de poussière, m'aide à me ressaisir un peu.

Je suis effrayée de la disproportion qui existe entre la grandeur de mon rêve patriotique et ma chétive personnalité, que Paris me révèle ; je suis une unité dans un nombre immense, un atome ! Cette certitude peut faire des saints, mais fait-elle des créateurs, des poètes et des hommes d'action ?

Je doute autant de moi ici que j'y croyais dans la solitude du Bois-de-Cise. L'haleine des

foules ternit mon âme comme un miroir, et je n'y saisis plus que de troubles et fuyantes images.

On peut être tout à coup aussi différent de soi qu'un passant d'un autre passant.

J'ai été tour à tour une enfant mélancolique et sauvage, seulement éprise de liberté; puis une artiste qui aurait tout sacrifié à son art; puis l'apôtre qui rêve de mourir pour sa foi; puis, comme le dit Bosak, une femme, une humble femme, une amoureuse.

Et voici que, dans la cohue parisienne, je me sens devenir un être falot, craintif et fatigué de tout, même d'aimer.

Sans doute, n'aimé-je plus. Je ne pense plus beaucoup à lui. Je ne pense à rien. Je me repose. J'ai dû, ces dernières semaines, dépenser mon capital de force nerveuse. Un animal blessé, qui fuit le chasseur et s'affaisse dans un taillis, est mon image. Il doit, comme moi, éprouver une grande inquiétude à cause du bruit qui s'élève sur la route. Le silence lui est plus nécessaire qu'une nourriture.

La rue que j'habite est montante et pavée de grosses pierres. Les halles sont toutes proches, ainsi que la gare. C'est pourquoi de lourdes voitures passent sans cesse : quand elles descendent, les chevaux mènent un infernal galop et le frein gémit. Quand elles montent, ce ne sont que cris et coups de fouet, car les bêtes, trop lourdement chargées, ne peuvent pas repartir quand on les a fait arrêter.

Je sens si bien leur fatigue et leur effroi que, ne pouvant les aider, je bouche mes oreilles. On a tant pitié de tout et de tous, quand on a souffert.

Si je savais qu'Yves Lauthier souffre de mon départ!...

Mais il ne souffre pas. Il s'inquiète un peu, c'est

très supportable. Le souvenir de Jacqueline domine toujours sa vie sentimentale. Il ne faut pas lutter contre les morts.

Il ne faut pas surtout souffler sur l'auréole que l'amour dévot a allumé autour de leur front pâli...

Dormez en paix, Jacqueline, pauvre aveugle qui n'aviez pas su l'aimer!

Votre secret est bien gardé par moi!

Jamais il ne saura par moi! Et d'ailleurs, si graves que soient mes soupçons, ils ne sont que des soupçons.

Régnez sur lui, allez! Je ne sais pas lutter pour moi!

J'ai laissé mon journal trois jours parce qu'une idée fixe s'était emparée de moi : écrire à Yves, un seul mot pour le rassurer, sans même lui donner mon adresse...

J'ai écrit, mais la lettre est toujours là, sur ma table. Je devrais la déchirer, je n'ose pas. Demain la nécessité de l'envoyer peut m'apparaître!

Si par hasard j'apprenais qu'il souffre!... Si j'avais besoin de lui! N'est-il pas mon seul ami en France?

Si Bosak me rejoignait, qui donc me défendrait contre lui?

Pauvre être! Il n'est pas coupable, lui! Seul le fanatisme fait de lui un criminel. Mais les autres, les autres! Ceux qui ne croient à rien, pas même à leurs doctrines, ceux dont l'or étranger alimente l'atavité, ceux qui joueraient avec un sourire la vie de ma patrie autour d'une table de jeu, les autres arment son bras et se dérobent.

Sans l'avertissement affolé de Pilinski je serais peut-être... Mais je ne puis écrire ce mot! Bosak a raison : je ne suis qu'une femme, une humble femme faite pour rester à la maison et filer de la laine! Mais les morts parlent, de grands souffles

passionnés passent dans le roseau qu'est mon âme, et je marche malgré moi, emportée par des forces invisibles.

Le calme destin d'une femme, je l'envie, avec la certitude que je ne saurais m'en contenter. La succession monotone des jours sans risques me pèse rien qu'à l'imaginer. Si les ailes de l'enthousiasme s'arrêtent un instant de battre, je retombe et ne sais plus même marcher.

Je ne suis que misère ou royauté. Hors de l'exaltation, je ne vauds rien; elle est mon air respirable; à travers cette atmosphère, ma vie m'apparaît comme un chemin de lumière, la tombe même est un arc triomphal...

Ces heures exaltées me trouvent forte contre l'amour: Je possède le tout, pourquoi désirer le fragment?

Mais il est des heures inquiètes où je voudrais reposer ma tête pesante sur une épaule; des heures troubles où ma jeunesse, isolée dans la froide et éclatante clarté du rêve, souhaite la tiède pénombre propice aux caresses.

Point n'est besoin pour moi que le chant d'un poète ou la plainte d'un violon soulignent la volupté éparse dans les nuits d'été. Elle est un fleuve silencieux et rapide qui charrie des étoiles et dans lequel je sombrerai, comme Ophélie, le front ceint de fleurs.

Comment se fait-il, Yves, que j'éprouve près de vous de l'apaisement et que je vous craigne moins que les délires de ma pensée?

N'est-ce pas parce que tout être ou tout événement que j'ai déjà observés en moi-même se rétrécissent à mes yeux dès qu'ils deviennent une réalité?

L'acte criminel de Bosak, ne l'ai-je pas grossi? Ne l'aurais-je pas empêché par un mot ou un regard? Quelle atroce tragédie ai-je imaginée sur

la foi d'une lettre! Ne devrais-je pas rentrer et m'entretenir avec Bosak ?...

Se peut-il que depuis mon départ j'aie si peu pensé à lui que j'aie cru ne plus l'aimer? Mon amour était-il comme un voyageur si fatigué qu'il s'arrête à un aride tournant de route sans avoir le courage d'atteindre l'ombrage ou le bord fleuri de la fontaine? Se peut-il qu'il se repose dans le navrement et non dans l'espérance?

Car il se repose, il n'est pas mort comme je l'ai cru. Il vient de se dresser devant moi... J'étais assise au jardin; la musique militaire jouait cet air si populaire en France, et qui se chante : *la Madelon*.

Autour de moi, tandis que les enfants et que les oiseaux s'ébattaient, de grandes personnes fredonnaient l'air fameux, et de vieilles gens dodelinaient de la tête à mesure.

Visiblement la foule était heureuse : cette musique lui rappelait le grand orage qui avait failli faire périr la France, et une naïve allégresse nationale brillait dans les regards.

Je me sens si près de ce grand et généreux peuple français que l'étalage de cette allégresse me fit du bien. J'avais l'impression qu'une famille alliée à la mienne me rappelait sa noblesse et cela me remplissait de fierté.

Soudain, je le vis, le front penché sur un livre; son profil pensif à la longue moustache gauloise se détachait sur la verdure.

Etranger à la foule, à la musique, et surtout à lui-même, il lisait.

Mon erreur ne dura qu'une seconde, mais pendant ce temps, grâce à cette hypersensibilité que l'émotion violente nous donne, je photographiai en quelque sorte en moi cette silhouette évoca-

trice et ce qui l'entourait : un lambeau d'allée ombreuse aux larges coulées de lumière traversée par un ruisseau entouré d'enfants, un demi-cercle de fraîche prairie festonnée d'arceaux de fer, plus loin, un assez vaste horizon que la fumée des trains ennuage.

Mon erreur n'a duré qu'une seconde ! mais je sais que désormais j'évoquerai son souvenir à cette place ; que, désormais, cet air français ramènera ma pensée vers lui.

Certaine, hélas ! de ne pas être aimée de lui et de ne pas lutter pour l'être, n'étant pas de celles qui obsèdent et qui mendient — la coquetterie n'est-elle pas la mendicité de l'amour ? — certaine de ne jamais connaître ses caresses, je me prends à l'aimer sans troubles. S'il le voulait je serais sa sœur d'élection et nous travaillerions ensemble pour la Pologne.

Chère patrie ! L'Europe sanglante se repose à l'Ouest, mes tes fils meurent encore ! Sur le front moscovite tes jeunes hommes tombent ainsi que tombent du verger secoué par la tempête les fruits à peine mûrs !

Comment te reste-t-il encore du sang et des larmes ? A peine sorti de l'esclavage, avec tes bras meurtris par la chaîne, tu dois lutter encore, ô mon pays !

Comme je suis seule avec mon inquiétude ! L'on parait ignorer ici que la Pologne se bat. La France l'aime et la connaît mal. Mais connaît-on mieux la France, chez nous ?

Hier, à une tenêtre voisine de la mienne, un jeune écolier récitait sa leçon à sa mère. J'entendais la voix menue narrer la merveilleuse histoire de Jeanne d'Arc, et je l'écoutais avec recueillement.

—...Alors, dans la grande pitié du royaume de France, une humble bergère se leva...

Ecoutez bien, Polonais, mes frères, car cette histoire ennoblit l'Humanité!

—... Elle avait entendu des voix qui lui disaient : « Jeanne ! va au secours de la France ! »

Des voix, oui ! Les saintes de France, et puis les ancêtres, et toute cette race vaillante, joyeuse et immortelle, dont le royaume créé en mille ans d'efforts continus dessine sur l'Océan la proue aventureuse de la vieille Europe !

—... Alors Jeanne partit pour Vaucouleurs, et le capitaine sire de Baudricourt consentit à la conduire à Chinon...

— Continue, mon cher petit, dit doucement la mère. Ne regarde pas les oiseaux qui passent. Que fit Jeanne à Chinon ?

— Elle reconnut le roi Charles, qu'on appelait par dérision le petit roi de Bourges, bien qu'il fût habillé comme les gentilshommes de son entourage. Elle lui exposa sa mission, qui était de chasser les Anglais avec l'aide de Dieu.

Le roi lui confia une petite armée. Alors, Jeanne monta à cheval, dirigea ses soldats comme un grand capitaine, força les Anglais à lever le siège d'Orléans, elle les vainquit à Patay et fit sacrer Charles VII à Reims. La France était sauvée.

— Mais que devint Jeanne d'Arc ? Est-ce qu'on lui donna des trésors pour la récompenser ?

— Oh ! non ! s'écria, frémissante, la voix enfantine. Les Bourguignons la vendirent aux Anglais qui la firent juger et condamner à mort par un tribunal ecclésiastique, comme hérétique, bien qu'elle se soit défendue avec un bon sens admirable.

Elle fut brûlée vive, en 1431, sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, et le bourreau quitta, désespéré, le lieu du supplice, en disant : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte ! »

J'entendis la mère embrasser son enfant, qui

avait si bien su sa leçon. Puis, avec l'insouciance de son âge, le petit écolier se mit à jouer. Mais sa mémoire est comme un reliquaire, dont la merveilleuse histoire de Jeanne est la relique sacrée.

Le père de ce jeune Français, qui avait, il y a trente ans, récité la même histoire, a gagné la Marne et il est mort à Verdun.

Et ainsi, dans la suite des âges, de jeunes héros de Lorraine et de Bretagne, des Flandres, de Languedoc et de Provence auront leur Marne et leur Verdun, si l'ennemi entend poursuivre le terrible jeu de la guerre.

Le « Miracle français au cours des âges », voilà bien le titre et le programme de la conférence qu'Yves Lauthier devrait faire à Varsovie cet hiver !

Si je lui écrivais ?...

Quelle tâche belle entre toutes pour un Français que de donner de solides raisons à l'amour instinctif qu'une grande nation a pour sa patrie, de resserrer les liens qui les unissent ?

Un jour viendra où, forte et reconstituée, la Pologne se dressera pour aider la France !

Oui, pareille à ces courageux oiseaux qui essayent d'attirer sur eux l'attention du chasseur pour sauver le nid, elle lancera un si clair appel de clairon que les envahisseurs de la France devront diviser leurs forces entre elle et nous, et s'affaiblir.

Je vois si clairement ces choses avec mon humble cœur de femme ! L'amour ne donne-t-il pas de ces divinations ? Et aime-t-on vraiment sans un peu de miraculeuse claivoyance ?

Je vais écrire ces choses au Tréport.

...La mère du petit écolier, ma voisine, travaille tard dans la nuit. J'entends sa machine à coudre trépider dans le silence de la maison.

Elle n'a pour vivre que sa pension de veuve de

guerre et son travail. Avec ces petites ressources elle s'entretient fort déceimment et entretient son enfant et sa belle-mère qui devient aveugle.

L'enfant est rose et joufflu, on le devine bien nourri. Il y a des fleurs à la fenêtre; le dimanche, la grand'mère, la mère et le petit garçon sortent ensemble. Ils sont si bien vêtus que nul ne songerait à les plaindre!

Et, à chaque fenêtre de ces maisons modestes et très peuplées, je vois apparaître des familles semblables, souriantes, unies, entre des cages d'oiseaux et des pots de fleurs. Voilà la vraie France, celle que quelque romancier de talent devrait révéler à l'étranger, à la place de l'autre... qu'ils inventent!

... Il m'a répondu... J'attendais cette lettre. Pourquoi ai-je donc ressenti une telle émotion en reconnaissant son écriture?

Il répond d'abord à ce que je lui disais. Puis il ajoute : « Maryla, pourquoi êtes-vous partie? Que se passe-t-il? Qu'y a-t-il entre Bosak et vous? Il m'a dit avoir reçu de vos nouvelles, et que vous alliez rentrer. Est-ce vrai? Je sens que non, et que Bosak ignore jusqu'à votre adresse. Vous l'avez donc fui, Maryla? Mais on ne fuit pas un frère! Il vous est donc étranger? Alors?... Se peut-il qu'un étranger vive sous votre toit? Quelle est cette énigme?

« Ne pouvez-vous vous confier à moi, chère enfant? Qu'est-ce qui vous effraye et vous menace?

« Votre pensée ne me quitte pas. Je souffre avec vous, en vous. Ne puis-je aller vous rejoindre? Dites, voulez-vous, Maryla? Si vous saviez quelle tendre amitié j'ai pour vous. »

Ne lui dois-je pas la vérité entière?

Il souffre... Que veut-il dire? Je ne puis croire qu'il m'aime. J'ai à la fois tant d'orgueil devant la

vie et tant d'humilité devant l'amour!... Je ne puis croire que j'aurais un jour le pouvoir presque divin de créer du bonheur, de prendre à deux mains la destinée d'un autre et de la repétrir dans la lumière pour en sortir ce chef-d'œuvre : le bonheur!

Il me semble que j'aurais des gestes hésitants et gauches comme ceux d'un enfant.

Bien des regards m'ont dit : « Vous êtes belle! » Mais qu'est cela sans la science de la vie?

Ah! les brouillards de Pratoline m'ont trop tôt caché la lumière! Un jour est venu où, pour la voir, je suis montée sur le calvaire de ma patrie. Je n'en suis plus redescendue. Qui m'y rejoindra?

Une grande paix est descendue en moi parce que je lui ai tout révélé. Je le devais. Et cela me donne un étrange sentiment de sécurité... Je ne sais pourquoi. Il me semble que je me suis déchargée de mon destin dans ses mains...

L'esprit plus libre, je suis sortie dans Paris ces deux dernières journées. Il y a deux ans, j'y ai déjà fait un assez long séjour, je connais le Louvre et Notre-Dame, j'ai admiré ces deux grands poèmes de pierre qui chantent les deux puissances de la France ancienne : la royauté et la foi.

J'ai vu, sous *l'Etoile*, l'ombre obsédante de Napoléon, je connais de Paris ce qu'un étranger doit en connaître. C'est pourquoi j'ai voulu, pendant ces dernières journées, découvrir son âme dans son peuple.

Mélée à la foule du boulevard, du métro et du cinéma, j'ai regardé, écouté, noté. Et il me paraît que les traits caractéristiques de ce peuple sont l'activité, la bonne humeur et l'impressionnabilité nerveuse des surmenés. Il possède aussi une douceur, une sentimentalité latentes qu'il révèle dans son culte pour les fleurs et pour les animaux.

Les fleurs brillent sur de bien humbles vêtements; les chiens, les chats, les chevaux même sont l'objet de soins touchants. Il n'est pas rare de voir les passants aider un cheval trop chargé, en se joignant à son conducteur pour pousser la roue.

Un cheval tombé n'est jamais battu mais secouru; des mains apitoyées le caressent au passage; des mots d'amitié lui sont prodigués.

Drôle de peuple! tout à l'heure il houspillera fort injustement un agent qui exécute des ordres légitimes!

Ce peuple de Paris est un enfant terrible dont le cœur seul a raison et qui n'écoute que la raison du cœur! Il aime le panache sans trop regarder sa couleur. Il se chamaille sans méchanceté, et s'unit avec enthousiasme quand la patrie est en danger. Hors du danger il doit être assez difficile à gouverner; le peuple berlinois, si discipliné, si déférent devant le moindre représentant de l'autorité, m'a donné une impression toute contraire.

Et cependant, lequel des deux a vaincu?

C'est que toute force vient du cœur: la certitude et l'amour font des miracles. Le peuple français peut *blaguer* les plus nobles sentiments: il croit comme à un dogme à l'immortalité de sa patrie. L'Allemand ne *blague* jamais, mais il peut douter, il a douté. Ce journal ne m'intéresse plus: j'attends sa lettre à chaque courrier...

## IX

## Retour...

Comme il pénétrait dans sa chambre, Yves Lauthier y trouva la domestique. Elle s'excusa, croyant « monsieur Lauthier » parti pour la plage. Elle pourrait revenir après, si « monsieur » le préférerait.

Il y consentit et s'assit devant sa table. Une lettre commencée y était étalée.

— Quelle imprudence! murmura Lauthier.

« Cette femme ne l'aura-t-elle pas lue? Sans doute, je n'ai pas encore écrit l'adresse, mais ce nom si particulier de Maryla que j'ai dû placer dans le corps de la lettre...

Il se relut, hocha la tête et se remémora certains détails qui révélèrent chez Louise une hypocrite curiosité. Puis il s'apaisa dans la pensée que cette femme ne pouvait connaître Bosak, et il acheva sa lettre.

... « Dites oui, Maryla, soyez ma femme, acceptez mon amour et ma protection, ma chérie! Qui donc oserait vous faire du mal désormais?

« Je vous aime, avec humilité, avec adoration. J'ai souffert et je ne suis plus très jeune.

« Demain je serai vieux. Acceptez-vous de cheminer alors aux côtés d'un vieil homme, dont vous serez toute la joie?

« Ne vous attristez pas, chérie, je dois vous dire ces choses. Je ne puis, sans malhonnêteté, passer sous silence cet avenir auquel vous ne songeriez peut-être pas

« Dites, Maryla, voulez-vous de ma pauvre vie? Croyez-vous en ma fervente tendresse? Puis-je aller vous rejoindre, maintenant? »

« Répondez par courrier, ma chérie, et laissez-moi baiser longuement vos petites mains. »

Le surlendemain au soir, Maryla Jagmin arrivait au Tréport, elle se présentait à l'hôtel et demandait à voir Yves Lauthier.

— Il n'est pas là! Il est sorti! lui fut-il répondu.

Son désappointement éteignit la lumière que le bonheur faisait flotter sur son clair visage. Quelqu'un le remarqua et dit, complaisamment :

— M. Lauthier doit être sur la falaise. A cette heure, il y monte chaque jour.

— Merci! répliqua la jeune fille déjà rassérénée.

Arrivée depuis quelques instants à peine, en habit de voyage, sans apprêts et sans coquetterie, déjà tyrannisée par l'amour, elle entreprit de gravir aussitôt l'escalier de la falaise. Trop obsédée pour regarder le paysage, elle marchait les yeux mi-baissés, mais avec l'impression que l'horizon s'élargissait à chaque marche et l'éclairait jusqu'au fond de son âme.

Arrivée à la première plate-forme, la fatigue l'obligea à s'arrêter et elle regarda le large éblouissant qui balançait doucement et maternellement le soleil.

Les émeraudes de la mer normande semblaient, à l'ouest, supporter une nappe de perles roses qui était le reflet d'un couchant assez pâle; les larmes de la prochaine averse tremblaient déjà dans la fine résille des brumes et le vent tiède parlait d'orage.

D'un regard, Maryla avait parcouru la plage, à l'endroit que fréquentait Yves Lauthier, puis, joyeuse, ailée, elle avait repris son ascension.

Au sommet de la falaise, le vent fut si brusque,

qu'il enleva son chapeau, et qu'elle dut courir pour le rattraper.

Un instant elle redevint la sauvage adolescente de Pratoline, et tête nue, les cheveux fous, rose et animée, elle se trouva par hasard devant Yves Lauthier, qu'un repli du sol lui avait caché.

Pensif, son livre feuilleté par le vent, il regardait la mer.

— Vous ! vous ! s'écria-t-elle les mains tendues.

Mais elle s'arrêta, les yeux agrandis par l'épouvante : Yves Lauthier n'avait pas répondu à son geste et, très pâle, il la regardait comme une étrangère.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle brièvement. Elle avait accoutumé de cacher sous une grande sécheresse de ton le délire de sa pensée.

Cela lui donnait le temps de se ressaisir. Ainsi, en un instant, la faible femme qu'elle avouait être faisait place à une créature volontaire, disciplinée, calme, passionnée, et elle était pareille à un marin qui, réveillé en plein rêve, trouve sur-le-champ l'autorité et les mots que réclame la lutte.

— Qu'y a-t-il ? répéta-t-elle.

— Rien... Rien que la souffrance... et le mensonge ! dit-il avec lassitude.

Ses yeux étaient moins sévères. Il observait avec surprise celle qui, mortellement blessée, demeurait calme et fière, dans l'attitude d'un juge et non d'une coupable.

— Le mensonge ! s'écria-t-elle, qui donc vous a menti ?

— Vous le savez, Maryla !

— Comment le saurais-je ? Si quelqu'un ment ici, n'est-ce pas vous qui, après cette lettre, osez...

Sa voix devenant peu sûre, elle s'arrêta un instant et voulut continuer.

— Asseyez-vous, Maryla ! ordonna Lauthier. Vous savez bien que je ne vous ai pas menti.

— Moi non plus !

— De grâce, laissez-moi parler. Depuis hier je vis un atroce cauchemar. Je croyais avoir souffert, j'avais souffert sans doute, mais entre cette souffrance-là et celle que je ressens... il y a la différence qui sépare une plaie vive d'une morsure venimeuse... La jalousie, la délation, la méchanceté, toutes ces pauvres choses humaines, toute cette ordure...

— Bosak vous a dit quelque chose? dit Maryla avec stupeur.

— Qu'importe le nom, Maryla! Ecoutez-moi! Un soir de septembre, en 1917, un Anglais du nom de James Perry... Vous rougissez, Maryla?... Vous baissez les yeux? C'est donc vrai? Mais répondez donc! cria-t-il en saisissant ses poignets.

Sa pâleur était devenue grise; toutes les violences héréditaires de l'homme s'épalaient sur ses traits bouleversés. Avec calme, le regardant bien en face, Maryla répliqua :

— Continuez!

— Mais dites-moi tout de suite que ce n'est pas vrai! cria-t-il.

— Pourquoi? Vous ne me croiriez pas! ou, si vous me croyiez, ce serait pour peu de temps. Continuez! continuez! je veux tout savoir!

Avec effort, il reprit :

— Cet Anglais sortit de l'hôtel accompagné de deux jeunes femmes vêtues de blanc et de la petite fille... Ils montèrent tous sur la falaise et en se promenant ils attendirent la nuit. Puis ils s'assirent, là où nous sommes, Maryla! est-ce vrai?

— Ce peut être vrai, avoua-t-elle.

Une curiosité intense luisait dans ses yeux. De toute évidence, la fin de cette narration l'intéressait passionnément.

— Nous sommes montés ensemble sur la falaise, le soir, quelquefois! Mais continuez donc! Que vous a-t-on dit?

— Que l'une des deux jeunes femmes s'est levée pour suivre la petite fille qui voulait courir sur la prairie... L'autre est restée... Quelqu'un la vit, quelques instants plus tard, dans les bras de ce Perry, acceptant ses baisers... Mais laquelle de vous deux? On n'a pas vu son visage... Je souffre... Je ne veux pas... Ayez pitié, Maryla!

Il l'implorait maintenant du geste et du regard, de ses yeux qu'elle avait rêvé de baiser doucement aux heures de tendresse.

Et, le cœur déchiré, elle comprit qu'il l'implorait pour la morte, pour son passé de confiance et d'amour, pour Jacqueline, dont il voulait qu'elle proclamât l'innocence à tout prix!

Frappé dans le culte qu'il lui avait voué et dans son orgueil d'homme, il voulait arracher ce trait mortel, fût-ce en déchirant à jamais son cœur.

Silencieuse, Maryla Jagmin contemplait son amour avec le détachement navré et la douceur poignante des agonisants devant leur dernière aurore.

Près de lui se dressait, gigantesque, dans les plis de son suaire, cette morte qui voulait vivre...

Soudain, Maryla aperçut ses mains vivantes abandonnées sur ses genoux et, comme dans un miroir, tout son jeune corps qui voulait vivre aussi, qui avait, à la vie, des droits autrement sacrés que ce fantôme!

Son passé mélancolique, fait d'abnégation et de sacrifices, lui pesa comme une stèle; elle sentit grandir en elle une furieuse révolte, et la vie, toujours comprimée en elle, choisit cette minute pour entonner son chant le plus passionné...

— Yves... vous croyez... vous doutez... Que voulez-vous que je dise? balbutia-t-elle penchée vers lui.

Et, avec sa tête dorée, fraîche et nue comme une

tête d'enfant, elle offrait son humble amour, sa douleur et sa supplication.

La dernière clarté du couchant se jouait dans les larmes contenues de ses yeux verts qui apparaissaient comme un tendre gazon sous la rosée matinale.

Avec la nacre de sa chair, les pourpres de ses lèvres et la blondeur végétale de ses cheveux tressés, elle était comme la nature faite chair et séduction auprès de cet homme en délire.

Il tressaillit, dégagea ses mains emprisonnées dans les mains suppliantes de la jeune fille et répéta :

— Ayez pitié! Tout ce passé d'amour... cette confiance... et ma fille... Elle a ses traits et son âme... Tout serait un mensonge... Je n'aurais plus rien... Pas même mon passé...

Pâle, les yeux fixes, Maryla Jagmin l'écoutait mendier pour son passé, supplier pour qu'elle rendit son honneur à la morte en lui sacrifiant le sien! Il paraissait l'avoir oubliée, elle qu'il prétendait aimer, elle qui vivait, qui était son radieux avenir... Comme il la sacrifiait à l'autre, sans hésiter, poussé par son orgueil d'homme et par le souvenir de son culte pour la morte!!

Un travail brutal, comparable à un déchirement, se faisait dans l'âme de Maryla.

Le devoir lui apparaissait, non doux à accomplir, mais inévitable comme un abîme dans lequel elle devait se jeter pour fuir le déshonneur. Elle croyait voir le geste suppliant de Jacqueline, les yeux innocents de son enfant, et les lèvres de son grand-père Sylvuch qui murmuraient : « Sacrifice! Honneur! Telle est notre devise! Va! »

— Ayez pitié, de moi! Quelle est celle de vous deux qui était ici... à cette place... avec cet homme? supplia une dernière fois Lauthier.

« Je ne croyais pas qu'un tel problème pût être

posé... Quoi que vous disiez, Maryla... je vais souffrir... L'une ou l'autre... Vous n'avez pas nié... L'une ou l'autre est coupable!

D'abord silencieuse, Maryla enveloppa Lauthier d'un regard profond qui se perdit sur la mer pour revenir vers lui, meurtri, halluciné, comme un oiseau d'orage qui a failli sombrer dans la tempête. Puis elle dit, d'une voix étrangère à ses lèvres, une voix qui raillait pour mieux contenir ses sanglots :

— La coupable? Il n'y a pas de coupable... où votre imagination va-t-elle s'égarer? N'étais-je pas libre de me plaire en la compagnie de cet homme, de ressentir et de lui inspirer quelque attachement? de... de songer à l'épouser... Enfin n'étais-je pas libre?

— C'était vous? C'était donc vous, Maryla? murmura-t-il.

— C'était moi! répondit-elle en se redressant.

— Vous, à mes yeux si haut placée... Vous...

— Taisez-vous, Yves! ordonna-t-elle avec une gravité passionnée. Nous allons nous quitter pour toujours, car je vous connais bien... Mais quittons-nous sur un adieu sans amertume, sans reproche. Adieu... Yves...

La lutte était finie pour elle. L'amputation était faite, elle souffrait à peine.

Demain sans doute elle sentirait son mal, elle crierait de douleur, elle maudirait son sacrifice, elle tendrait ses bras vers lui, et elle les refermerait vides sur son cœur déchiré.

Demain...

Elle était calme. Debout elle assujettissait son chapeau et regardait la route inconnue qui redescendait vers la ville...

— Maryla! supplia Lauthier, depuis hier j'avais

imaginé cela... Ne partez pas... Je n'ai pas cessé de vous aimer... Ne partez pas ainsi, donnez-moi un peu de temps...

Elle répondit, déjà mi-retournée vers la ville, tout offerte au vent d'orage qui gonflait son manteau :

— Un homme comme vous n'aime pas longtemps une femme qu'il n'estime pas ! Restez seul, Yves, vous êtes assez tendre pour servir de mère à votre fille, adieu, adieu...

Quelle étrange attitude à cette coupable !

— Maryla ! Maryla !...

Comme le vent répète cet appel ! Il résonne aux oreilles de Maryla Jagmin tandis qu'elle descend l'escalier nouveau pour elle qui est accroché au flanc de la falaise. Et la ville lui est aussi inconnue ; et la mer est une immense chose vide de pensée, qui s'agite en vain, comme les frondaisons mortes des forêts sous le vent...

Des êtres passent qui n'ont rien de commun avec ce douloureux néant qu'est Maryla Jagmin ; les petits ont dans les yeux de l'allégresse, et les grands de l'ennui ; elle n'éprouve ni allégresse ni ennui ; elle est très occupée à prendre possession d'un moi nouveau qui doit s'établir définitivement dans la prison de son corps...

L'autre moi doit lui faire place. Il est mort, mais il est là, si lourd, et l'autre si exigeant... Se peut-il que dans l'espace de quelques minutes elle se voie imposer une tâche aussi difficile?...

Comme elle est occupée ! À ce point que ce n'est pas elle qui répond aux saluts des passants, elle ne les voit pas ; mais c'est sa tête, d'instinct, c'est un corps asservi... le somnambulisme de la douleur l'a envahie. Comment a-t-elle pu s'occuper à la gare de son bagage, et retrouver le chemin du Bois-de-Cise?...

Elle l'ignorera toujours !

Une heure auparavant, quelques personnes avaient remarqué l'allure extravagante d'un homme qui se dirigeait aussi vers le Bois-de-Cise, tantôt courant, tantôt s'arrêtant pour gesticuler comme au cours d'une discussion violente.

Il avait perdu son chapeau et l'étrangeté de son visage effraya deux enfants qui s'enfuirent la main dans la main. Ils l'avaient entendu crier :

— Elle va rentrer... Où irait-elle!... Je n'avais pas songé à cela... Je ne voulais pas ce mariage... Heureusement que Louise a vu... Mais la revoir, vivre près d'elle, obéir aux autres...

L'homme courait contre le vent, courbé, ramassé comme un bélier qui bondit. Son souffle était court; il serrait les dents entre ses lèvres contractées au point que ses maxillaires saillaient; sa cicatrice, tirée par le désordre des traits, avait l'air d'une cassure et des larmes en suivaient le sillon.

Comme il allait, halluciné, les yeux mi-clos, il buta contre une pierre et tomba sans paraître s'en apercevoir. Mais il resta mi-couché sur l'herbe et dit à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu :

— Ce soir, tu seras là peut-être... je vais fleurir la maison...

Il jeta un regard inquiet sur le plateau encore vert, mais sans fleurs, et il avisa, à la lisière du bois qui était proche, deux grosses touffes de gui portées par un acacia.

Courir vers lui, grimper le long du tronc avec une agilité simiesque fut l'affaire d'un instant pour Bosak. Un large rire satisfait détendait sa face plate. En franchissant le seuil de la maison il sifflait joyeusement...

Puis il s'affaira et dit à voix haute :

— Il faut ouvrir la fenêtre de sa chambre! Epousseter! Comme cette glace est terne! On s'y

voit comme au fond des temps... avec des figures de noyés... Elle ne veut pas briller! Est-ce qu'elle sera contente? Ce n'est pas ma faute!... Et puis sa blondeur l'éclairera! Maryla! Maryla!...

« Sa lampe est-elle pleine? Tiens! Il y a un papillon mort dans l'abat-jour... Voilà qui est bien! Et son lit? Qu'est-ce qui manque à son lit? Comme il est pauvre... Ce gui coupé en menues branches fait bien sur la couverture... Les vieilles femmes et les amoureux disent qu'il porte bonheur! Tu vois, Maryla? C'est moi qui t'offre du bonheur! Tu n'en croiras pas tes yeux!

« Il pleut... Elle va être mouillée... Il faudrait du feu, du bois, vite!

Quelques instants plus tard, agenouillé devant la cheminée bien garnie, il soufflait bruyamment dans le feu, gonflant ses joues avec une application d'enfant.

Il souffla si longtemps que la sueur perla sur ses tempes et autour de ses lèvres.

Il s'en aperçut, l'essuya avec soin, lissa ses cheveux et bourra sa pipe.

— La voilà... murmura-t-il. Qu'elle entre, la porte est ouverte.

— Bonsoir, Bosak! Tu as donc pensé à moi? dit une douce voix.

Et Maryla, toute blanche, ses blonds cheveux scintillant de pluie, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Et ce gui! Ce beau gui...

Bosak, qui l'examinait entre ses cils mi-clos, répliqua :

— Ma chère amie, les belles manières et moi, ça fait deux! Je me suis installé ici parce que ta cheminée est celle qui tire le mieux, et j'ai jeté au hasard sur ton lit une touffe de gui cueillie dans les bois. D'ailleurs, comment aurais-je su que tu rentrais ce soir?

— Je l'ignore, dit-elle en ôtant son manteau. Mais tu le savais!

Elle s'approcha de Bosak, plaça ses mains sur ses épaules et lui demanda d'une voix tremblante :

— C'est toi, n'est-ce pas, qui lui as dit ces choses?

Il haussa les épaules.

— Cet imbécile voulait t'épouser, je ne le voulais pas! Mais je ne souhaitais pas que tu reviennes, Maryla! Pourquoi es-tu revenue?

— Je n'ai plus que toi, murmura-t-elle, toi qui me veux du mal! Vois comme je suis pauvre! Je n'ai plus que toi qui me hais...

Elle parut attendre quelques instants une protestation de Bosak. Mais il se taisait en suivant du regard les volutes de la fumée.

Elle reprit pensivement :

— A trop souffrir, on ne sent plus sa souffrance. C'est comme un membre violemment arraché... Il me semble que j'assiste à l'agonie d'une étrangère dont j'ai pitié!

« Mais cette pitié ne va pas m'empêcher d'agir ce soir comme tous les soirs de ma vie; je vais ranger mes effets, chercher le sommeil, peut-être dormir, et me réveiller demain comme tous les matins.

« Et c'est là l'un des mystères de la douleur, qu'elle nous ravage sans que nous cessions d'être l'homme de tous les jours... Sans même que nous nous rendions bien compte de ce ravage.

« Nous sommes tous de pauvres êtres. La vérité est la pitié. La pitié de tous les hommes.

« Toi, tu n'as jamais pitié, Bosak; tu es comme une force de la nature, tu ne raisones pas, tu vas de l'avant, tu fais le mal sans même le voir.

« Tu sais, insista-t-elle en posant sa main sur le bras de Bosak, je l'ai sauvée!

Il tressaillit.

— Tu t'es accusée ? s'écria-t-il.

— Comment l'innocenter sans cela ? Il y a eu réellement bien des médisances chuchotées sur Mme Lauthier... Elle était si frivole, si inconséquente... Nier la réalité de ces ragots que tu as si élégamment recueillis, ajouta-t-elle avec ironie, c'était soutenir l'invraisemblable.

« Une seule chose était possible, me charger de tout, je l'ai fait.

— Et... il t'a crue ? demanda-t-il avec un étonnement d'enfant. Réponds-moi, Maryla ! Tout de suite, sans que tu insistes, il a cru que c'était toi ? il n'a pas eu un soupçon ?

— Non... soupira Maryla.

Bosak se leva et se promena avec agitation.

— C'est incroyable ! dit-il.

Puis il s'arrêta devant Maryla qui, adossée à la cheminée, baissait tristement sa tête pensive.

— Alors... c'est qu'il ne t'aime pas !

— Ah ! tais-toi ! implora-t-elle. Ce n'est pas vrai ! Tu veux donc tout me prendre, même le souvenir d'un rêve ! Tais-toi ! répéta-t-elle avec colère cette fois. Tu m'as fait trop de mal ! Par moments il me semble que le pardon que je t'ai accordé du fond du cœur fait place...

— N'hésite pas va ! dit Bosak d'une voix sourde. Tu me hais, n'est-ce pas, et tu aimes cet homme... C'est bien d'une femme, cela... Tu me hais, Maryla... C'est si naturel...

— Bosak ! murmura-t-elle. Tu es pâle ! Tu souffres ?

Il éclata de rire.

— Je souffre, tu souffres, il souffre, nous souffrons, avec ce verbe-là, chère amie, on résume l'histoire des hommes. Un mot suffit. Il y a bien encore le verbe haïr et le verbe aimer, mais c'est comme qui dirait les parents de l'autre ! Tu aimes cet imbécile, tu me hais, je souffre et tu souffres.

Et voilà. Notre histoire ne ferait pas un roman bien long!

— Je n'en suis pas sûre... dit-elle pensivement, en regardant Bosak.

— Tant pis, car tu te trompes, ma belle enfant; toi, tu as une âme compliquée. Pas moi. Je n'ai qu'une passion au cœur: l'Idée. Tout le reste m'est indifférent. Je suis comme un homme qui chemine sans bagages; toi, tu t'es imprudemment chargée de plusieurs fardeaux.

« Résultat: je te distancerai, je te vaincrai!

Elle eut un geste de lassitude et songea enfin à ôter son chapeau et son manteau mouillé par la pluie.

Elle apparut en jupe grise et jersey de soie blanche, ses formes parfaites moulées par ces simples vêtements.

Bosak s'empara de son manteau et alla le suspendre dans le corridor; puis il revint et voulut prendre le chapeau.

Maryla le regarda avec étonnement:

— Laisse donc! dit-elle. Je suis habituée à me servir seule!

— Ah! ah! répliqua-t-il en riant avec amertume. Pour la première fois que je m'essaye à faire le gentilhomme, tu me traites bien! Mais, tu as raison! Ce rôle me va mal. J'ai la tête d'un bouffon, ou, mieux, je ressemble à l'Homme qui rit, de ce Victor Hugo tant aimé des Français! Regarde-moi dans la glace, près de toi! De quoi ai-je l'air? Le monstre et la fée! Conte pour les petits enfants! Es-tu belle... murmura-t-il d'une voix étouffée.

Elle le regarda avec une pitié profonde, et dit avec douceur:

— Je ne sais ce que tu as ce soir, mais tu souffres! Va! laisse-moi! Va essayer de dormir, pauvre enfant...

Il la contempla longuement et sortit sans répondre.

Elle s'effondra alors sur un fauteuil, et pour arrêter les sanglots qui nouaient sa gorge, elle serra les dents, tendit sa pensée vers son pays, vers la tâche qu'elle avait à remplir : rentrer à Varsovie sans attendre même l'appel de Pilinski et le renouvellement du comité, aider ses amis à expulser les extrémistes et donner un nouvel essor aux Nouveaux-Philomathes dans le cadre de la paix glorieuse.

Sa volonté était si forte qu'elle arrivait à ne plus penser qu'à ses projets, mais comme on pense au son d'une obsédante rumeur.

Pas une seconde elle ne perdait contact avec sa douleur ravivée par un mot cruel. Il ne l'aimait pas...

Etait-ce vrai? Comme il l'avait délibérément sacrifiée au passé! Comme il avait souhaité sans hésiter que Jacqueline restât triomphante sur l'autel du souvenir!

Maryla Jagmin ouvrit sa fenêtre pour rafraîchir sa tête brûlante.

La pluie avait cessé, mais le vent, par rafales, faisait pleuvoir de larges gouttes arrachées aux arbres et qui tombaient sur les feuilles mortes dans un bruit de fin gravier. Le bois était noir et luisant, à cause d'une blanche clarté d'étoiles qui gainait les branches mouillées.

Cela faisait un univers d'encre et d'argent chevauché par un vent frais qui sentait la terre et les pourritures de l'automne; un univers que l'on sentait immense et qui se résumait en quelques lignes livides tracées sur de l'ombre.

Quel cadre pour l'agonie de l'amour... Accablée par sa détresse, la jeune Polonaise joignit les mains et, comme les foules croyantes d'Iasna-Gora, elle murmura plaintivement :

— O Pani! ó Pani!

Et un secours lui vint aussitôt, car le visage de Sylvuch Kowal lui apparut au fond de son souvenir, avec cet énergique et doux regard qui commandait l'effort et versait le courage.

## X

### La lumière est morte.

Le lendemain, à l'aube, Yves Lauthier s'agita en gémissant sur son lit. Le sommeil serrait encore ses tempes dans son étau.

Il entendait des rumeurs confuses sans s'en expliquer la cause: coups de marteau d'un artisan, roulement d'une voiture, volets qui claquent... Quel artisan est déjà à l'ouvrage? Sur quelle route court cette voiture? Quel horizon découvrent ces volets en s'ouvrant?

Il l'ignorait, et le peu de conscience qu'il recueillait insensiblement au fond des songes lui conseillait de l'ignorer le plus longtemps possible.

Il sentait qu'au réveil il allait cruellement souffrir, et sa sensibilité se blottissait dans le sommeil comme un chien dans sa niche.

Il tendait sa volonté contre elle-même: ne pas se réveiller, rester entre ses draps un certain volume de chair et de sang inerte, insensible, sur quoi viennent se briser sans écho les vagues de la vie et la chanson des hommes!

Retarder l'échéance du réveil journalier, tricher avec l'existence, sentir longtemps la ciguë avant

de la boire, être lâche, lâche à souhait, comme un pauvre homme épouvanté...

Yves Lauthier sommeillait ainsi quand la femme de chambre qui avait l'ordre de lui porter son déjeuner à sept heures entra. Moins que le bruit de ses pas feutrés le choc des porcelaines ne réveilla le dormeur. Aussitôt une atroce sensation de souffrance le saisit à la gorge.

Il éprouva une furieuse colère contre cette étrangère, tourna le dos à la lumière qu'elle faisait entrer à flots et dit d'une voix brève :

— Apportez-moi un indicateur!

Cet ordre donné, il se trouva plus calme.

Partir! il allait partir! Se rejeter dans la vie fiévreuse de Paris! Essayer d'oublier, grâce au travail et à son enfant, la troublante et mensongère beauté de Maryla Jagmin!

L'indicateur lui révéla qu'il pouvait partir à midi et dîner le soir à Paris.

En hâte, il fit ses bagages, régla sa note et se dirigea vers la gare sans se retourner vers la mer. N'avait-il pas écrit sur sa page magnifique l'histoire de son malheureux amour? Et ne savait-il pas que la chanson de ses sirènes s'y mêle toujours à celle des flots?

Il était arrivé, et par la même route, à ce stade de souffrance atteint par Maryla; la stupeur, la désaffection de tout, le dégoût de l'effort, la certitude amère de l'irréparable se disputaient sa pensée.

Il sentait en lui une plaie non pas saine, mais enfiévrée par le venin du mépris : mépris de Maryla, mépris de lui-même qui s'était si lourdement trompé, mépris des autres...

Quel viatique pour sa vieillesse! Par ce mépris, d'ailleurs, son état d'âme différerait de celui de Maryla qui ne pouvait qu'avoir pitié de lui et de Bosak. Elle n'osait plus fuir son étrange compa-

gnon. Il souffrait si visiblement qu'elle ne pouvait, sans le livrer à la folie, l'abandonner à ses pensées morbides.

Chaque jour elle fixait sa fuite à une date qu'elle renvoyait le lendemain.

. . . . .

La douceur de cet automne fut telle que le rude Bosak lui-même parut influencé par elle. Insensiblement, ses manières changeaient. Il respectait la solitude de Maryla et, lorsque le hasard les faisait se rencontrer dans la campagne, il lui demandait l'autorisation de cheminer ou de s'asseoir près d'elle.

Un obscur travail se faisait en cet être fruste et sincère. Moins aveuglé par son énorme et puéril orgueil, il observait Maryla et paraissait frappé par sa douceur et l'élévation constante de son caractère.

Il la rejoignit un soir sur la plage, à l'heure où le soleil se pose sur les eaux vermeilles, léger comme un oiseau sur un buisson de roses. Tout flambait dans l'ultime lumière. Cet état particulier de l'atmosphère annonçait un changement de temps.

— Tu as de belles couleurs Maryla! remarqua Bosak en souriant.

— C'est le soleil! répliqua-t-elle. Veux-tu t'asseoir près de moi?

Il s'assit sans répondre, et après avoir médité les yeux baissés, comme s'il avait contemplé en lui-même l'image de Maryla, il reprit :

— Je comprends que ce Lauthier t'ait aimée, ne fût-ce qu'un moment. Mais toi? Je ne te comprends plus!

Il lui arrivait souvent de revenir sur ce pénible sujet, non par cruauté, mais avec l'obstination d'un enfant questionneur.

— Vois-tu, Bosak, répondit Maryla, il y a autant d'amours que d'êtres divers, et, dans un un être donné autant d'amours que d'objets de l'amour. Car on n'aime pas qu'une fois, mais plusieurs fois, et jamais de la même façon.

Comme il l'interrogeait du regard, elle expliqua avec simplicité :

— A quinze ans, j'ai aimé de toute la force de mon rêve un adolescent qui ne l'a jamais su et qui m'aimait aussi. Plus tard, à Varsovie...

— Tu as aimé Lengnich?... demanda vivement Bosak.

Elle secoua pensivement la tête :

— J'ai aimé la beauté de Brunnow... Parfois, quand nous parlions ensemble, ma pensée m'échappait parce qu'une expression nouvelle ou qu'un jeu de lumière éclairait son visage.

« Alors, je fermais un instant les yeux pour poursuivre ma pensée...

« Il me disait surpris : « Qu'est-ce, Maryla ? » Je lui répondais : « La fatigue... C'est passé ! » Et il croyait à ma fatigue, car il était sans fatuité.

— Il t'aurait aimée si tu avais voulu, Maryla !

— Peut-être... Mais j'ai beaucoup de timidité et de gaucherie devant l'amour, peut-être aussi une fierté un peu sombreuse... En outre, je pensais que nous nous devons tout à notre tâche, lui et moi ! J'ai essayé d'oublier et j'y suis parvenue.

« Et je l'ai placé sur l'autel inaccessible de mes divinités humaines !

— Mais celui-ci, Maryla ! Qu'a-t-il donc pour que tu l'aies aimé ?

— Peut-on savoir ! répliqua-t-elle rêveusement. Il est venu pendant une période de solitude et d'attente... Tu sais, les plus profondes amours n'ont pas de motifs !

— Mais il a vingt ans de plus que toi !

— Tu exagères un peu, Bosak ! Et puis qu'im-

porte! Est-ce que le cœur marche avec le calendrier? Est-ce qu'il raisonne?

— Il me semble que le mien raisonne! répliqua Bosak avec ironie.

— Bosak, aimes-tu quelqu'un ou quelque chose? Foi qui n'aimes même pas ta patrie!...

— Qu'est-ce donc que la patrie? Peux-tu me le dire?

— C'est la maison. Pourquoi chercher tant de définitions compliquées et savantes? C'est la maison, voilà! Avec tous ses souvenirs de famille, avec ses portraits d'ancêtres, son foyer qui ne s'est jamais refroidi, sa façade que chaque génération embellit. La maison! comprends-tu, Yanouch? (1) insista-t-elle, penchée vers lui, avec son charme profond de séductrice d'âmes.

« ...Nous ne sommes plus des nomades, dont la vaine patrie a pour frontière non l'infini, mais l'étroit horizon qu'ils peuvent embrasser lorsqu'ils s'arrêtent pour le repos du soir, cet horizon inquiet où peut-être l'ennemi rampe, et qui ne les défendra pas. Nous sommes des civilisés, Yanouch, et nous avons besoin de sécurité pour édifier l'œuvre délicate et inachevée de la civilisation.

« Ah! comme toi, je veux croire à l'universel amour! mais crois-tu que ses apôtres peuvent avoir les mains teintes de sang? Est-ce que Celui qui prêcha cet amour dans les plaines de Galilée vit couler d'autre sang que le sien? Lorsque tous les hommes seront sages et doux, je les appellerai mes frères et je les saluerai fraternellement de *ma* fenêtre!

« Et lorsqu'ils auront été plus que sages et doux, je veux dire justes et bienfaisants, je jetterai pieusement sous leurs pas des fleurs de *mon* jardin! Comprends-tu? Comprends-tu, Bosak? Si je

---

(1) Diminutif de Jan en polonais.

n'avais plus rien, que pourrais-je donner? Et que vaudrais-je, dans le concert humain, si je n'ai pas plus d'autorité que le miséreux qui passe?

« Je crois à la beauté de l'avenir des hommes, passionnément, mystiquement; nous marchons vers l'étoile, tous, tous, et son rayonnement est visible sur le front de quelques inspirés, qui nous devancent.

« Par le livre, par la parole ou par l'exemple, ils entraînent la pauvre humanité, à son insu peut-être. Pourquoi remplacer ces inspirés par des agitateurs? Ah! Bosak! Comme ils t'ont trompé!... Toi, si simple, si vrai, si bon...

— Si bon?... balbutia-t-il. Que veux-tu dire? Tu ne sais donc pas ce que... ce qu'ils... Cette chose que je...

— ...Que tu ne fais pas, Yanouch! Tu résistes et tu souffres! Et moi qui voulais partir, je reste.

Il hocha la tête, sans répondre; ses yeux fuyaient obstinément les yeux lumineux de Maryla.

C'était le soir, mais la mer était blonde comme à l'aurore. La jeune Polonaise y promena ses regards apaisés. Une pensée nouvelle éclosait dans leur azur comme une fleur dans une eau limpide : arracher Bosak à l'erreur, puis repartir avec lui pour Varsovie, lutter ensemble et triompher!

Elle reprit :

— Tu souffres, parce que tu hésites entre deux voies. Bientôt la vérité t'apparaîtra. Tu seras heureux...

Il la regarda avec stupeur.

— Le souhaites-tu vraiment, Maryla? Tu m'as donc pardonné d'avoir brisé ton amour? Est-ce possible?

— Mon amour vit toujours, murmura-t-elle. Tu n'as brisé que mon bonheur, ce n'est pas la même chose. Ce malheur-là me trouve forte. Je garde en moi une radieuse image... C'est l'essentiel, va!

« Je ne dois pas être née pour le bonheur, continua-t-elle pensivement. Je suis étonnée et gauche devant lui. Et puis... il me prend toute ! C'est mal, n'est-ce pas ? Quand sa lettre m'est arrivée, je n'ai plus pensé qu'à le rejoindre... Rêve, devoir, tâche à accomplir, tout était loin, si loin ! Quel piège que le bonheur ! Depuis j'ai tant pensé à ces choses ! Je me suis reprise, mais mon amour est intact... Ne mets pas de fleurs sur ma tombe, Bosak ! Celle qui est dans mon cœur me suffira...

« Rentrons, veux-tu ? Il fait presque froid !

— L'hiver sera bientôt là, répondit-il en se levant. Vois la couleur du bois ! Il est roux comme un renard ; le moindre vent fait bruisser les feuilles sèches... Sais-tu que notre hôtel va fermer ses portes ? Peut-être pourrais-tu prendre une domestique, une femme du pays, au cas où nous devrions passer encore quelque temps ici ?

Maryla le remercia par un serrement de main. Cohabiter avec ce fruste enfant du peuple qu'elle traitait fraternellement depuis des années ne lui était pas une grande gêne ; mais elle était heureuse qu'un tiers fût entre eux. Elle pouvait être malade et la santé de Bosak, surtout, l'inquiétait.

Il paraissait souffrir souvent de la tête. Ses idées manquaient de suite et de clarté, et sa mémoire était sujette à de singulières défaillances.

Insensiblement le géolier faisait place à un compagnon distrait que Maryla aurait pu fuir avec facilité.

Lorsque cette pensée l'effleurait, elle la repoussait comme une lâcheté : comment abandonner dans cette solitude et loin de tout secours ce pauvre être dont son œil exercé voyait le destin se dessiner ?

Il lui apporta un jour avec précaution une jeune hirondelle qui n'avait pu suivre ses compagnes. Elle était tombée dans le bois sur la mousse, mais

son aile, heurtée par quelque branche, était brisée et s'éployait comme un éventail.

— Pauvre petite ! s'écria Maryla. Je crains bien que nous n'arrivions pas à la faire vivre !

L'exilée refusa, en effet, toute nourriture. Au bout de deux jours elle était exténuée, sa tête inerte remuait sous les doigts comme un petit balancier et les yeux étaient deux perles noires ternies.

Après avoir médité longuement, Bosak emporta l'agonisante dans le bois et il la déposa doucement sur la mousse.

— Il faut, se dit-il, qu'elle meure contente !

Le lendemain, il découvrit à la place qu'elle avait occupée quelques plumes sanglantes : la fouine avait mangé l'hirondelle !

Bosak en eut un chagrin d'enfant.

— Tu es étrange, remarqua Maryla, tu pleures la mort d'un oiseau et froidement tu tuerais un homme.

— Au nom de l'Idée, oui ! avoua-t-il.

— Et qui t'affirme que cette idée est juste, Bosak ? Qui te dit que tu ne la renieras pas demain ? Oublie ces choses, repose-toi, accepte l'humble vie de tous les hommes !

— Mais il faut des audacieux ! s'écria-t-il. Sans eux, l'humanité s'enliserait dans la routine !

— Sans doute ! Mais toi et moi nous sommes peut-être trop petits... Vois comme ces luttes te brisent, et comme j'ai déserté au premier signe de l'amour !

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il avec un intérêt passionné.

Elle hocha pensivement la tête sans répondre.

Au-dessus d'eux, la fragile et blonde dentelle des feuilles laissait couler le soleil en larges nappes sur le sentier roux que parcouraient les pies sautillantes. L'on eût dit que le sentier jouait d'elles

comme une raquette de ses volants, jusqu'au moment où il les lançait vigoureusement sur la cime des acacias fleuris de guis. Quelques feuilles tombaient alors avec un petit bruit métallique. Le pas des promeneurs les faisait crier comme des soies épaisses qu'auraient froissées des mains impatientes.

La route était devenue visible, et la mer glissait son lumineux regard dans le bois dépouillé.

Un univers doux et doré, fragile et tendre, avait remplacé le paysage d'été, actif, ardent, mystérieux et frais. Il y avait peut-être plus de lumière à cause de la couleur des feuillages.

Il semble que la nature, voyant l'été finir, veuille revêtir la livrée blonde du soleil, et que, l'hiver, elle ne se couvre de neige que pour mieux réfléchir ses moindres rayons.

A-t-on jamais pensé à la terrible chose que serait la terre, l'hiver, si la neige était noire ?

— Maryla, supplia Bosak, tu ne m'as pas répondu !

— Que m'as-tu demandé ? dit-elle en tressaillant.

— Comment as-tu déserté quand l'amour est venu ?

— Ah ! Bosak ! Il a suffi qu'il fasse un signe pour que j'accoure sans même me demander si je pourrais épouser l'homme que j'aimais et continuer ma tâche... Il se peut que cela soit possible ! Mais je ne me l'étais même pas demandé... Il n'y avait plus rien que lui... Et maintenant... dit-elle angoissée, tu m'as fait tant de mal que parfois ta vue m'est pénible !... Pardonne-moi ! C'est comme une furieuse colère qui s'allume en moi ! Je crois que je...

— Que tu me hais ? demanda-t-il d'une voix sourde. Je le sais.

— Cela passe ! j'ai tant pitié de toi et de moi...

— Tais-toi, dit-il, avec agitation. Je ne veux pas de ta pitié ! Et puis, ce n'est pas moi qui te l'ai pris ! C'est une morte ! Tu as voulu sauver une morte ! Quelle folie ! Elle dormait si bien ! Tu as des idées extraordinaires ! C'est à l'autre qu'il faut en vouloir ! Pas à moi ! Maryla ! Quel est donc cet homme qui est allé au pôle Sud ? Je ne peux pas me rappeler...

Angoissée, elle répliqua :

— Tu te fatigues. Que vas-tu chercher là ? Viens ! rentrons, il est déjà quatre heures.

— Eh ! que m'importe l'heure, Maryla ? dis-moi ce nom, cela me fera du bien.

« Tu vas plus loin ? Alors, je te laisse, je me sens fatigué...

Elle quitta Bosak, qui paraissait s'absorber dans la lecture d'un journal, pour gravir la falaise. C'était chez elle un besoin physique de marcher, de lutter contre le vent ou la pluie lorsqu'une inquiétude quelconque entraînait une sorte de stagnation de sa vie intense ; un ralentissement dans l'ordre des idées ou des sentiments lui causait un malaise qu'elle combattait par le mouvement. Une fois de plus cette méthode lui fut salutaire. Elle eut du plaisir à marcher contre le vent, front contre front, comme si elle eût poussé vers la mer un obstacle de transparent cristal.

Par instant, cet obstacle cédait, puis il se tassait, se durcissait comme un solide. Il lui arrivait aussi de changer son plan d'attaque : il tournait brusquement Maryla et il la frappait sur la nuque comme une main taquine ; ou bien, se faisant tout petit, il gambadait à ses côtés comme un chien familier et toute la prairie frissonnait.

La mer était une immense chose grise, striée de blanc, plus balancée qu'agitée : une grande poitrine respirante. Il faisait doux près d'elle comme auprès d'une mère endormie.

Maryla songeait :

— Quel étrange destin m'est imposé ! Naguère, je fuyais Bosak ; maintenant que tout paraît s'arranger à Varsovie par la défaite de nos adversaires et que je peux songer à rentrer en Pologne, le devoir me retient près de Bosak. Sa vie est peut-être menacée ; une jeunesse sans frein a ruiné son corps ; il me paraît être à la période d'éréthisme qui précède la méningite aiguë. Comment obtenir de lui qu'il s'alite et se soigne ?

« Pauvre être ! Il m'aura fait bien du mal ! Ce rêve brisé !... Mais l'amour demeure ! Je vieillirai avec ce souvenir ! Mon foyer solitaire aura sa lampe, il y aura une belle fleur dans mon jardin secret.

« Un amour malheureux devient plus précieux, un jour, qu'un amour usé par la satiété. Il est la source fraîche mais pure où se reflète le front mélancolique d'un passé obstiné.

« Il reste inaccessible, mais comme l'étoile que la fuite du jour rend plus belle ! La jeunesse des dépossédés de l'amour est éternelle ! Elle s'assied sur leur tombeau, un doigt sur les lèvres et voilée...

« Les plus beaux cris de l'Humanité, c'est l'amour blessé qui les jette.

« Sans la douleur d'amour, que de chansons manqueraient aux amants eux-mêmes lorsque, fatigués de l'éclat du bonheur, ils recherchent le doux voile de la mélancolie ! O mon ami ! J'eusse certes préféré aux tristes richesses du souvenir la triomphante joie de vos caresses ! mais le choix ne m'en fut pas donné.

« Le nombre des élus du bonheur est si restreint que je n'ai pas pu m'y glisser ! Ils sont prisonniers d'une île merveilleuse dont une morte m'a défendu l'approche... »

Ainsi songeait Maryla Jagmin, experte à bercer sa douleur.

Le lendemain tomba une neige si légère, qu'elle ressemblait à un fin duvet.

Sur les arbres et les buissons, elle avait la grâce des clématites sauvages; le vol d'un oiseau la faisait choir en gros et rares flocons qui se fondaient en touchant la terre encore tiède.

Comme le soleil brilla aussitôt, l'on eût dit que des pétales de roses blanches étaient tombés du ciel pour une fête. La plupart des arbres, nus comme au début du printemps, paraissaient en fleurs, tandis que les chênes aux feuilles obstinées soutenaient dans la coupe d'or vieilli de leurs feuilles une perle éblouissante.

Cette blancheur délicate et morcelée allégea quelque temps le paysage des lourdes teintes de l'automne; puis il redevint roux et violent; les grands troupeaux gris et dorés qui, lentement, traversaient le bois se voyaient à peine.

Mais, çà et là, surgissaient la nerveuse silhouette d'un chien de chasse et l'éclair d'un fusil. C'était l'automne, effroi des forêts.

Malgré les avis de Maryla, Bosak voulut prendre son repas comme à l'ordinaire et sortir. Mais ses forces le trahirent. Il dut rentrer et s'alita.

— Qu'est-ce que j'ai? demanda-t-il brusquement.

— Peu de chose, va! répondit-elle en écrivant une ordonnance que la domestique attendait.

— On dit toujours ça! répliqua-t-il, en haussant les épaules. Et puis, qu'importe! Guéris ma tête, c'est tout ce que je te demande! C'est l'idée qui la brise! L'idée qui remue comme un battant de cloche!

— Calme-toi, Yanouch! supplia Maryla. Sois raisonnable, tout s'arrangera.

— Un vrai battant de cloche, Maryla! Il va de toi à eux, d'eux à toi, sans s'arrêter!... Tu avais raison, l'autre jour: les grandes idées ne sont pas

pour des simples comme moi, mais pour des cerveaux puissants, invulnérables. Ils ne se donnent pas, eux, on se donne à eux ! Ils dirigent, froidement... Ceux qui se donnent, les vrais croyants, les illuminés, comme dit la foule, en crèvent !

« Seulement, ils ont fait marcher la machine ! le charbon, grâce à eux, n'a pas manqué... En vérité, ma tête brûle. Je veux dormir. Laisse-moi.

Elle veilla près de lui une partie de la nuit, puis la domestique la remplaça. Pendant trois jours encore, l'état du malade resta stationnaire.

Maryla put aller respirer un peu l'air de la forêt. Elle rencontra le facteur, dont l'arrivée était le seul événement de sa journée monotone.

— Il n'y en a qu'une aujourd'hui ! dit l'homme d'un ton de regret, en fouillant dans son sac. Mais j'ai plusieurs journaux. Voilà le paquet ! Bonjour, mademoiselle Jagmin !

— Bonjour, mon bon Mayeux ! répondit-elle avec effort.

Cette lettre de Paris... Cette écriture...

Quand elle pénétra, une heure plus tard, dans la chambre de Bosak, ses traits reflétaient si bien l'intense émotion qu'elle venait de ressentir, que le malade dit plaintivement :

— Qu'y a-t-il encore ?

Et il ajouta, avec le ton railleur de jadis :

— Aurais-tu lu, dans le marc de café ou dans les cartes, que j'allais bientôt te débarrasser de moi ?

— Tais-toi ! dit-elle avec effort.

— Mais, j'y pense ! Ça coûte cher un enterrement, Maryla ! Il faudra peut-être m'avancer un peu d'argent, les...

— Tu te fais du mal ! supplia-t-elle, et tu me peines ! Mieux que toi, sans doute, je sais ce qu'est ton mal, et comment il faut le combattre ! Un

repos absolu te sortira de là ! Sois docile, Yanouch ; j'ai déjà tant de peine... soupira-t-elle.

Il parut n'avoir pas entendu et gémit doucement.

La nuit s'annonçait mauvaise. Maryla s'installa au chevet du malade, un livre aux doigts, afin de mieux combattre le sommeil. Elle avait avancé près d'elle une petite table, supportant la potion à donner à Bosak, puis un samovar ; enfin un sous-main, du papier à lettres et un encrier.

Vers onze heures, elle vit le malade endormi et déplia la lettre reçue quelques heures auparavant.

Des pensées inquiètes et passionnées passaient sur son visage pâle, comme sur le rivage l'ombre de l'oiseau des tempêtes. Parfois une larme l'aveuglait, qu'elle essuyait avec impatience. Afin d'y mieux voir elle poussa son fauteuil dans la zone de lumière rose que la lampe déversait sur la moitié de la chambre. L'autre moitié qui contenait le lit était protégée de la lumière par une écharpe violette que la jeune fille avait épinglée sur l'abat-jour. Cela faisait comme deux mondes différents, l'un abandonné à la mort, l'autre où la vie s'était réfugiée avec Maryla.

*« J'ai lutté contre vous, je suis vaincu ! écrivait Lauthier. Je vous ai fuie et en réalité vous m'avez suivi, plus tendré et plus belle, plus grande aussi, Maryla ! Car vous auriez pu vous innocenter par un mensonge, accuser Jacqueline ! Vous l'avez dédaigné... »*

*« Et cet amour que vous veniez m'apporter d'un si bel élan, vous l'avez sacrifié au devoir d'être vraie, à ce respect que les grandes âmes ont de la vérité, même quand les morts seuls en sont les témoins ! »*

*« D'abord obsédé par la pensée de cette révélation, je ne remarquai pas la noblesse de votre attitude. »*

*« Ici, dans ce Paris qui met si bien à leur place les choses de l'âme à cause des points de repère qu'il »*

*offre, je vous ai vue plus grande, Maryla! Et plus noble que toutes les femmes!*

« *Voulez-vous oublier que je fus si sévère?*

« *De quel droit vous jugeai-je? Que suis-je moi-même et que sais-je de votre vie? Combien de fois avez-vous dû lutter victorieusement contre l'amour avant de succomber? Ma vie fut donc si exemplaire que j'ose vous condamner? Et cela au moment où votre éclatante loyauté s'affirme?*

« *Quel plus sûr garant aurais-je de votre fidélité que cette loyauté-là?*

« *Je vous aime, Maryla! Le seul fait de vous écrire ce mot allume comme une lumière dans ma nuit. Vous êtes ma vie, la fraîcheur et la chanson de ma vie!*

« *Si vous le voulez bien, je serai votre grand ami, compréhensif et tendre! J'irai à votre pas! j'aurai vingt ans si vous m'aimez! Nous travaillerons ensemble pour nos deux patries, notre vie se partagera entre elles. Je vous protégerai, je vous délivrerai, chère petite âme d'apôtre!*

« *A la puissance de votre foi, vous joindrez celle de l'argent, puisque j'en ai un peu...*

« *Pardonnez-moi de vous dire cela.*

« *Mais ne faut-il pas que vous voyiez clairement, comme je le vois, l'horizon de notre vie?*

« *Notre vie?... Dites, Maryla, voulez-vous?* »

Et comme si elle répondait à l'absent, Maryla Jagmin murmura :

— Non! Oh non! Pas ainsi! Pas avec cet atroce malentendu! Vous vous donnez des raisons à vous-même! Vous cherchez des excuses à votre amour, Yves! Pas un instant, la pensée ne vous a effleuré que je vous avais menti, que c'était elle, la coupable! Vous me mépriserez un jour! Votre jalousie s'éveillerait au moindre mot, au moindre geste!

« *La liberté d'allures que m'a donnée ma vie de travailleuse, vous la condamneriez, vous me com-*

pareriez à Jacqueline... et c'est moi qui aurais tort!

« Notre union serait vite douloureuse, votre cœur est si ombrageux, Yves! Il donne tout, mais il demande tout!

D'un geste brusque la jeune fille se penchait sur sa feuille blanche, traçait deux mots et s'arrêtait.

Elle luttait contre elle-même avec une violence qui lui meurtrissait le visage comme une insomnie ou une fièvre.

— Je dois répondre! Mais quoi? Où est la vérité? Si je dis oui, suis-je sûre de garder toujours mon secret? N'accuserai-je pas un jour Jacqueline, misérablement, pour me défendre contre un soupçon injuste?

« Porter à la fois le passé et l'avenir d'un être aimé, avoir le pouvoir de le dépouiller entièrement, toute ma vie maintenir au prix de mon repos ma rivale sur un piédestal... le pourrai-je?

« Si j'hésite à répondre dans le calme et loin de lui, que sera-ce au cours de ces discussions passionnées et cruelles qui peuvent s'élever entre nous?

« Heureuses les femmes qui ont des rivales de chair qu'elles peuvent combattre!

« Si je *la* frappe un jour, ne sera-t-il par trop tard et Yves me croira-t-il? Mais non... Je ne parlerai pas! Toute ma vie je la jalouserai, elle dont il garde le culte intact...

« Je ne peux pas, je ne peux pas...

« Bosak l'a dit: je ne suis qu'une femme qui aime et non une héroïne. Mon sacrifice me remplit de révolte... La jalousie tord mon cœur dans ses mains sèches... Son amour sera un jour descendant... Je ne veux pas!

« Les hommes ont pour les femmes qu'ils ne croient pas irréprochables un mépris souriant devant lequel je ne m'inclinerai pas!

« Alors?... La vérité... Jacqueline... la falaise... la faute de la morte... »

Terrassée par la fatigue, Maryla s'endormit. Renversée sur son fauteuil, la tête penchée sur l'épaule, les sourcils froncés, et les cils emperlés de pleurs, elle dormait comme un enfant après un chagrin, et si profondément que la voix plaintive du malade ne la réveilla pas.

Alors, la blancheur du lit s'agita et Bosak leva la tête en gémissant.

— Elle dort... murmura-t-il.

Ses yeux brillants et vagues contemplaient Maryla, dont les cheveux tressés tombaient sur la poitrine doucement soulevée.

— Elle dort!... répéta Bosak. J'ai soif... Je vais essayer d'atteindre ma tasse...

Il rejeta ses couvertures et, les dents serrées, il contempla avec hébétude l'abîme qu'était pour lui l'espace qui le séparait du plancher.

Son corps ne lui pesait pas, au contraire! Il paraissait de molle laine et surmonté par une tête de plomb, dont l'énorme poids menaçait de tout entraîner.

Et puis, il y avait ce tournoiement intermittent... cette malice des choses familières et grimaçantes... ce grand vaisseau terrestre qui tangue et roule... Comment dans ce tourbillon saisir un objet?...

Bosak parvint près de la table et son regard tomba sur la lettre d'Yves Lauthier.

— Lui... lui qui écrit... balbutia-t-il.

Vacillant comme un homme ivre, il parvint, après des difficultés inouïes, à lire les trois premières lignes.

— Je comprends... Il l'aime encore! dit-il en claquant des dents. Il te demande d'être sienne, quand même... Mais tu ne veux pas, puisque tu as pleuré... Et tu as l'air si triste, Maryla, ma chérie, mon amour... Qu'a-t-il fait pour te mériter? Que

je souffre !... Ce tournoiement des choses me tue... Encore un instant... Que je baise l'ourlet de ta robe... ou une boucle de tes cheveux... Que tu es belle, ma bien-aimée... Ce que je souffre n'est rien... La vie vaut qu'on la vive... à cause de l'amour... Ma bien-aimée... Ils m'avaient dit de te rejoindre pour te surveiller... Oh ! ces meubles qui dansent !... Puis ils m'ont écrit de te faire disparaître... J'étais fou d'épouvante... Te tuer, moi ! moi...

« Ces cloches qui sonnent me rendent fou ! Ma chérie ! j'ai voulu obéir malgré l'horreur, puis me tuer après...

« Un jour, comme tu étais assise au sommet de la falaise... je me suis approché sans bruit... pour te pousser dans l'abîme...

« Ange !... Est-ce que tes ailes se seraient ouvertes ? Je sentais en moi la tenaille de l'épouvante... Je serrais les dents... Mes tempes battaient... J'ai ouvert les bras pour te saisir... Et j'ai perdu la notion des choses. Je suis devenu aveugle et sourd à cette vie misérable... Je suis tombé près de toi, foudroyé...

« Tu m'as relevé, tu m'as soigné, ma bien-aimée... moi, moi ton assassin ! Et cependant tu avais compris ! Oh ! ton regard ! ton regard de folie, d'effroi et de pitié...

« Maryla, mon amour...

« Je veux réparer... Réparer ! Encore un instant !... Nul ne t'a aimée comme moi... Où est le papier à lettres ?... Je veux te savoir heureuse... Je t'ai tant aimée !... Dès toujours !... Je suis venu croyant te haïr... te châtier... C'était pour te revoir... Je me mourais sans toi... Là ! l'adresse est mise ! Ça monte et descend... mais on lit bien...

« Dieu ! je meurs... Si quelqu'un pouvait soutenir ma tête... arrêter ces choses qui tournent...

« Quelques lignes... Que je trace quelques lignes seulement... Avant de mourir...

« Là ! J'achève...

« Maryla ! Secours-moi, aide-moi !... Je suis dans mon lit ?... Il y a donc des anges pour aider les agonisants ?...

« Maryla !

Une douleur plus aiguë lui arracha un cri qu'il étouffa sous ses couvertures. La lucidité qu'il gardait encore tenait du miracle. Il songeait confusément à la fatigue de Maryla et il ne voulait pas l'éveiller ; mais il lui parlait encore en un murmure plaintif :

— Tu ne sauras pas mon secret ! Celui auquel je te rends ne t'aime pas comme moi !... Moi seul, moi seul ai su... avec adoration... avec épouvante... Comme si de moi à toi... l'amour était sacrilège... La vie pourrait être belle dans ce vaste monde, si les cœurs étaient simples et purs... Dieu !... Quand sera-ce fini !... Vite !... Maryla !

La jeune fille se redressa soudain, effrayée.

— J'ai dormi ! Et tu souffres davantage, mon pauvre enfant ! dit-elle en soulevant la tête fiévreuse qu'elle appuya sur sa poitrine.

Il ferma les yeux et cessa de gémir. Une mystérieuse lumière passait sur son visage ingrat.

— Tu es mieux ? demanda-t-elle.

— Oui... dit-il faiblement. Mais je veux que tu me laisses un peu... C'est au tour de Marie-Jeanne à veiller... va dormir.

— Jamais ! répondit-elle.

— Je vais donc mourir ?... Non ?... Eh bien ! prouve-le... va-t'en... je le veux... tu me fatigues... Va...

La jeune fille n'osa plus résister et alla réveiller la domestique à qui elle donna quelques instructions et l'ordre de l'appeler à la première alerte.

Puis elle rangea la table et partit, la tête retournée vers Bosak, qui paraissait plus calme.

Mais, dès qu'il se vit seul avec la domestique, il l'appela.

— Prenez cette lettre... là... sous mon oreiller... Vite... Ma pensée m'échappe... Vous l'enverrez sans le lui dire... C'est pour son bonheur... Jurez-moi... Il ne faut pas tromper un mourant... Cela porte malheur... Jurez !

— Je le jure ! répliqua la paysanne effrayée.

Alors Bosak retomba sur son oreiller ; et lente et régulière s'éleva dans la nuit cette plainte par quoi certains agonisants signalent les brouillards de la mort, comme les navires inquiets égarés dans les brumes jettent la plainte des sirènes.

Lorsque le prêtre eut visité Bosak, le Polonais eut encore quelques instants de lucidité et sourit faiblement à Maryla.

— Je tiens pour le plus beau de la terre, dit-il, certain petit village tout rempli de ruisseaux.

« Tout rempli de prés brillants, tout émaillé de la fleur humide du muguet, tout verdoyant de sapins, de framboisiers, de pins, où la rose des champs s'épanouit solitaire, où les bouleaux sont les amants des sources brillantes... (1) »

— Oui, oh oui ! murmura Maryla en pressant sur son sein la tête brûlante. Ton village est le plus beau ! Ta patrie la plus belle !

Il y eut un silence troublé parfois par la plainte du mourant. C'était l'aurore ; une écume rose flottait sur les chênes roux qu'encadrait la fenêtre ; et le vent du matin mariait au large murmure de la mer la chanson d'un berger et le rire des clochettes.

— Quelle est cette musique ? murmura l'agoni-

---

(1) J. Slowacki : *Benjowski*, chant XXIII. Traduction W. Gasztowtt.

sant. Maryla! quand mes yeux... ne te verront plus... veux-tu les fermer... sous tes lèvres.

Sans répondre, car toute sa peine écrasait sa voix, elle baisa le front jauni comprimé par les tempes creuses. La poignante douceur de cette mort la bouleversait, et ses regards navrés erraient du mourant à la fenêtre où triomphait le jour.

— Maryla! reprit Bosak, croirais-tu... que pour la première fois de ma vie... je suis heureux?... c'est un peu tard... mais c'est déjà beaucoup, n'est-ce pas... que de finir dans la lumière?...

— Ne parle pas! ne parle pas, mon ami! supplia la jeune fille.

Elle essayait doucement le front moite du mourant et le tour de ses lèvres qui bleuissaient.

— Je suis heureux, répétait Bosak, et je ne voudrais pas mourir... tu comprends? c'est si dur... Heureux pour la première fois.. Et partir... Et te laisser seule! Je vais te donner tant de soucis, Maryla... Et l'argent?... Mon Dieu, mon Dieu... Je n'y avais pas pensé... L'argent! En auras-tu assez? C'est si cher cet enterrement... Je ne voudrais pas te coûter cher...,

« Fais tout bien simplement : du bois de sapin et la terre... la terre... c'est doux et frais... j'ai quelque argent dans ma valise... Y en aura-t-il assez? insista-t-il, obsédé par ce nouveau tourment.

— Tais-toi! gémit-elle en pleurant. Pour que tu vives, je mendierais plutôt. Yanouch! mon seul ami... mon ami... Tout m'est enlevé...

Ses faibles nerfs de femme triomphaient d'une volonté trop longtemps en alerte. A genoux au pied du lit, elle en mordait les couvertures pour étouffer ses sanglots, et son front roulait, pauvre épave, dans la main creuse de Bosak.

— Si je tentais une nouvelle piqûre? songea-t-elle soudain en se levant.

L'immobilité du mourant l'épouvantait. Elle vit soudain, sur l'immense horizon de ces yeux qui allaient se fermer, monter, grave et majestueuse, l'aube grise de la mort.

— Yanouch! cria-t-elle en étreignant ses épaules, si lourdes...

— Ecoute... Maryla... La Pologne est immortelle; n'est-ce pas?

— Elle est immortelle, répondit avec ferveur la Polonaise.

Les dents serrées, du fond de la mort, sourdement, il mâcha quelques mots mystérieux; et ses traits se détendirent dans un définitif sourire.

Ainsi mourut Jean Bosak. L'âme de l'enfant prodigue allait rejoindre les bataillons sacrés des croyants disparus qui avaient assisté la Pologne esclave et couronné la Pologne libre.

## XI

Lorsque la terre eut jeté sur Bosak son rideau sombre fleuri de chrysanthèmes, Maryla ferma les yeux pour revoir cet ingrat visage; et il lui fut restitué non dans son primitif désordre, mais revêtu de la beauté qu'il eut à sa dernière heure, sous la lumière de la foi recouvrée. Une joie poignante gonflait le cœur de la Polonaise. L'enfant prodigue était rentré dans le sein de la patrie; ce qu'elle avait obtenu là, rien ne lui défendait d'espérer l'obtenir avec les masses, dont l'impulsif, crédule et généreux Bosak était comme un symbole.

La tâche qu'elle rêvait d'accomplir n'était donc pas une chimère! Un vaste groupement qui tendrait à maintenir ici, à ressusciter là, l'âme de

l'ancienne Pologne verrait ses efforts couronnés de succès...

Elle et ses amis travailleraient dans le seul ordre patriotique et moral, laissant à d'autres le soin de veiller, dans un sincère amour de la paix, au réveil politique et économique de la Pologne.

Maryla quitta le cimetière sans déchirement, tant Bosak vivait désormais en elle, et elle reprit avec courage le chemin de sa maison.

Il se livrait au ciel une bataille acharnée entre l'azur et des hordes de nuages noirs qui essayaient de se rejoindre pour cacher la lumière. L'instant était proche où, agglomérés comme les moellons d'une voûte gothique, ils allaient séparer la terre du soleil, et remplacer le paysage doré par la lividité naturelle des choses.

Mais la mer vivante s'en mêla. Elle souffla un vent violent qui décima les nuages; et ce fut le ciel libre, avec son clair pollen qui coule sur le monde. Ce fut une victoire inattendue que Maryla regarda comme un heureux présage.

Sur le côté de la route, quelques petits jardins très propres montraient derrière leur grille des familles de chrysanthèmes, dont la tête lourde s'inclinait vers le sol comme un front pensif.

Maryla les caressait du regard, quand un obscur instinct lui fit tourner la tête : sa domestique courait vers le Tréport.

— Anna! appela la jeune fille. Où allez-vous donc?

— Ah!... c'est mademoiselle!... Je ne l'avais pas vue... affirma la bonne femme que son mensonge faisait rougir.

— Mais où allez-vous donc si vite? J'ai tant besoin de vous pour tout remettre en ordre avant mon départ.

— Je vais revenir, mademoiselle. J'arrive jusqu'à la poste seulement, jeter une lettre...

— Mais vous auriez pu la donner demain au facteur ! répliqua Maryla étonnée.

— Demain ? Je n'ai déjà que trop attendu ! balbutia la domestique en s'enfuyant. Je l'avais oubliée dans ma poche. J'espère qu'il ne m'en voudra pas...

Le soir, Maryla tenta, mais en vain, d'obtenir quelque éclaircissement.

— J'ai juré ! j'ai juré ! répétait l'obstinée paysanne en se signant quand un meuble craquait.

Renonçant à comprendre, la jeune fille s'assit devant son bureau et écrivit à Lauthier :

*« Quand vous recevrez cette lettre, mon ami, j'aurai déjà quitté le Bois-de-Cise. J'ai, hier, fermé les yeux de ce pauvre cher Bosak, et je pars triste, douloureuse, mais non découragée, prête à reprendre en Pologne la vie active de jadis.*

*« En m'écrivant, Yves, vous m'avez secourue. Je vous en remercie du fond du cœur ; et si je n'accepte pas le don généreux de votre amour, c'est à cause même de la générosité de ce don.*

*« L'amour ne doit être ni généreux, ni indulgent, il doit être l'amour, comme le soleil est le soleil.*

*« Or, ce qui s'est passé entre nous complique singulièrement notre cas : d'un côté, pardon, indulgence, bonté ; de l'autre, humilité, gratitude, et peut-être révolte...*

*« Car vous me connaissez mal, mon ami ; un jour, je sentirais le joug du passé sous les fleurs et je me révolterais.*

*« Adieu. Je vous ai aimé, et je ne demande plus à l'avenir que l'apaisement.*

*« Votre Maryla JAGMIN. »*

Elle comptait partir le lendemain au soir, mais à cause d'un retard dans l'enlèvement de ses baga-

ges, elle dut fixer son départ au surlendemain, au matin.

Levée dès l'aurore, elle fut accueillie dans le bois par un froid vif et brillant qui avait durci la terre et éclaboussé les arbres de givre. Des pies jasaient, noires et criardes, dans les branchages qui craquaient.

Pas de vent. Au travers des arbres, la mer apparaissait si paisible que l'œil la confondait avec le ciel; ils voisinaient doucement ensemble dans l'haleine de l'aurore.

— A quoi me sert ce dernier pèlerinage, songea tout à coup Maryla, sinon à m'enlever tout courage? Il n'est pas bon de toujours souffrir. Une mélancolique enfance, une adolescence dont tout le but fut le travail, un amour que la calomnie m'enlève, un avenir de solitude et de luttes, voilà ma vie. J'envie le sommeil de Bosak. Seigneur, que vous ai-je donc fait?

Le bruit d'un moteur interrompit sa méditation. La voiture qu'elle avait commandée venait donc la prendre avec une demi-heure d'avance? Un peu étonnée, la jeune fille rentra chez elle pour les derniers préparatifs.

Porte et fenêtres ouvertes, la maison se vidait; elle semblait perdre jusqu'à l'âme intense et secrète que deux êtres très purs lui avaient donnée.

Debout devant la glace du salon, Mary fixait un voile autour de son chapeau quand un faible cri lui échappa.

O puissance du rêve! Hallucination cruelle! Yves Lauthier se reflétait derrière elle, souriant, tête nue.

Elle inclina son front, ferma les yeux pour égayer sa vision. Mais une tendre étreinte paralysa ses mains jointes.

— C'est bien moi, Maryla, Maryla! Moi qui vous aime et me repens!

— Vous... vous! murmurait la jeune fille. Mais ne vous ai-je pas écrit ma volonté!...

— J'ai bien reçu votre lettre! dit-il en souriant.

— Et vous n'en tenez pas compte!

— Non!

Il souriait toujours, sans paraître observer l'orage qui s'amassait dans le cœur de Maryla.

— Vous ne comprenez donc pas, Yves! *Je ne veux pas* de votre pitié, *je ne veux pas* de votre pardon. C'en est trop à la fin! Si vous aviez, comme moi, le respect de l'amour, vous comprendriez... vous n'insisteriez pas!

Adossée à la cheminée, les bras croisés, les yeux pleins de défi et de larmes, elle s'accrochait désespérément à son orgueil pour ne pas céder.

— Ecoutez, Maryla! La vérité finit par triompher. Les morts parlent... dit gravement Lauthier.

Et, par pitié pour cette sensibilité torturée, il se hâta d'expliquer.

— Bosak, mourant, m'a écrit la vérité.

Elle pâlit au point qu'il la prit dans ses bras pour la secourir.

— Laissez-moi, laissez-moi... haleta-t-elle. Alors? Il vous a *tout* dit?... Il a osé?...

— Osé? murmura Yves Lauthier qui pâlit à son tour.

Rivés l'un à l'autre, leurs regards échangeaient leur trouble, leur angoisse.

— Osé? répéta le mari de Jacqueline, en essuyant son front moite.

Puis il parut prendre une brusque détermination.

— Tenez, Maryla, dit-il. Voici ce que Bosak m'a écrit... Lisez : *Tout est bien ainsi*, fit-il d'un accent changé. Nous ne parlerons plus de... ces choses!

Pour lire ce message d'outre-tombe qui accusait une morte, mais qui la disculpait, Maryla dut s'as-

soir. Elle se sentait à bout de forces. Son pieux mensonge était donc inutile, et, sans le vouloir, elle dépouillait cet homme de tout son passé, elle l'humiliait, elle lui arrachait jusqu'à l'ombre de son bonheur et salissait une tombe !

— Ah ! Bosak ! qu'as-tu fait ! songeait-elle en portant son regard sur la lettre :

*« Monsieur Lauthier, je vous ai menti pour empêcher que vous épousiez Maryla. Elle est innocente, l'autre aussi. J'avais inventé tout cela, pardonnez-moi. »*

« Jan BOSAK. »

Un faible cri échappa à Maryla qui se redressa, les traits détendus.

— J'avais craint... qu'il ait mal rapporté les faits ! murmura-t-elle. Tout est bien. Tout est bien ainsi...

Malgré elle, et comme s'il n'y eût que ces mots vagues pour conclure, elle les répétait après Lauthier en l'implorant du regard.

— Oui, répondit-il, en l'attirant vers lui. Tout est bien. Paix aux morts, Maryla ! Autant que l'avenir, le passé est à Dieu. Mais si la pitié nous défend parfois de soulever le voile du passé...

— Rien ne nous défend, continua-t-elle, de soulever le voile de l'avenir. Comme nous allons travailler ensemble pour nos deux patries !

— Et comme nous allons nous aimer... murmura-t-il, la voix sourde.

On eût dit qu'il suppliait, qu'il sous-entendait.

— Toi en qui j'ai foi, guéris-moi, sauve-moi du souvenir, berce mon cœur désabusé dans tes fraîches mains d'enfant ! Que ta blondeur soit la lumière de ma route ! Que mon front blanchissant trouve toujours l'appui de ton épaule ! Il est

si seul, l'homme qui ne fut pas aimé... A mon profond amour, ton jeune cœur répondra-t-il toujours ?

En vérité, l'on eût dit que Maryla avait entendu son âme.

— Toujours, répondit-elle en offrant son visage en pleurs.

Et sa voix avait le son de l'amour parfait : de celui qui, poussé par la douleur vers les régions spirituelles du sacrifice, y a pris l'éclat voilé des choses immortelles.

FIN

**BIBLIOTHÈQUE**  
du  
**" PETIT ÉCHO de la MODE "**

*La Bibliothèque du " Petit Écho de la Mode " comprend un certain nombre d'ouvrages, qui, par leur rédaction pratique et soignée, sont d'un grand secours pour la jeune fille ou la maîtresse de maison. Ils contiennent la matière de volumes vendus ordinairement deux ou trois fois plus cher.*

**LE GUIDE DES CONVENANCES**

par LISELOTTE

Savoir-vivre -- Obligations sociales -- Usages mondains.  
Un volume de 442 pages, cartonné.

Prix : 5 fr. 75. Franco poste : 6 fr. 25. Étranger : 7. »

**LE GUIDE MÉDICAL DE LA FEMME**

par le DOCTEUR

Hygiène et médecine générales -- Hygiène féminine.  
Un volume de 190 pages.

Prix : 1 fr. 50. Franco poste : 1 fr. 75. Étranger : 2 fr. 25.

**MES PETITS SECRETS DE BEAUTÉ**

par GRANDE SŒUR

Le titre dit assez l'intérêt et l'utilité de ce livre  
qui fourmille de conseils utiles.  
Un volume de 126 pages.

Prix : 1 fr. 50. Franco poste : 1 fr. 75. Étranger : 2 fr. 25.

**LA CUISINE FAMILIALE**

Potages, œufs, légumes verts et farineux,  
viandes, volailles, gibiers, poissons, pâtes, pâtisseries, etc.  
En tout plus de 700 recettes.

Prix : 1 fr. 50. Franco poste : 1 fr. 75. Étranger : 2 fr. 25.

**LE BONHEUR AU FOYER**

par LISELOTTE

Ce livre composé pour seconder les ménagères dans leurs travaux,  
comprend non seulement des conseils généraux  
et des indications directrices, mais encore mille menus recettes.

Prix : 1 fr. 50. Franco poste : 1 fr. 75. Étranger : 2 fr. 25.

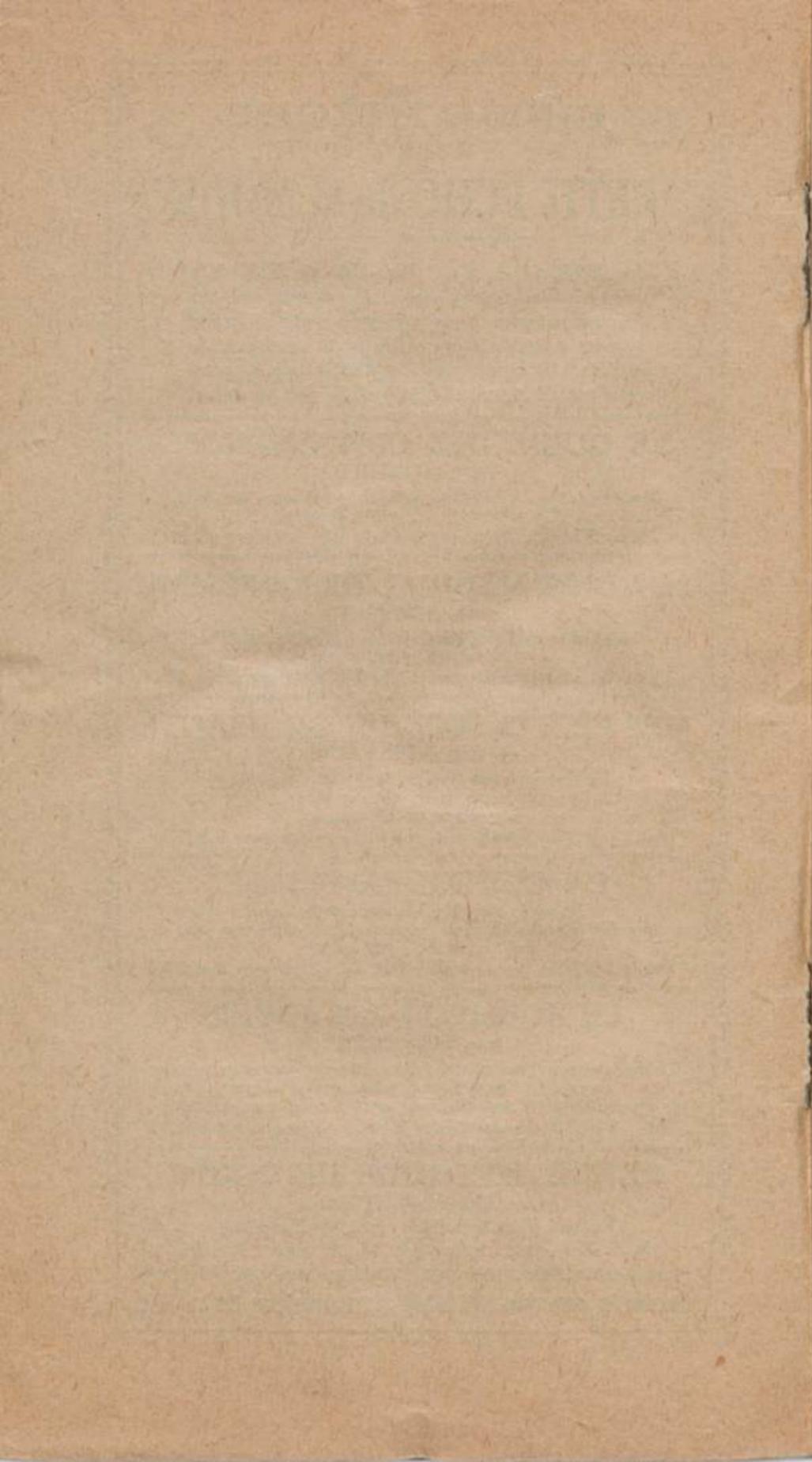
**PETITE MÉTHODE DE COUPE**

par Mme M. LANGLOIS

Pratique, claire et facile à suivre, 120 illustrations.

Prix : 3. » Franco poste : 3 fr. 25. Étranger : 3 fr. 75.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).



## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*  
MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages  
:: :: :: qui font la grâce du home :: :: ::

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 75.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 30 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Élégance" et "Économie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Etranger : 18 fr.

Six mois : 7 fr. - Etranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)